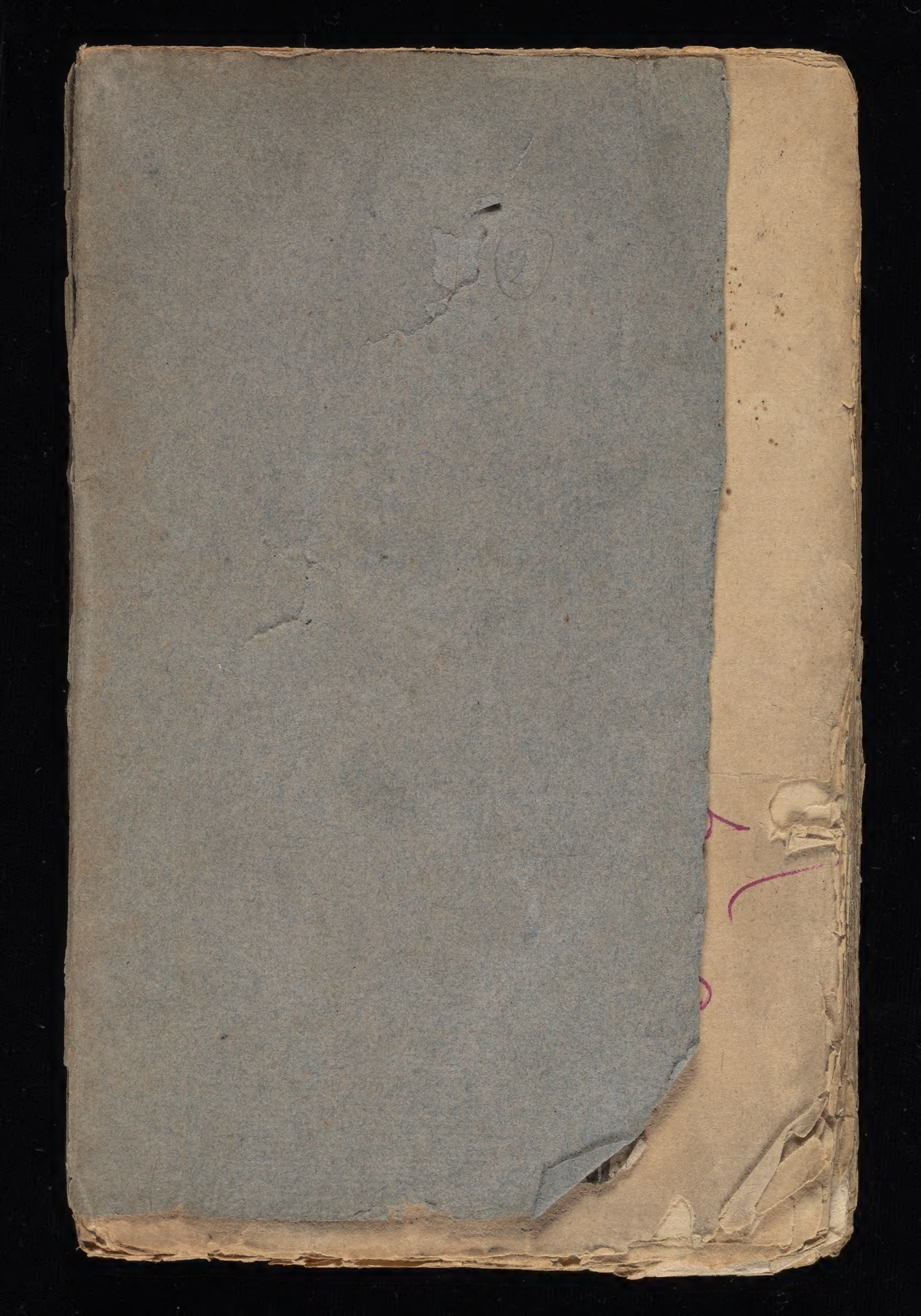
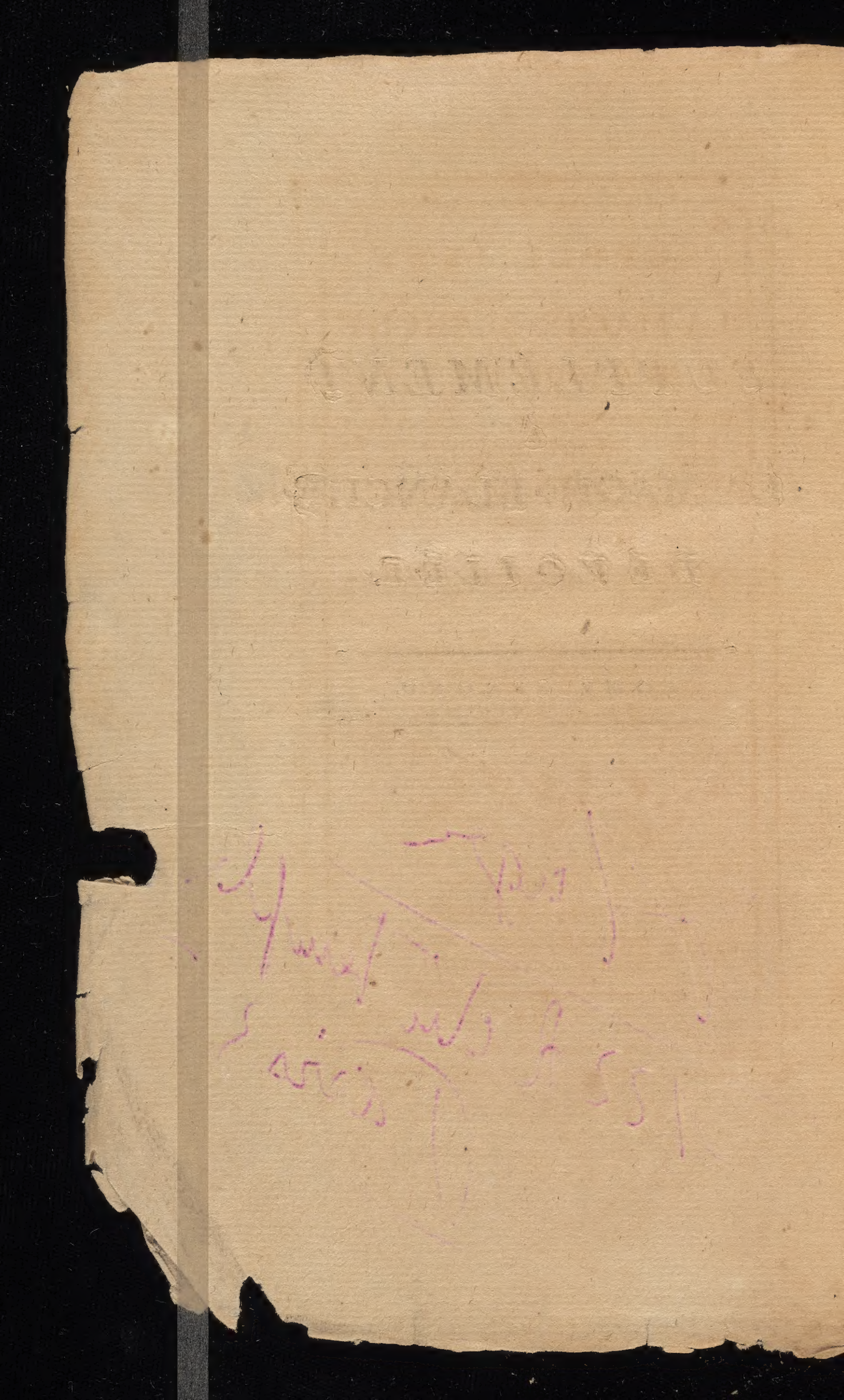


SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE.

TOME SECOND.



SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE,

CONTENANT l'explication de plusieurs Tours nouveaux, joués depuis peu à Londres. Avec des éclaircissemens sur les artifices des Joueurs de profession, les Cadrans sympathiques, le Mouvement perpétuel, les Chevaux savans, les Poupées parlantes, les Automates dansans, les Ventriloques, les Sabots élastiques, &c. &c.

Par M. DECREMPS, du Musée de Paris.

OUVRAGE orné de 101 figures.

Il est plus facile de tromper le monde, que de le détromper.
Lettres de Mylord Chesterfield à son Fils.

TOME SECOND.



A PARIS,
Et se trouve à LIÉGE,
Chez J. F. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.

1792.

TABLE

Des Matières du Tome second.

Le mot du Logogriphe est LOT, *rivière de la haute Guyenne, qui se jette dans la Garonne, au dessus de Bordeaux.*

Fin de la Table.

AVIS.

Les enthousiastes & les amateurs du merveilleux, qui chérissent l'illusion, sont invités à ne point lire les cent premières pages : ils y trouveroient une réponse trop victorieuse à un sophisme qui leur a plu l'année dernière. Les personnes judicieuses, qui liront les trois derniers Chapitres avec quelque attention, conviendront sans peine qu'on auroit pu dédier cet Ouvrage A LA RAISON; cependant on ne se dissimule point qu'il peut s'y être glissé quelques négligences, *humanum est errare*; mais, si on en excepte la narration, qui sert de cadre aux principes de l'Auteur, il n'y a pas un seul mot dont il ne puisse dire sincèrement, *hoc mihi violentus VERITATIS amor suggessit* : on ose se flatter que peu de personnes le liront jusqu'à la fin, sans acquérir quelques connoissances utiles. Quant à ceux qui ne lisent que le titre & les Discours Préliminaires d'un Ouvrage, ils regarderont peut-être celui-ci comme une production frivole, & blâmeront l'Auteur d'avoir pris la plume ; mais nous les prions de vouloir bien faire les deux réflexions suivantes :

Quod jure permittente fit, etiamsi alteri noceat, neque culpa est, neque delictum. Leg. GRACCHUS. Cod. ad Leg. Jul. de Adult.

Quod enim munus reipublicæ majus meliusve afferre possumus, quàm si docemus atque erudimus? CIC.

SUPPLÉMENT



SUPPLÉMENT A LA MAGIE BLANCHE *DÉVOILÉE.*

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE.

Affiche ſingulière d'un Faiſeur de Tours, où l'on trouve une première eſquiſſe des différentes branches de la Jonglerie. Un homme peut ſe faire enchaîner de pluſieurs manières, & ſe détacher adroitement ſans rien briſer & ſans employer les moyens qui paroiſſent les plus néceſſaires.

IL y avoit environ trois mois que nous avions quitté M. Van Eſtin à l'Iſle-Bourbon, & nous étions arrivés depuis deux jours au Cap de

Bonne-Efpérance, lorfque M. Hill lut, au coin d'une rue, une affiche conçue en ces termes :

„ Le fieur Pilferer, natif de la Bohème, Docteur en Pyrotechnie, profeffeur de Chiromancie, connu dans les Colonies Angloifes fous le nom de Crook-Finger'd Jack, venu dans ce pays-ci, pour condefcendre aux fupplications de plufieurs perfonnes du premier rang, donne avis au Public, qu'après avoir vifité toutes les Académies de l'Europe, pour fe perfectionner dans les Sciences vulgaires, qui font, l'Algèbre, la Minéralogie, la Trigonométrie, l'Hydrodinamique & l'Aftronomie, il a voyagé dans tout le monde favant, & même chez les Peuples demi-fauvages, pour fe faire initier dans les Sciences occultes, myftiques & tranfcendantes, telles que la Cabaliftique, l'Alchimie, la Nécromancie, l'Aftrologie judiciaire, la Divination, la Superftition, l'interprétation des Songes & le Magnétifme animal.

C'étoit peu pour lui d'avoir étudié dans trente-deux Univerfités, & d'avoir voyagé dans foixante-quinze Royaumes, où il a confulté les Sorciers du Mogol & les Magicieufes Samoyèdes; il a fait d'autres voyages autour du monde pour feuilleter le grand Livre de la Nature, depuis les glaces du Nord & du Pôle

auſtral, juſqu'aux déſerts brûlans de la Zone-Torride ; il a parcouru les deux hémiſphères, & a ſéjourné dix ans en Aſie avec des Saltimbanques Indiens, qui lui ont appris l'Art d'apaiſer la tempête, & de ſe ſauver après un naufrage, en gliſſant, ſur la ſurface de la mer, avec des ſabots élaſtiques (1).

Il apporte du Tunquin & de la Cochinchine, des Taliſmans & des Miroirs conſtellés pour reconnoître les voleurs & prévoir l'avenir, ſans employer la mandragore comme Agrippa, & ſans réciter l'oraiſon des Salamandres, comme le Grand & le Petit Albert. Il peut en un beſoin endormir le Loup-garou, commander aux Lutins, arrêter les Farfadets & conjurer tous les Spectres nocturnes (*enfans naturels de l'imagination qu'ils effrayent, & pères putatifs du cauchemar*) ; il a auſſi un moyen infaillible de chaſſer une eſpèce de pauvres Diables, qu'on appelle *Paraſites* :

Genus iſtud Dæmoniorum non ejicitur oratione, ſed jejunio.

---

(1) Les Sabots élaſtiques doivent être de liége, & avoir environ huit pouces de long ſur quatre de large & deux d'épaiſſeur. Voyez au reſte la deſcription qui en fut donnée au mois de décembre 1783, & la rétractation du mois de Janvier ſuivant.

Il a appris, chez les Tartares du Thibet, le ſecret du grand Dalailama, qui s'eſt rendu immortel, non comme Voltaire & Montgolfier, par des productions du génie, mais en achetant en Suède l'élixir de longue vie; à Strasbourg, la poudre de Caglioſtro; à Hambourg, l'or potable du grand Adepte Saint-Germain; & à Stutgard, la Béquille du Père Barnabas & le Bâton du Juif-Errant, lorſqu'on vit paſſer ces deux Vieillards dans la Capitale du Vittemberg, le 11 Mai 1684.

En faiſant uſage de l'onguent qu'employoit la Magicienne Candidia pour aller au Sabbat, il prouve, par des expériences multipliées, qu'un homme peut entrer dans le goulot d'une bouteille, ſi elle eſt aſſez grande, & même ſe rendre entièrement inviſible, comme font quelquefois certains débiteurs vis-à-vis de leurs créanciers.

La quadrature du cercle, le mouvement perpétuel & la pierre philoſophale, ne ſont pour lui que des jeux d'enfant, qu'il abandonne aux Phyſiciens de la onzième force. *Aquila non capit muſcas.*

Il ne fera point l'expérience du Magnétiſme animal ſur de malins ſinges, ni ſur de vieux renards, parce que ce ſont des eſpèces anti-magnétiques; mais s'il peut ſe procurer des dindons, il fera voir au Public combien il eſt

facile, en magnétiſant ces animaux, de les guérir de toutes les maladies imaginaires; l'on pourra voir en même temps avec quelle adreſſe il fait tourner la Baguette Divinatoire,

Qui, toujours inutile à découvrir des ſources,
Sert au moins quelquefois à faire ouvrir des bourſes.

Il fera tous les jours trois ou quatre expériences, où l'on ſera admis moyennant un ducat par perſonne.

Hùc ades, ô Batavorum gens, divinarum artium amantiſſima.

Il avertit au reſte qu'il continue de guérir du mal aux dents, non comme les empiriques, en arrachant la mâchoire, mais par un moyen auſſi certain qu'il eſt inoui, qui conſiſte à couper la tête; &, pour prouver que cette opération n'eſt point dangereuſe, & qu'on peut la faire ſelon les règles de l'art, *citò, tutò & jucundè*, il décapitera pluſieurs animaux qu'il reſſuſcitera un inſtant après, ſelon les principes du P. Kirker, par la *Palingénéſie.* Il eſt ſi perſuadé de l'efficacité de ſes remèdes ſur l'odontalgie, & ſur toutes les maladies curables ou incurables, qu'il ne craint point de promettre une ſomme extraordinaire à tous les malades qui, trois

mois après le traitement, feront en état de fe plaindre.

Il vend à vingt-cinq ducats la pièce (ou pour dix louis) des yeux de belette proprement enchâffés dans des anneaux de fimilor. On fait, d'après Galien, Pline & Paracelfe, que c'eft un remède fouverain contre l'impuiffance:

Si tu veux promptement dénouer l'aiguillette,
Porte à ton petit doigt l'œil droit d'une belette.

. . . . *Venienti occurrite morbo,*
Principiis obfta, QUÆRENDA PECUNIA PRIMUM.

L'Auteur de cette affiche, me dit M. Hill, promet, contre fa penfée, de grandes merveilles pour attraper les fots; & néanmoins il affecte de faire un peu connoître ce qu'il en penfe pour obtenir le fuffrage des gens d'efprit. C'eft vraifemblablement un homme à qui la hardieffe tient lieu de génie, & qui a le talent de faire des dupes, en faifant valoir des bagatelles par fon éloquence trompeufe; cependant, après une pareille annonce, il ne peut guère s'empêcher de faire quelqu'expérience fingulière. Sur ces raifons & plufieurs autres, nous réfolûmes de fatisfaire notre curiofité, en affiftant à fa première repréfentation. Nous trouvâmes une affemblée nombreufe dans une fuperbe Salle de Spectacle; & quand l'Acteur parut,

on fut si satisfait de le voir, qu'il fut généralement applaudi avant d'avoir prononcé un seul mot.

Il commença par faire coudre & cacheter sur ses jambes deux morceaux de drap, portant chacun un anneau de fer, où il fit passer une chaîne, comme la représente la figure première: *Voyez la Planche première*, ci-après, *pag. 16.* Les bouts de la chaîne alloient aboutir à un cadenas qui tenoit à une colonne; après quoi, sans toucher le cadenas, & sans casser la chaîne, il se détacha en un instant, & profitant aussi-tôt de la surprise où nous étions, il nous régala de cette anecdote.

Quand j'étois prisonnier de guerre à Calcutta, nous dit-il avec un air de naïveté qui en imposa au grand nombre, on m'avoit enchaîné au fond d'un cachot, parce qu'on craignoit une évasion de ma part, tant on étoit convaincu de mon adresse à subtiliser les Guichetiers; mais le Geolier, qui, dans ce moment, se croyoit plus fin que moi, fut bien attrapé; car il ne m'eut pas plutôt perdu de vue, que je me trouvai absolument libre des fers dont il m'avoit chargé.....

Sans doute, lui dit M. Hill, en l'interrompant, qu'on vous avoit attaché de la même manière que vous l'étiez ici il n'y a qu'un inf-

tant : car si on vous avoit enchaîné comme un forçat, vous auriez eu bien de la peine à vous détacher sans employer une lime ou de l'eau-forte.

Alors M. Hill nous fit voir que, pour se détacher dans le cas proposé, il n'y avoit qu'à prendre le chaînon *A*, le faire passer dans l'anneau *B*, *fig. 1*, le porter ensuite sur la tête *C*, & sous les pieds *D*, *fig. 2*, ci-après, *pag. 16*; & qu'après cette petite manipulation, il n'y avoit qu'à tirer un peu fort pour que la chaîne se dégageât d'elle-même des anneaux attachés aux jambes (1).

Mais ce moyen de se délivrer des fers, continua M. Hill, ne peut servir que quand on est enchaîné d'une certaine façon; & heureusement, pour la tranquillité publique, ce n'est point de cette manière qu'on enchaîne les furieux & les forçats.

De quelque manière qu'on les enchaîne, ré-

(1) Cependant il est bon de soutenir, & même de pousser un peu la chaîne pour éviter les frottemens. Pour bien comprendre cette explication, & quelques autres que nous donnerons dans la suite, il ne suffiroit pas de lire couramment le discours, & de jeter un coup-d'œil rapide sur la figure; il faut lire posément, & pratiquer ensuite pas à pas ce qui est annoncé. Dans ce cas-ci, il suffit de s'exercer à détacher des ciseaux attachés comme dans la figure, 3, *pag.* 17.

pondit Pilferer, ils obtiendroient bientôt leur liberté, s'ils possédoient mon secret. Alors il s'attacha lui-même comme on attache les Galériens. *Voyez la fig. 4, pag. 17.* Des Négocians françois & anglois furent priés de s'approcher pour visiter la chaîne, & ils convinrent tous qu'on ne pouvoit pas mieux enchaîner les fous de Bicêtre & de Bedlam ; cependant, après s'être couvert d'un manteau pendant une demi-minute pour cacher son opération, comme dans l'expérience précédente, le Professeur de Chiromancie parut entièrement dégagé comme la première fois ; profitant alors de l'enthousiasme de la compagnie pour réfuter M. Hill, il lui adressa ces mots :

Vous voyez, Monsieur, que je me dégage toujours avec la même facilité, de quelque manière que je sois attaché ; & que vous induisez l'assemblée en erreur, puisque le moyen que vous indiquez, n'est point celui dont je me sers.

M. Hill alloit lui répondre qu'on peut produire le même effet par différentes supercheries, & que plusieurs chemins peuvent conduire au même but ; mais les applaudissemens qui succédèrent en faveur du Bohémien, l'admiration simulée des Compères adroitement distribués dans toutes les parties de la Salle, le mépris qu'ils affectoient d'avoir pour l'explication de

M. Hill, qu'on qualifioit d'ignorant, de préſomptueux, & même d'impoſteur, enfin les menaces & d'autres circonſtances qu'il eſt inutile de détailler ici, l'obligèrent à ne plus combattre des erreurs chéries, & de dire intérieurement :

Mundus vult decipi, decipiatur.

Cependant je le priai tout bas de me dire à l'oreille quel étoit le moyen employé dans le ſecond cas; il me répondit que l'arganeau attaché aux jambes & couſu ſur un morceau de drap, étoit formé d'une pièce de fer reployée ſur elle-même, de manière que ſes deux extrémités ſe touchant immédiatement, & s'appuyant même l'une ſur l'autre, ne préſentoient à l'œil aucune ouverture; cet arganeau, ajouta M. Hill, ne diffère que par la grandeur de ces petits anneaux d'acier qu'on voit quelquefois au bout des chaînes de montre pour y ſuſpendre des breloques; un léger effort ſuffit pour en écarter les extrémités, quand on veut en dégager un cachet ou une caſſolette, & bientôt après ſon élaſticité naturelle lui fait reprendre ſa première forme; c'eſt par ce ſecond moyen que le faiſeur de tours a pu ſe déchaîner ſans employer le procédé dont il s'étoit ſervi la première fois. On ne s'eſt pas

aperçu de cette tricherie, continua M. Hill, quand on a viſité la chaîne, 1°, parce qu'on ne la ſoupçonnoit pas, & qu'on ne pouvoit chercher un moyen dont on n'avoit pas l'idée dans cet inſtant, *ignoti nulla cupido*; 2°, parce qu'il y a de ces anneaux ſi bien faits, qu'il faudroit un microſcope pour apercevoir la petite fente que laiſſent entr'elles les deux extrémités rapprochées. D'ailleurs l'envie de voir des choſes non communes, & l'admiration où l'on eſt déjà de ce qu'on a vu précédemment, ſont autant d'obſtacles à l'uſage de la raiſon; ajoutez à cela, que la ſimplicité des moyens employés pour nous en impoſer, eſt quelquefois un motif de plus pour fermer les yeux aux approches de la vérité. L'amour propre rougiroit, & ſeroit humilié de ne voir qu'une puérilité & des moyens frivoles, là où il croyoit avoir remarqué l'empreinte du génie & des efforts plus qu'humains.

Tandis que Pilferer ſe préparoit à faire de nouveaux tours, je priai la Compagnie de m'écouter un inſtant; & ſur la permiſſion que j'obtins de parler, je prononçai ces mots:

MM., quand un homme fait des tours pour amuſer le Public, s'il n'a pas la folle prétention de paſſer pour un magicien, il eſt cenſé, je crois, propoſer à ſes Spectateurs des problè-

mes difficiles, & vouloir exciter leur admiration par la facilité qu'il a lui-même de les résoudre; les difficultés qu'il propoſe, & la solution qu'il en donne, ne doivent lui obtenir des applaudiſſemens que lorſque ſes opérations ne ſont point à portée de tout le monde; il doit donc être permis à un demi-Savant comme moi de donner une explication de la dernière expérience qu'on vient de faire; l'Aſſemblée ne peut que gagner en m'accordant la permiſſion que je ſollicite; car, ſi je me trompe dans les éclairciſſemens que je vous offre, mes vains efforts ne feront qu'augmenter le triomphe d'un homme qui prétend faire des choſes incompréhenſibles; & ſi, au contraire, mes obſervations ſont juſtes, claires & préciſes, il ſe trouvera obligé par là de conſulter ſon génie, & d'inventer de nouvelles opérations, pour perfectionner un Art qui ne vous amuſe que par ſes myſtères.

Je ne ſais ſi ce fut la validité de mes raiſons, ou une ſimple curioſité de m'entendre, qui frappa tout à coup les eſprits; mais tout le monde, excepté les Compères, me donna, d'un commun accord, la permiſſion que je demandois.

Alors je propoſai l'explication que je tenois de M. Hill, & je parlai de l'arganeau fendu, d'où l'on pouvoit facilement dégager un chaînon, &c. Pilferer commença par rougir, & puis

il se fâcha. Sa colère auroit dû me convaincre que je l'avois attaqué sur son foible ; mais il m'en imposa bientôt par sa hardiesse. Le bohémien reprenant ses esprits, fit une longue dissertation, entrelardée de mots Latins, Allemands, Russes & Polonois, pour prouver que j'avois tort. Il finit par observer qu'on trouve par-tout des hommes qui prétendent expliquer les choses les plus mystérieuses, quoique leur incapacité soit généralement reconnue.

Piqué de l'apostrophe qu'il m'adressoit indirectement, je m'emparai des deux arganeaux qu'il avoit laissés sur la table, & je me préparois à le faire repentir de son audace, en faisant remarquer à l'Assemblée la petite ouverture que j'avois annoncée dans ces petits cercles de fer ; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après l'examen le plus attentif, je m'aperçus qu'il n'y avoit aucune espèce de fente, & que personne ne put la remarquer, même avec un microscope. Tous les efforts que l'on fit pour ouvrir ces anneaux s'étant trouvé inutiles, je fus sifflé & menacé par le Public, qui refusa d'entendre mes dernières observations. Un homme ayant alors prononcé le nom de Pilferer, un autre s'écria *vivat;* ce cri fut répété par toutes les voix, & il s'ensuivit un applaudissement général.

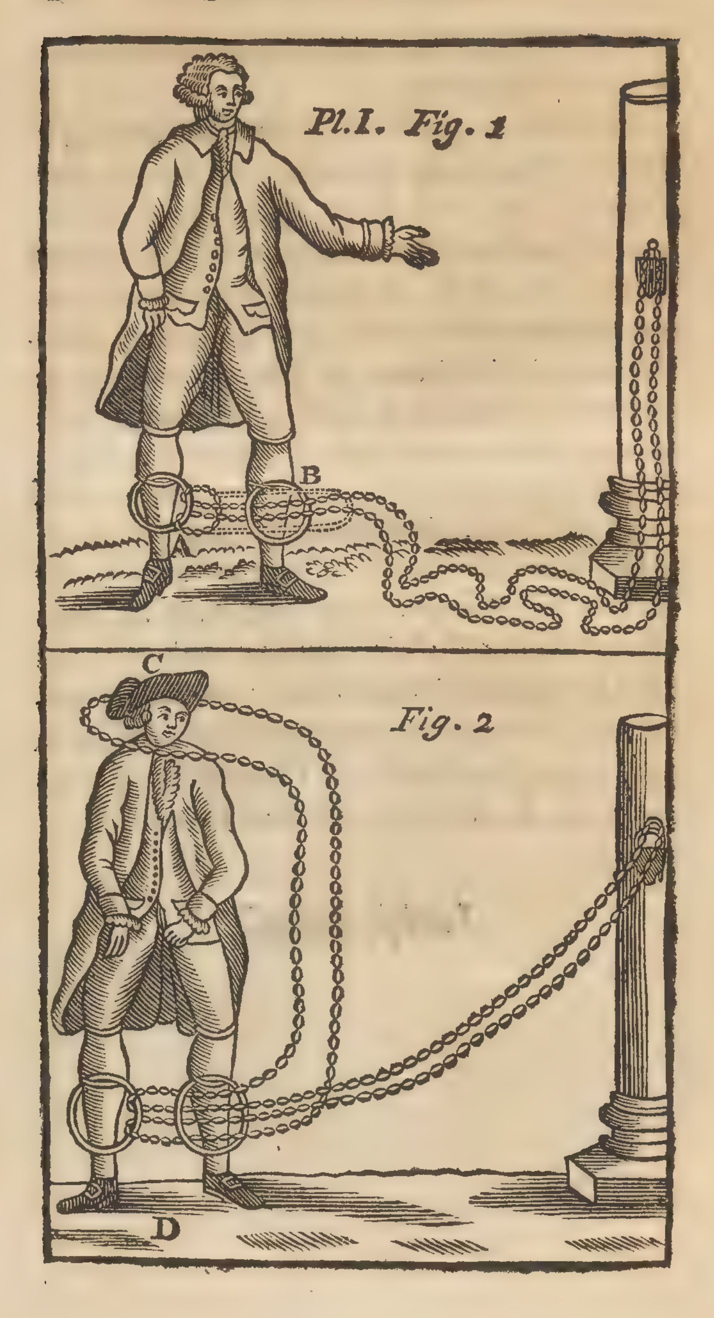
D'après cette expofition fidelle de faits dont j'ai été témoin, *& quorum pars magna fui*, n'eft-il pas vrai, mon cher Lecteur, que vous oferiez prefque penfer que je me trompois dans mon explication, & que Pilferer étoit un grand homme ? Gardez-vous cependant de le croire. Quoique j'euffe expofé fidellement la pure vérité, il trouva le fecret de perfuader que j'étois dans l'erreur. Auffi-tôt qu'il eut entendu mon explication, il vit bien que j'avois raifon ; & ce fut là la vraie caufe de la rougeur qui, dans ce moment, parut fur fon vifage; mais peu accoutumé à rougir, il fut étonné lui-même de fa foibleffe; & reprenant courage, il prononça finement un difcours très-embrouillé, pour parvenir à un double but. Le premier étoit de faire croire d'abord qu'il étoit dans l'embarras, pour mieux jouir enfuite de la furprife qu'il méditoit ; le fecond confiftoit à partager, par fon difcours, l'attention des Spectateurs, pour pouvoir fubftituer, fans être aperçu, aux deux arganeaux fendus qu'il avoit laiffés fur la table, deux autres arganeaux non fendus; ayant réuffi felon fes défirs, il fit croire, par cette nouvelle circonftance, que fes moyens m'étoient inconnus. Cet exemple, comme cent autres, prouve ce que nous avons dit dans la préface du premier Volume, favoir, *qu'à mefure que les efprits s'é-*

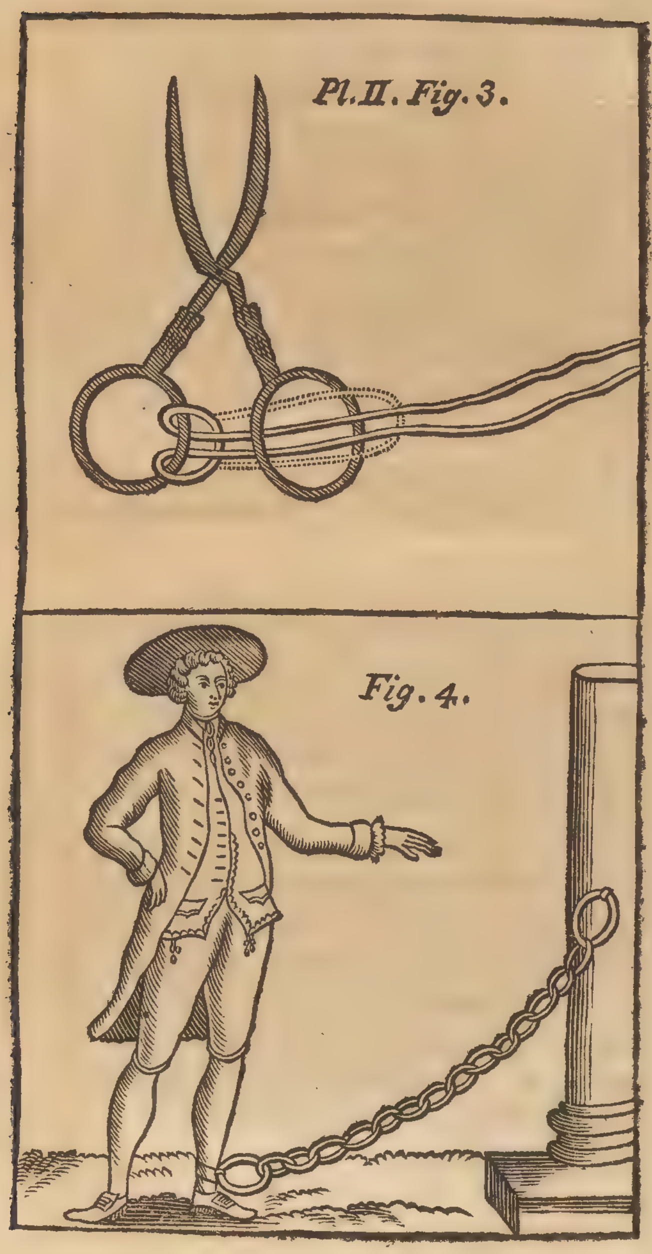
clairent, l'induſtrie ſe replie & invente de nouveaux moyens de ſéduction.

M. Hill ayant fait obſerver à la Compagnie que les arganeaux préſentés en dernier lieu n'étoient pas ceux qu'on avoit attachés aux jambes, les Spectateurs les plus judicieux furent de ſon avis; il y en eut même quelques uns qui aſſurèrent les avoir vu eſcamoter; mais Pilferer nia hardiment le fait, & propoſa de prouver la fauſſeté de cette accuſation, en ſe faiſant attacher avec une corde ou un ruban de fil, pour qu'on ne pût pas le ſoupçonner de ſe dégager à l'aide d'un anneau préparé.

On auroit pu ſans doute lui repliquer qu'une tricherie de plus qu'il alloit employer ne prouveroit point qu'il n'eût employé celle dont on l'accuſoit; mais l'emphaſe avec laquelle il promit des choſes plus extraordinaires, inſpira la plus grande confiance, & l'Aſſemblée l'encouragea par de nouveaux applaudiſſemens.




Pl.I. Fig. 1
B
A
C
Fig. 2
D


Pl.II. Fig. 3.
Fig. 4.

SECTION II.

Deux moyens différens, l'un ancien, l'autre nouveau, de ſe faire lier les Pouces, & de ſe délier en un inſtant. Métamorphoſe d'un Verre en morceaux de papier. Réflexions ſur les fauſſes Théories. Prétention abſurde. Preuve captieuſe de cette prétention.

ALORS il ſe fit lier fortement les deux pouces avec une jarretière, & faiſant couvrir d'un chapeau ſes mains ainſi attachées, il fit voir auſſi-tôt ſa main droite dégagée de la main gauche, qui ſeule reſtoit ſous le chapeau. Verſant enſuite du vin dans un verre, il prononça ces mots : *Quand j'ai les mains bien garrottées, je commence toujours par déboucher une bouteille pour boire un coup à la ſanté de celui qui m'a lié....*

Immédiatement après avoir bu, il porta gravement ſes regards vers le plafond, & parut ſaiſi d'étonnement comme s'il avoit aperçu quelque phénomène très-ſingulier, toute l'Aſſemblée levant alors les yeux, il ſaiſit ce moment pour jeter en l'air le verre dans lequel il venoit de boire; mais ce verre parut alors

métamorphofé en papier, car on ne vit defcendre que des morceaux de cartes.

On alloit lui faire quelques obfervations fur cette dernière circonftance, lorfque, préfentant à fon voifin fes deux mains bien attachées comme auparavant, il lui dit : Je vous prie, Monfieur, dénouez bien vîte cette jarretière, car mes deux pouces font tellement ferrés, qu'après avoir fenti la plus vive douleur, je craindrois que la circulation du fang ne fût arrêtée, ce qui pourroit produire la gangrène, dégénérer en fphacèle, & caufer la mort. Les idées de mort & de gangrène achevant d'abforber l'attention de la Compagnie, empêchèrent de voir le moyen groffier qu'il venoit d'employer dans ce dernier tour. Quand on eut dénoué la jarretière, fon empreinte, qui paroiffoit bien marquée fur les deux pouces, caufa cependant la plus grande furprife, en démontrant aux plus incrédules qu'on venoit de défaire des nœuds bien réels & bien ferrés ; d'ailleurs il n'étoit guère poffible de fuppofer que c'étoient des nœuds feints & fimulés, parce que celui qui les avoit faits étant un peu l'antagonifte du faifeur de tours, ne devoit pas être d'intelligence avec lui, & n'étoit guère propre à lui fervir de Compère. Ajoutons à tout cela, que la rapidité avec laquelle les trois derniers tours venoient de fe fuccéder, n'avoit

laiſſé à perſonne le temps de réfléchir; c'eſt pourquoi l'amour du merveilleux, & la crédulité naturelle des Spectateurs, auroient pu, dans ce moment, porter l'admiration à ſon plus haut point, quand même le Thaumaturge auroit mis dans ſes preſtiges moins de hardieſſe, & dans ſes diſcours un peu moins d'emphaſe.

Après avoir reçu les louanges les plus exagérées, voyant que perſonne ne propoſoit aucune difficulté ſur les trois dernières expériences, il crut que, pour mieux triompher, il devoit demander des objections; c'eſt pourquoi il fit cette déclaration moitié humble, moitié gaſconne: » Juſqu'ici, Meſſieurs, vos bontés m'ont » accordé les mêmes éloges que j'ai reçus par» tout ailleurs; mais ce ne ſont point de vaines » louanges que mon cœur déſire, ce ſont des » conſeils, des obſervations, & votre indulgen» ce. S'il y a quelqu'un dans la Compagnie qui » puiſſe expliquer ce que je viens d'exécuter » ſous vos yeux, qu'il parle hardiment, qu'il » dévoile tout; s'il peut découvrir la vérité, je » ſuis prêt à lui rendre hommage par un aveu » ſincère; mais, ſi je ſuis le ſeul poſſeſſeur de » mes ſecrets, comme je vous forcerai peut-être » d'en convenir, vous n'avez vu juſqu'à préſent » que le commencement de mon petit ſavoir: » ceſſez donc de m'applaudir, ſuſpendez votre

» admiration, retenez vos éloges, & gardez au » moins vos applaudiffemens pour les merveilles » que je vous prépare ».

M. Hill s'étant alors approché de moi, me dit à l'oreille : Que penfez-vous de tout ceci? Je crois, lui répondis-je, qu'on nous fera bientôt voir les plus petits tours de gibecière ; car, pour nous faire tout admirer, on vient de préparer les efprits en captant notre eftime par une apparence de modeftie, & en montant notre imagination par des promeffes hyperboliques; un Efcamoteur, quand il eft fûr d'avoir excité l'enthoufiafme, n'offre plus que de petits tours de paffe-paffe, qu'il relève néanmoins par des difcours emphatiques, femblable à cet égard aux Marchands de vin de Paris, qui, lorfqu'ils s'aperçoivent que les buveurs font enivrés d'un vin médiocre, leur en fourniffent du plus mauvais, qu'ils font alors paffer pour du Bourgogne ou du Champagne.

Comme on fe préparoit à faire de nouvelles expériences, M. Hill profitant de l'invitation de Pilferer, donna à la Compagnie l'explication du tour qui venoit de produire un fi grand effet.

On commence, dit M. Hill, par fe faire attacher avec un ruban de fil le pouce de la main gauche; quand on a fait faire un double nœud, on prend la partie du ruban tournée vers la main droite; on la fait paffer entre l'in-

dex & le pouce de cette dernière main pour prier la même perſonne de bien lier les deux pouces enſemble par deux autres nœuds; & dans l'inſtant où on lui préſente les deux mains ainſi rapprochées, quatre doigts de la main droite s'entrelacent dans cette partie du ruban qui doit lier le ſecond pouce : par ce moyen, quelque ſerrés que ſoient les deux nœuds qu'on fait ſur ce dernier, on peut toujours le dégager en lâchant ce qu'on a retenu avec les quatre autres doigts, & qu'on cachoit adroitement en tenant la main droite dans la main gauche. *Voyez les fig. 5, 6 & 7.*







On ſent que, par le même moyen, on peut donner à la main droite ſa première poſition, pour qu'elle paroiſſe attachée à la main gauche comme auparavant. Quant à la métamorphoſe du gobelet, continua M. Hill, c'eſt ici le plus ſimple & le plus facile de tous les tours d'eſcamotage : on fait avec le bras droit deux mouvemens, l'un vers la terre comme pour prendre l'élan, & l'autre vers le ciel comme pour jeter le gobelet; on profite du premier de ces mouvemens pour lâcher le gobelet ſur une ſerviette qu'on tient ſur ſes genoux, & l'on employe le ſecond à jeter vivement vers le plafond, des morceaux de cartes qu'on tenoit cachés dans les deux petits doigts de la main, & qu'on avoit pris un inſtant avant de verſer à boire. Lorſqu'on fait le ſecond mouvement, le ſpectateur eſt déjà frappé des tours précédens, & voyant dans cet inſtant un tour auquel il ne s'attendoit point, il n'eſt pas étonnant qu'il ſoit un peu plus crédule qu'à l'ordinaire; d'ailleurs, comme il vient de voir le verre dans la main du faiſeur de tours, & que la rapidité des cartes dans leur aſcenſion ne lui permet pas de les diſtinguer, il croit naturellement, dans ſa première idée, qu'on a jeté le verre en l'air; mais, comme les cartes deſcendent enſuite avec aſſez de lenteur pour qu'on puiſſe les aperce-

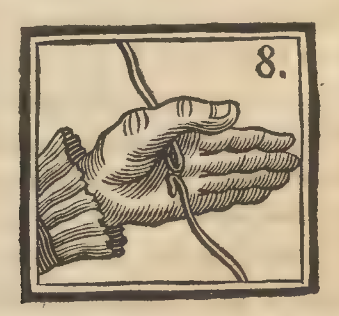
voir diſtinctement, il eſt ſi ſtupéfait de ne pas voir deſcendre le gobelet, & ſi ébloui des tours précédens, qu'il s'imagine naturellement que le verre eſt métamorphoſé en morceaux de papier. Qu'on ne croye point, ajouta M. Hill, que j'exagère ici la crédulité du ſpectateur : j'ai vu à Londres, un Littérateur de beaucoup d'eſprit, ſoutenir en pareille circonſtance, qu'il avoit vu réellement monter le gobelet & expliquer ce tour de la manière ſuivante. La première idée, diſoit-il, qui ſe préſente à l'eſprit, eſt de croire que le gobelet eſt changé en papier; mais comme une pareille métamorphoſe eſt ſans doute impoſſible dans la nature, je penſe que la Chimie peut, en combinant diverſes ſubſtances, répandre dans l'air des vapeurs qui forment ſur nos yeux une illuſion d'optique ou de dioptrique, & nous font apercevoir, par ce moyen, des morceaux de papier là où il n'y en a peut-être point. On voit, continua M. Hill, que cette théorie n'eſt pas fort lumineuſe, & qu'il ſeroit bien difficile de la réduire en pratique; elle reſſemble, lui dis-je alors, à celle qu'on a donnée de nos jours pour expliquer par des émanations électriques & des vapeurs aériformes, un tour de paſſe-paſſe qu'on fait avec la baguette divinatoire. Il eſt évident que de pareilles explications ſont cal-

quées ſur le diſcours de Sganarelle, dans la Pièce du *Médecin malgré lui*, lorſqu'il explique, par les humeurs peccantes, comment la fille de Géronte ne peut pas parler; on y trouve des mots qui ne ſignifient rien & voilà tout, *cabricias arti turam catelamus*, c'eſt la vraie raiſon pour laquelle votre fille eſt muette; *oſſabundus nequeis potarium*; & voilà pourquoi les vapeurs font tourner la baguette; *ocus bocus tempera bonus*; & voilà pourquoi un homme peut avoir une dent d'or.

Ne croyez pas, dit alors M. Hill, que ces ſortes d'explications ſoient abſolument inutiles à ceux qui les donnent. Un galimathias, quel qu'il ſoit, en impoſe toujours à quelqu'un; la théorie la plus obſcure trouve toujours des partiſans, parce qu'il y a des gens qui n'admirent que ce qu'ils n'entendent point: les explications énigmatiques ont un autre avantage; elles ſont ordinairement ſi pleines de phébus & de néologiſme, & en même temps ſi longues, qu'une infinité de perſonnes aiment mieux croire l'Auteur ſur ſa parole, que de lire une diſſertation ſans fin.

Je ne ſais ſi M. Hill croyoit avoir réduit au ſilence le faiſeur de tours; mais celui-ci lui répliqua vivement que toutes ſes obſervations étoient fauſſes & erronées. Je ne peux, dit-il, réfuter en détail tout ce qu'on vient de dire con-

tre moi ; mais je m'en vais répéter le dernier tour, & le dévoiler moi-même à la Compagnie, pour faire voir qu'on ne connoît rien à mes opérations ; auſſi-tôt il ſe fit lier les deux pouces, & ouvrant enſuite les deux mains, il les fit examiner de tous côtés, pour prouver qu'il n'avoit pas retenu, comme le prétendoit M. Hill, une partie du ruban entre ſes doigts. M. Hill voulut parler pour dévoiler cette nouvelle ſupercherie ; mais le Jongleur lui coupa la parole, & fit obſerver lui-même à la Compagnie, qu'il faiſoit uſage de deux rubans, tenant enſemble par un petit crochet qu'il cachoit adroitement entre le pouce & le métacarpe de la main gauche. Ce crochet étoit aſſez court, pour qu'en le preſſant de l'index de la main droite, on pût facilement dégager la main gauche en déſuniſſant les deux rubans. *Voyez la fig. 8.*



Ici M. Hill voulut repliquer qu'il connoiſſoit ce dernier moyen ; mais qu'on n'en avoit pas

fait uſage dans le premier cas, parce qu'il avoit vu employer un ruban entier, &c. Mais les ſatellites de Pilferer, diſtribués dans toutes les parties de la Salle, firent un brouhaha qui empêcha M. Hill de ſe faire entendre; enſuite on vit un exemple frappant de ce penchant naturel, qui nous porte à imiter certains mouvemens qu'on voit dans autrui; car, de même que le rire, les pleurs, le bâillement, la terreur & les convulſions magnétiques ſe communiquent & ſe propagent quelquefois par imitation, on vit que les exclamations forcées & l'admiration ſimulée des Compères, produiſirent dans toutes les têtes chaudes une admiration réelle, qui fut portée, je ne dis pas juſqu'à l'enthouſiaſme, mais juſqu'à la folie. Les têtes froides, qui étoient en petit nombre, furent les ſeules préſervées de la contagion; & l'on décida, à la pluralité des voix, que M. Hill étoit un impoſteur, & que l'incomparable Pilferer étoit pour le moins un très-grand perſonnage.

Le Bohémien voyant que l'aſſemblée ſembloit avoir ſur les yeux un voile épais qui l'empêchoit de voir la vérité, voulut profiter de cet aveuglement pour faire paſſer des propoſitions abſurdes; il ſavoit que c'étoit là le vrai moyen d'obtenir le plus grand nombre de ſuffrages; il étoit ſi perſuadé de la crédulité po-

pulaire, qu'il difoit en lui-même : *quò abfurdiùs, eò meliùs.*

Je vous ai appris, MM., dit-il, d'un air grave & naïf, que lorfque j'étois prifonnier de guerre à Calcutta (*c'étoit, s'il m'en fouvient, le 29 Septembre*), je me délivrai très-facilement des fers dont on avoit voulu me charger au fond d'une prifon; celui de vous qui m'a interrompu dans ma narration, m'a empêché de vous conter le plus beau de l'hiftoire; vous faurez donc qu'il n'y avoit pas deux minutes que j'étois enchaîné, & le geolier n'avoit pas encore achevé de verrouiller les portes du cachot, que je m'étois échappé par le trou de la ferrure.

Ici, un murmure général lui fit comprendre qu'il avoit porté les chofes un peu trop loin, & que les efprits ne paroiffoient pas difpofés à l'en croire fur fa parole. Cependant enhardi par fes premiers fuccès, il ne défefpéra point de venir à bout de fon entreprife, & continua de cette manière : Je fais, MM., que j'annonce une chofe incroyable, & que par le défir de vous plaire, je m'expofe au rifque de paffer pour un menteur; mais daignez m'écouter jufqu'à la fin, & vous ferez de mon avis : N'eft-il pas vrai qu'il fut un temps où l'on croyoit qu'il étoit impoffible de braver la foudre, où l'on regardoit comme téméraires toutes les entre-

prifes des favans à cet égard : tout cela empêchera-t-il qu'il n'y ait bientôt autant de manufactures de Paratonnerres, qu'il y a de magafins de Parapluies ? D'une autre part, n'a-t-on pas vu en Europe d'illuftres Académiciens prouver par $a + b - \frac{b}{c}$, que l'animal à deux pieds & fans plumes ne pourroit jamais difputer à l'aigle l'empire des airs; que toutes les tentatives à cet égard étoient une fuite naturelle de l'amour du merveilleux ; que les Poëtes n'avoient donné des ailes à Dédale que pour amufer l'imagination, mais que la Fable de l'imprudent Icare ne pourroit jamais fe réalifer : qu'a-t-il réfulté de cette prétendue démonftration ? Le génie brifant toutes entraves, a paffé les bornes que le calcul vouloit lui prefcrire, & l'heureux Pilaftre, après avoir perfectionné l'art de Montgolfier, obtient aujourd'hui le fuffrage des Rois, en planant majeftueufement fur les nuages.

Ici Pilferer fut généralement applaudi ; croyez donc, ajouta-t-il, qu'il n'eft rien d'impoffible à l'homme, qu'un génie fupérieur peut franchir toutes les barrières, & vaincre des difficultés qui paroiffent infurmontables au vulgaire des Philofophes ; & qu'il exifte dans la nature des moyens fecrets connus des ames privilégiées, à l'aide defquels un homme peut non feulement paffer à travers le trou d'une aiguille, mais

encore ſe rendre tout à fait inviſible, ce qui peut être bien utile dans pluſieurs occaſions, ſoit en politique, ſoit en amour. Au reſte, je n'exige point qu'on me croye ſur ma parole, j'en appelle à l'expérience : *Non verbis, ſed operibus credite.*

SECTION III.

Divers ſecrets pour tirer en apparence des Écus d'une Bourſe ſans l'ouvrir.

CES dernières paroles prononcées d'un ton qui porta la perſuaſion dans tous les eſprits, firent croire à toute l'Aſſemblée qu'on alloit voir quelque expérience étonnante & ſublime. Cette idée trompeuſe fut conçue avec d'autant plus de facilité, que dans cette erreur le cœur étoit de moitié : chacun déſiroit dans ce moment de voir des choſes merveilleuſes, & l'on s'imagine toujours facilement ce que l'on déſire.

Un inſtant après, on fut effectivement bien étonné, non pas de voir l'expérience miraculeuſe qui venoit d'être annoncée, mais de voir que le grand prometteur, au lieu de tenir ſa parole, ne préſentoit à la Compagnie qu'une puérilité. Il fit voir une bourſe dans laquelle étoient des écus de 6 livres, qu'il faiſoit ſonner

en la ſecouant. Il propoſa d'en tirer ces écus ſans ouvrir la bourſe, & conclut de là qu'un homme pouvoit, par le même moyen, ſortir d'un cachot ſans en ouvrir la porte.

Vous voyez, me dit alors en riant M. Hill, que les opérations d'un Faiſeur de Tours ſont autant d'utiles leçons. La dernière qu'on vient de nous propoſer eſt pour le moins auſſi inſtructive & auſſi parlante que la Fable de la Montagne en travail.

Parturient montes, naſcetur ridiculus mus.

Pilferer comprit que M. Hill connoiſſoit le Tour dont il s'agiſſoit dans ce moment, & craignant qu'il ne l'expliquât, il ſe plaignit amèrement de ce que certaines perſonnes ſembloient prendre plaiſir à l'embarraſſer. Si ces perſonnes étoient aſſez inſtruites, ajouta-t-il finement, pour enſeigner les vrais principes de mon Art, je ne pourrois pas en être fâché, puiſque leurs efforts tendroient alors au progrès des lumières; mais, comme on ne voit en elles que de la préſomption avec un grand fonds d'ignorance, & des diſpoſitions propres à la conſerver, j'ai d'autant plus de raiſon de m'en plaindre, que leur principal but eſt de me rendre odieux & d'en impoſer au Public.

Quelque gratuite & mal fondée que fût cette

accuſation, elle fit le plus grand effet ſur les eſprits foibles, puiſqu'ils crurent ſur ſa parole un homme qui, depuis une heure, ne les amuſoit que par des menſonges; dans le même inſtant, l'eſſaim de Compères diſperſés dans le parterre fit un bourdonnement qui nous obligea de garder le ſilence. Le Bohémien raſſuré par le ſecours des Tartares qu'il avoit ſoudoyés, continua de cette manière :

Je ne puis, Meſſieurs, paſſer moi-même aujourd'hui dans le trou d'une aiguille ou dans le goulot d'une bouteille, parce que je n'ai pas les ſimples qui ſervent pour cette expérience vraiment ſingulière.

Alors un homme de l'amphithéatre l'interrompit, en s'écriant d'une voix forte, qui annonçoit ſon mécontentement : Je ſoupçonne en effet que, pour votre expérience, il faudroit des ſimples, & que vous ne trouvez pas en nous aſſez de ſimplicité; mais ſi c'eſt des plantes qu'il vous faut, nommez-les-moi, je les enverrai quérir chez mon Herboriſte. Monſieur, répondit le Bohémien, avec un air reſpectueuſement hypocrite, la principale de ces plantes s'appelle en Latin, *Semper viridis*; en Arabe, *Eproukemou*; en Anglois, *Always green*; en Langue Japonoiſe, *Kariontou*; en Etruſque, *Moskargouné*. — Je n'ai pas beſoin de ta kyrielle,

kyrielle, repliqua la voix forte de l'amphithéatre, nomme-la feulement en Hollandois. Le Bohémien répondit, qu'étant étranger au Cap de Bonne-Efpérance, il ne pouvoit favoir le nom des plantes en langage vulgaire, & que, d'ailleurs, celle dont il avoit befoin, n'étoit point chez les Herboriftes du voifinage, puifqu'on ne la trouvoit que dans les déferts de l'Arabie. Ne croyez pas, continua-t-il avec audace, que j'invente ceci pour me difpenfer de faire le Tour que je vous ai promis; il doit m'en arriver demain par un vaiffeau qui vient de la Mer Rouge, &, fi elle eft telle que je l'ai demandée, c'eft-à-dire, fi on l'a cueillie la veille de la Saint-Jean, pour qu'elle foit douée de toute fa vertu, vous ferez, dans peu de jours, le témoin irrécufable de fes merveilleux effets. En attendant, je vous prie de vous contenter du Tour que je viens de vous offrir, & qui prouve mieux qu'on ne croiroit d'abord combien il eft facile à un homme de paffer dans le goulot d'une bouteille: en effet, Meffieurs, dit-il, en fecouant les écus dans la même bourfe, un homme quelconque eft toujours plus petit, refpectivement au goulot d'une bouteille, que ne l'eft un écu de 6 livres, eu égard aux pores imperceptibles du drap qui forme cette bourfe : or, je peux faire paffer invifible-

ment des écus à travers les pores de ce drap : donc je pourrai, à plus forte raiſon, entrer moi-même dans une bouteille. Alors il fit manier cette bourſe par différentes perſonnes, & l'on vit qu'elle étoit formée de douze morceaux de drap, ſi bien couſus par-tout, qu'on ne voyoit aucune ouverture ; cependant, un inſtant après, en la tenant dans ſes mains, qu'il couvroit d'un chapeau, il ôta les écus, & fit voir que la bourſe étoit auſſi bien fermée qu'auparavant. M. Hill en examina les coutures, & n'y vit aucune eſpèce de ſupercherie ; une perſonne de la Compagnie nous dit qu'il n'y avoit, dans ce Tour, qu'un peu d'eſcamotage ; que Pilferer avoit mis ſubtilement dans ſa poche la première bourſe où étoient les écus, pour y ſubſtituer une bourſe vide parfaitement ſemblable, & que tous les Spectateurs prenant celle-ci pour la première, on s'imaginoit naturellement que les écus en étoient ſortis, quoiqu'ils fuſſent toujours dans la même ; au reſte, ajouta la même perſonne en parlant à Pilferer, pour achever de le convaincre par un argument *ad hominem*, la première bourſe & les écus ſont actuellement dans la poche droite de votre habit ; car c'eſt là que vous avez porté rapidement la main, ſous prétexte de prendre de la poudre de ſympathie.

La meilleure manière de réfuter cette objection, étoit pour le Bohémien de faire voir qu'il n'avoit aucune bourfe dans la poche droite de fon habit, & de permettre qu'on y mît la main; mais il ne jugea pas à propos d'employer cette réponfe, ce qui fit croire pour un moment qu'il étoit pris au trébuchet. Cependant cet homme, pêtri de rufes, ne manqua pas de reffources, il tendit un piége qui lui réuffit parfaitement; il éluda la difficulté par une défaite, que la plupart des Spectateurs regardèrent comme une réponfe triomphante: Il exifte, dit-il, un moyen bien fimple & bien certain de vous prouver que je n'efcamote point la bourfe où font les écus; c'eft d'y fondre de la cire, d'y faire appofer le cachet de plufieurs perfonnes, & de faire vérifier ces cachets avant & après l'opération, pour démontrer que c'eft la même bourfe, qui fans avoir aucune ouverture, peut fe trouver tantôt pleine & tantôt vide. On accepta la propofition. Pilferer paffa pour un moment derrière la toile, & reparut bientôt après avec une bourfe pleine d'écus, conftruite en apparence comme la première; on y pofa deux cachets; Pilferer la couvrant d'un chapeau, en tira fucceffivement quinze écus de 6 livres, qu'il jetoit un à un fur le théâtre à mefure qu'il les ôtoit. Quand il eut

fini, on vérifia les cachets, & il fut généralement reconnu que la bourſe qui étoit actuellement vide, étoit la même que celle où étoient auparavant les écus de 6 livres. On fut ſi occupé à vérifier les cachets, qu'on ne porta aucune attention ſur le point eſſentiel, qui faiſoit, dans ce moment, le vrai nœud de l'affaire. Quoique la bourſe reſſemblât extérieurement à celle dont on avoit examiné les coutures, elle en étoit cependant bien différente. Une de ſes douze coutures étoit faite de façon qu'on pouvoit facilement en écarter les bords : quand on pinçoit le drap pour le tirer d'une certaine manière, deux fils différens qui la formoient cédant alors à l'effort des doigts, préſentoient une eſpèce de petite grille à barreaux parallèles, à travers leſquels on pouvoit faire paſſer un écu de 6 livres. Une autre manière de tirer les morceaux de drap rapprochoit les bords de la couture, & faiſoit diſparoître les fils.

Cette conſtruction étant connue de beaucoup de perſonnes, le Bohémien s'imagina que ce Tour ne produiroit pas beaucoup de ſurpriſe, & qu'il étoit néceſſaire de porter l'attention des Spectateurs ſur un nouvel objet; il s'en tira par une ruſe nouvelle, qui prouve en même temps combien cet homme étoit fécond en reſſources, & combien il étoit perſuadé de la foibleſſe de

l'eſprit humain ; il parla lui-même du moyen qu'il venoit d'employer ; & quoiqu'il s'en fût réellement ſervi, il fit croire qu'il n'en avoit jamais fait uſage : Je ſais, dit-il hardiment qu'on vend des livres où l'on explique la manière de faire des coutures qu'on peut ouvrir & fermer à volonté; mais les auteurs de ces ſortes d'ouvrages ne connoiſſent point les vrais ſecrets de mon art ; je n'ai jamais employé de ſtratagèmes auſſi groſſiers que ceux qu'ils prétendent enſeigner au Public. Voici, continua-t-il en montrant une bourſe de tricot, une pièce qu'on ne ſoupçonnera ſurement pas d'être mal couſue, je vais m'en ſervir pour faire le même Tour; & vous conviendrez bientôt que je n'employe ni les fauſſes coutures pour tirer les écus d'une bourſe, ni les fauſſes portes pour ſortir d'une priſon ; mais, ajouta-t-il, je fais attention qu'en exécutant le tour, avec une bourſe que je fournirai moi-même, on m'accuſera peut-être d'y avoir fait quelques préparatifs : qu'on me fourniſſe donc une bourſe telle qu'on jugera à propos; qu'on préfère, ſi l'on veut, un bas de ſoie ou de laine : quelqu'un en tiendra l'embouchure bien ſerrée, tandis que j'en tirerai un écu avec la même facilité que j'aurois à ſortir d'une priſon. Alors on lui donna un bas de ſoie dans lequel il mit un écu. Il en lia forte-

ment l'embouchure, qu'il donna d'ailleurs à tenir à une perſonne de la Compagnie ; cependant l'ayant couvert d'un chapeau, comme il avoit couvert la bourſe dans les deux tours précédens, il en tira l'écu, & fit remarquer un inſtant après qu'il n'avoit pas fait la moindre ouverture dans le pied du bas où il avoit d'ailleurs attaché particulièrement l'écu en le liant avec un peu de ficelle. *Voyez la fig. 9.*

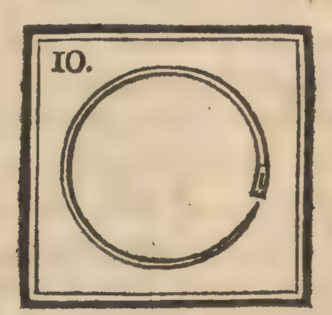


L'adreſſe avec laquelle ce Tour fut exécuté, & le diſcours qui fut prononcé en même temps, me paroiſſoient réunir tous les ſuffrages, lorſque je m'adreſſai à M. Hill pour ſavoir s'il accordoit le ſien. J'avoue, me dit-il froidement, que cet homme eſt fort adroit & très-fertile en expédiens ; il ſurpaſſe même tous ſes Confrères par la manière ingénieuſe dont il combine ſes Tours pour étayer les plus foibles par les plus forts; la multiplicité des moyens

qu'il employe pour produire des effets qui ſont les mêmes en apparence, en impoſera toujours au grand nombre. A meſure qu'on dévoile ſes procédés, il en employe un nouveau pour faire croire qu'on a mal expliqué ſes opérations : lorſque ce plan lui réuſſit, il triomphe en apoſtrophant ſes adverſaires pour entamer une querelle; & ſi, dès le commencement de la diſpute, celui qui a donné les premières explications ſe décide à garder le ſilence pour ne pas ſe compromettre, une certaine partie du Public croit auſſi-tôt que le Faiſeur de Tours a remporté une victoire honorable, parce que les Spectateurs vulgaires ignorent les raiſons qu'on peut avoir pour ne pas lutter contre un Eſcamoteur, & pour lui laiſſer, par ce moyen, une apparence de ſupériorité.

Un homme qui étoit à côté de M. Hill lui demanda alors s'il pourroit bien expliquer le dernier Tour qu'on venoit de faire trois fois; M. Hill lui répondit qu'il n'avoit pas vu faire trois fois le même Tour. Excuſez-moi, dit le voiſin, puiſqu'on a tiré trois fois des écus d'une bourſe ou d'un bas de ſoie. Pardonnez-moi, repliqua M. Hill, puiſque dans le premier de ces trois Tours on n'a rien tiré de la bourſe, & qu'on a ſeulement ſubſtitué une bourſe vide à une bourſe pleine. Quant à l'expérience du

bas de ſoie, on n'a pas pu en tirer un écu, puiſqu'il n'y en avoit point. Cependant, dit le voiſin, j'ai vu mettre l'écu de 6 liv. dans le bas de ſoie, & quand on a eu attaché le bas par l'embouchure, l'écu paroiſſoit y être encore, par la forme ronde qu'il donnoit à la partie du bas qui lui ſervoit d'enveloppe. Je ſais bien, répondit M. Hill, qu'on a commencé par mettre l'écu de 6 liv. dans le bas; mais je ſais auſſi qu'après l'en avoir fait ſortir, en ſecouant le bas comme par mégarde & par diſtraction, on s'eſt contenté de faire ſemblant de l'y remettre, & qu'on y a réellement mis alors une longue aiguille ployée en rond, qui donnoit à ſon enveloppe la même forme qu'auroit pu lui donner l'écu de 6 livres. Cette aiguille ainſi ployée a paſſé en tournant entre les fils, & n'y a pas laiſſé plus de traces de ſon paſſage que ſi elle avoit été bien droite; *fig. 10.*



Le Faiſeur de Tours laiſſant tomber l'écu de 6 livres, qu'il tenoit ſerré entre la naiſſance du

pouce & celle du petit doigt, a fait voir qu'il n'y avoit plus rien dans le bas ; & tout le monde a cru & croit encore que l'écu étoit forti par un trou infiniment petit; d'où l'on conclura peut-être que le Thaumaturge peut paffer lui-même à travers le trou d'une ferrure, comme il s'en eft vanté. Cette explication parut très-fatisfaifante & très-judicieufe à tous ceux qui l'entendirent; mais comme elle ne fut entendue que d'une douzaine de perfonnes, le grand nombre fe retira tout émerveillé, & crut pofitivement que fi Pilferer n'étoit pas un peu forcier, il avoit au moins découvert dans la nature de nouvelles lois inconnues à toutes les Académies.

CHAPITRE II.

SECTION PREMIÈRE.

Ancienne méthode de faire le Tour des trois Canifs. Divers moyens de cacher un Compère, & de faire croire qu'on n'en a point, lors même qu'on en employe plufieurs.

QUELQUE temps après, Pilferer répandit avec profufion, dans toute la Ville, des annonces dans lefquelles il promettoit de faire des tours différens de tous ceux qu'on avoit vus jufqu'a-

lors; cependant il ne fit que d'anciens Tours, qu'il avoit annoncés ſous des noms inconnus, pour faire croire qu'ils étoient nouveaux, & dont quelques uns parurent nouvellement inventés, parce que l'Agent qu'on employoit, quoique connu depuis long-temps, étoit aſſez bien déguiſé. M. Hill les devina tous, excepté une petite expérience qui conſiſte à faire ſauter à terre un canif qu'on met avec deux autres dans un gobelet, ou qu'on appuye tout ſimplement ſur ſes bords. M. Hill ne découvrit point ce Tour, ſoit qu'il n'en fût pas aſſez frappé pour y donner toute ſon attention, ſoit parce que dans certains momens il étoit ſi pareſſeux qu'il ne vouloit pas ſe donner la peine de réfléchir, ſoit enfin parce que les eſprits pénétrans, capables de vaincre de grandes difficultés, s'endorment quelquefois, & ſont arrêtés par les plus petits obſtacles. Quoi qu'il en ſoit de la cauſe qui empêcha M. Hill de faire uſage de ſa pénétration ordinaire, il ne faut pas conclure de là qu'il n'avoit point d'aptitude à expliquer les Tours, parce que, comme le dit ſagement le judicieux Horace dans le Poëme didactique qui eſt le chef-d'œuvre de cet Écrivain, & qu'on regardera dans tous les ſiècles comme le code du bon ſens & de la raiſon,

Quandoque bonus dormitat Homerus.

L'illuftre ami de Mécène étoit trop éclairé pour croire qu'on pouvoit juger un homme par une feule négligence; bien différent à cet égard de quelques Auteurs du troifième ordre, qui prétendent juger d'un Ouvrage entier par une feule phrafe, & qui, s'érigeant en juges dans une caufe qui n'eft pas de leur compétence, croyent trouver une erreur là où il n'y en a point, & concluent de cette erreur fuppofée, & non prouvée, que l'Ouvrage entier ne contient que des abfurdités, & que l'Auteur vaut auffi peu que l'Ouvrage.

M. Hill n'eut pas la patience de paffer vingt-quatre heures fans fe faire expliquer le Tour qu'il n'avoit pu deviner; il fut donc trouver l'Efcamoteur après la féance, & celui-ci dévoilant fon fecret pour fix ducats, apprit à M. Hill qu'il falloit gliffer au fond du verre un petit écu attaché à un fil, & qu'un Compère tirant un bout de ce fil à l'inftant choifi par la Compagnie, faifoit fauter celui des canifs qui étoit appuyé fur le petit écu.

M. Hill, fâché d'avoir payé fi cher un Tour qu'on exécutoit par un moyen auffi ignoble, en fit des reproches au Bohémien, qui lui répondit de cette manière : Qu'importe le moyen dont je me fers, pourvu que je parvienne à mon but, qui confifte à produire le plus grand étonnement poffible, pour attirer à mon Spectacle un grand

concours de monde, & par ce moyen eſcamoter au Public un grand nombre de ducats. Les vrais connoiſſeurs ſavent par expérience que les procédés les plus groſſiers ſont quelquefois les meilleurs pour exciter l'admiration, parce que le ſpectateur vulgaire qui voit des effets frappans, ne peut s'imaginer qu'ils puiſſent provenir d'une ſi ſimple cauſe.

Bientôt après, M. Hill m'ayant raconté ce qui venoit de ſe paſſer, & la dépenſe qu'il avoit faite pour apprendre le plus petit de tous les Tours, je lui fis un reproche amical de ſon trop grand empreſſement à ſe faire inſtruire d'un ſecret qu'il auroit pu dévoiler lui-même, s'il avoit voulu ſe donner la peine de réfléchir; & j'ajoutai que, dans tous les cas, j'aurois pu l'inſtruire moi-même ſur cet article : Quoi! me dit-il, vous connoiſſiez ce Tour! hé! comment avez-vous pu deviner qu'il y avoit un Compère? j'avoue que je n'aurois jamais ſoupçonné qu'on employât un moyen auſſi trivial; je lui répondis alors que je ne l'avois pas deviné; vous avez donc payé pour le ſavoir, me dit-il : je n'ai pas payé non plus, lui repliquai-je; mais je l'ai appris par des circonſtances favorables que le haſard m'a procurées : 1°. Dans une occaſion où on faiſoit ce Tour, j'ai vu gliſſer un petit écu au fond du gobelet, ce qui m'a fait

ſoupçonner qu'il pouvoit bien y avoir un fil & un Compère : 2°. Ce ſoupçon me rendant plus attentif & plus clairvoyant, m'a fait entrevoir la main du Compère dans l'inſtant où il tiroit le fil: 3°. Un de mes amis qui a vu la main du Compère en pareille circonſtance, m'a aſſuré qu'il lui avoit donné un petit coup de canne ſur les doigts pour lui prouver qu'on l'avoit aperçu: 4°. Enfin, le Compère qui a tiré lui-même le fil, pendant quatre ans, pour faire ce Tour, eſt venu l'autre jour chez moi, & m'a tout avoué ſans difficulté, ſoit parce que ce n'étoit pas la peine de me cacher ce que je ſavois déjà, ſoit parce qu'il déſiroit que je fiſſe un troc avec lui en l'initiant dans quelques uns de mes ſecrets, dont il étoit curieux.

M. Hill, propriétaire d'un Tour qu'il mépriſoit, & qu'il croyoit avoir payé trop cher, ne fit aucune difficulté de l'enſeigner à tous ſes amis; la renommée le portant bientôt de bouche en bouche, le publia en peu de temps dans tous les quartiers de la Ville, & les Citoyens en général pensèrent que la plupart des Tours qu'on avoit tant admirés chez Pilferer, ſe faiſoient, comme celui des trois canifs, à l'aide d'un Compère.

Il y avoit déjà deux mois que le Bohémien ne paroiſſoit plus; on le croyoit parti, avec d'autant

plus de raiſon, que dans ſa dernière ſéance, il avoit fait ſes adieux au Public ; cependant il étoit retenu dans le pays par différens procès, qui, heureuſement pour lui, venoient de ſe civiliſer. On le croyoit déjà bien loin, lorſqu'il fit afficher qu'il alloit donner encore trois repréſentations de pluſieurs Tours inconnus, ajoutant finement à cette promeſſe des particularités qui devoient lui attirer un grand concours de monde ; cependant, dans ces nouvelles ſéances, il fit à peu près les mêmes Tours qu'il avoit faits juſqu'alors ; & quoiqu'il employât un Compère, il fit croire qu'il n'en avoit point par un tiſſu de ruſes dont le Public n'a jamais eu l'idée : Meſſieurs, dit-il avec un air de bonhommie qui perſuada à toute l'Aſſemblée que la vérité étoit ſur ſes lèvres, & la ſincérité dans ſon cœur ; c'eſt à tort qu'on a fait courir le bruit que j'ai un Compère derrière la cloiſon. Otant alors de cette cloiſon deux morceaux de bois mal cloués, qu'il avoit eu la précaution de faire attacher légèrement pour avoir plus de facilité à les arracher : Voyez vous-mêmes, continua-t-il avec ſécurité, s'il y a quelqu'un de caché derrière les planches. Enſuite entrant dans une eſpèce d'enthouſiaſme, & prenant par le bras trois jeunes gens qui étoient ſur le théâtre, il les pria de paſſer derrière la cloiſon, & de certifier au Public que

ce Compère, dont on parloit tant, étoit un être imaginaire.

Le Public fut bien trompé par leur témoignage, car il ne ſavoit pas que ces trois perſonnes étoient elles-mêmes des Compères déguiſés, qui, trouvant leur quatrième Confrère derrière la cloiſon, burent avec lui deux bouteilles de vin à la ſanté des bonnes gens, & s'approchèrent alternativement du trou qu'on venoit de former en arrachant des lambeaux de planches, d'où regardant le Public comme par une fenêtre, ils l'amusèrent par des pantomimes & des grimaces, & lui certifièrent qu'il n'y avoit jamais eu de Compères.

Ce ſtratagème, auquel on ne s'attendoit point, forma une eſpèce de coup de théâtre qui en impoſa au commun des Spectateurs, & les gens d'eſprit, qui n'en furent point dupes, furent ſi contens d'en avoir ri, qu'ils firent ſemblant de tout croire, & témoignèrent, en applaudiſſant à cette farce, combien ils étoient ſatisfaits qu'on l'eût inventée.

Bientôt après, le Bohémien boucha d'un morceau de tapiſſerie le trou qu'il avoit fait à la cloiſon en arrachant un morceau de planche mal cloué, & continua de faire des Tours qui ſuppoſoient l'aſſiſtance d'un Compère, mais qui, ſelon Pilferer, ſe faiſoient par un ſimple mécaniſme dont il prétendoit avoir le ſecret.

Il mit ſur une table un Automate habillé à la Turque, qui, par ſes mouvemens, répondoit à une infinité de queſtions; mais comme ces mouvemens étoient libres & ſpontanés, obéiſſant à la voix de quiconque leur commandoit; comme on vit d'ailleurs que l'Automate étoit appuyé ſur une table clouée ſur le théâtre, on penſa avec raiſon qu'il y avoit des fils cachés dans les pieds de la table, & que le Compère, par leur ſecours, agitoit des baſcules pour faire remuer l'Automate ſelon le beſoin; quelqu'un en fit la remarque, & Pilferer donna pour réponſe, qu'en Pruſſe, en Allemagne, en Pologne, à Veniſe & à Naples, il avoit fait, chez différens Seigneurs, l'expérience de l'Automate, en le poſant par terre ou ſur une chaiſe au gré de la Compagnie. Je ne peux pas faire aujourd'hui l'expérience de cette manière, continua-t-il, parce que le mécaniſme n'eſt pas monté pour cela; mais je peux, ſi on l'exige, arracher la table & la déclouer pour faire voir qu'il n'y a aucun fil d'archal dans ſes pieds. Alors faiſant de foibles efforts pour la déclouer, il parut ne pas pouvoir en venir à bout, & continuant de tirer la table de manière à faire croire aux eſprits les plus difficiles qu'il avoit envie de la tranſporter ailleurs, il prononça ces mots : *Voulez-vous abſolument que je l'arrache?*

Un grand nombre de Spectateurs s'écria à plusieurs reprises : *Oui, oui, qu'on l'arrache;* mais les Compères distribués dans le parterre s'écrièrent en même temps : *Non, non, qu'elle reste.* Alors toute l'Assemblée se trouva divisée en deux factions opposées, dont l'une crioit *oui*, & l'autre *non;* & dans cette espèce de combat, qui dura un demi-quart-d'heure, les Compères, comme plus obstinés, remportèrent la victoire en criant les derniers.

Pilferer, selon ses désirs, s'en tint à leur décision, & donna à entendre que c'étoit par pure politesse ; la table & les fils d'archal, cachés dans ses pieds, restèrent donc à leur place, & l'offre seule que le Jongleur venoit de faire, d'arracher cette table pour prouver qu'il n'y avoit point de fil d'archal, passa pour une preuve incontestable qui devoit démontrer aux plus incrédules, qu'il n'y avoit ni fil ni Compère.

Après ce Tour, on fit l'expérience de la Montre pilée dans un mortier (*voy.* le Chapitre 23 du premier volume); & comme je m'aperçus qu'on ne faisoit pas la substitution à l'aide d'un pilon creux dont on se sert ordinairement ; comme, d'ailleurs, Pilferer n'escamota pas lui-même la montre avec la main, puisqu'il la fit poser par autrui, je pensai que la substitution s'étoit faite à l'aide d'un Compère. Mais le Compère

ne pouvoit pas, dans ce cas-ci, être caché derrière la cloiſon, puiſque la table étoit iſolée au milieu du théâtre, diſtante de la cloiſon d'environ 7 à 8 pieds : M. Hill s'imagina qu'il y avoit un autre Compère caché dans le tiroir de la table; ce qui le confirma dans cette idée, ce fut la grandeur du tiroir, qui paroiſſoit avoir les dimenſions néceſſaires pour contenir au moins un enfant de 10 à 12 ans. M. Hill, pour diſſiper ce ſoupçon, pria Pilferer d'ouvrir ce tiroir; mais celui-ci répondit qu'il en avoit perdu la clef: Ne croyez pas, dit-il, qu'il y ait quelqu'un de caché, car je peux répéter l'expérience par-tout ailleurs. Auſſi-tôt il porta le mortier ſur une autre table où il n'y avoit point de tiroir aſſez grand pour contenir une perſonne; le Tour réuſſit également : mais M. Hill fit remarquer que la table étoit ſur des roulettes, & qu'avant de faire le Tour, Pilferer l'avoit pouſſée peu à peu comme par mégarde, pour l'approcher de la cloiſon, derrière laquelle il y avoit un Compère, qui dans ce cas-ci, pouvoit avoir fait la ſubſtitution à la place de celui qui étoit caché dans le tiroir de la première table : Vous ſavez bien, dit alors le Bohémien, qu'il n'y a pas de Compère derrière les planches, puiſque voilà trois Meſſieurs qui certifient n'avoir pu le trouver.

En suppofant, dit M. Hill, qu'ils ayent dit la vérité pour l'inftant où ils étoient derrière la cloifon, cela ne prouveroit point que le Compère n'y eft pas actuellement, puifqu'il peut y être venu depuis cet inftant-là. Paffez derrière la cloifon, dit Pilferer, pour vous affurer par vous-même qu'il n'y eft point. J'aurai beau y paffer, dit M. Hill; s'il prend la fuite avant que j'y arrive, je ne le trouverai pas. Paffez-y toujours, dit le Bohémien, je vais répéter le Tour fur la même table; & fi vos foupçons font bien fondés, il faudra bien qu'il revienne. Cela eft vrai, dit M. Hill, pourvu que cette fois-ci vous n'efcamotiez pas vous-même la montre, foit avec la main, foit à l'aide d'un pilon creux. Partez avec confiance, repliqua Pilferer, en pouffant M. Hill pour le conduire derrière la cloifon, tandis que vous tâcherez en vain de trouver le Compère derrière les planches, mille perfonnes veilleront fur moi, pour vous certifier à votre retour que j'ai fait mon opération, fans tricher en aucune manière.

M. Hill étant paffé derrière la cloifon, le Tour fut exécuté pour la troifième fois; je dépofai moi-même la montre dans le mortier, que je couvris d'une ferviette portée fur trois bouteilles; bientôt après, je donnai cinq à fix coups de pilon dans le mortier, après quoi on n'y

trouva que des morceaux de montre briſés & fracaſſés. Je les recouvris de la même ſerviette, & je les laiſſai un inſtant comme pour leur donner le temps de revenir à leur place, & de reprendre leur première forme, & enfin je tirai du mortier la montre toute entière telle qu'elle étoit auparavant; Pilferer n'avoit touché ni le pilon, ni la montre, ni le mortier. Dans ces circonſtances, il n'étoit guère poſſible d'expliquer ce Tour ſans ſuppoſer le ſecours d'un Compère; mais M. Hill nous aſſura très-poſitivement, quoiqu'en ſouriant, qu'il n'avoit pas vu de Compère derrière la cloiſon. Quand M. Hill fut revenu auprès de moi, je lui demandai ce qu'il penſoit de tout ceci : Je penſe, me répondit-il, que mes ſoupçons étoient bien fondés, & que le Compère exiſte derrière les planches, quoique je ne l'aye pas vu. Comment cela, lui repliquai-je! C'eſt, me dit-il, que la cloiſon derrière laquelle j'ai paſſé, ſe trouve double; c'eſt-à-dire qu'elle eſt compoſée de deux cloiſons parallèles arrangées de manière qu'elles paroiſſent n'en faire qu'une, mais aſſez éloignées l'une de l'autre pour cacher un homme; voilà ce qui m'a empêché de voir le Compère. Surpris de cette ruſe dont je n'avois jamais eu l'idée, je paſſai moi-même derrière les planches pour vérifier le fait : mais quel fut mon étonnement, quand, au

lieu de trouver cette double cloiſon dont M. Hill venoit de me parler, je ne vis qu'une groſſe poutre verticale, qui ſembloit porter le poids de tout le plancher ſupérieur! Elle touchoit la cloiſon & réſonnoit comme un tonneau vide, quand on la frappoit, ce qui me fit croire qu'elle étoit compoſée de quatre planches clouées enſemble pour cacher le Compère. Je courus vers M. Hill pour lui dire d'abord qu'il n'y avoit pas de double cloiſon; il me répondit auſſi-tôt que la ſeconde cloiſon étoit faite de papier collé ſur toile, ſoutenue par un châſſis; & qu'étant ainſi très-portative, le Compère, en ſe retirant, pouvoit l'avoir emportée avec lui. Alors je lui parlai de la poutre creuſe, que j'avois aperçue : Je vois ce que c'eſt, dit M. Hill; c'eſt ici le comble de la ruſe, & le plus adroit de tous les artifices; vous ſaurez, ajouta-t-il, que dans l'inſtant où je tâtonnois derrière la cloiſon pour découvrir le Compère, il eſt venu une femme (c'étoit une Commère) qui m'a prié de regarder ſans rien toucher, & de ne rien révéler à l'aſſemblée dans le cas où j'apercevrois quelque choſe. Je lui ai promis, & je tiens ma parole, en ne parlant à la Compagnie, ni de la Commère, ni de la cloiſon que j'ai aperçue. Je penſe, continua M. Hill, que par un excès de prudence

& d'induſtrie, on avoit fait des préparatifs pour me faire repentir de mon indiſcrétion, dans le cas où j'aurois manqué à ma promeſſe, en révélant le ſecret de la Commère & de la double cloiſon. De plus, on auroit peut-être déſiré que j'euſſe fait cette révélation à la Compagnie, pour avoir le plaiſir de me mettre dans l'embarras, & de me faire ſiffler par le Public, en lui faiſant voir enſuite qu'il n'y avoit ni double cloiſon, ni Commère; toutefois on s'étoit réſervé la poutre creuſe pour continuer, à l'inſu du Public, de mettre à profit les ſecours du Compère, nonobſtant les recherches que les curieux & les incrédules pourroient aller faire derrière les planches. Cependant, continua M. Hill, gardons le ſecret que j'ai promis, & jouiſſons de la ſurpriſe des Spectateurs.

Elle fut grande, cette ſurpriſe, quand M. Hill aſſura pour la ſeconde fois qu'il n'avoit point aperçu de Compère derrière la cloiſon: cependant il reſtoit encore des eſprits rétifs, qui, ſans pouvoir donner aucune raiſon plauſible de leur incrédulité, refuſoient leurs ſuffrages à Pilferer; mais il fit ſur la fin une opération par laquelle les plus incrédules devinrent ſes proſélytes.

SECTION II.

Objection d'un genre singulier. Nouvelle méthode de faire sauter un Canif.

ON a fait courir le bruit, dit le Bohémien, que je faisois mes tours à l'aide d'un Compère : je vais démasquer l'imposture & démontrer la fausseté de cette imputation d'une manière bien victorieuse; ce ne sera pas en vous cachant les moyens dont je fais usage, car alors le mystère dont mes expériences seroient revêtues, vous feroit encore soupçonner une supercherie nouvelle dans la manière de cacher ce Compère que vous avez tant à cœur. C'est donc en vous dévoilant moi-même mes secrets, que je veux démontrer la futilité des explications qu'on a prétendu vous donner; n'attendez pas cependant que je vous explique chaque Tour en particulier, ce seroit nuire à ma fortune que de faire une révélation générale; mais je vais vous en expliquer un seul, & vous jugerez de tous les autres par cet échantillon.

Ab uno disce omnes.

Le Tour des trois Canifs, ajouta-t-il, eſt un de ceux qu'on attribue au ſecours d'un Compère. On prétend que c'eſt à l'aide d'un fil, d'un petit écu, & d'une main cachée, que je produis le mouvement dans cette occaſion; mais un ſimple morceau de reſſort ployé en cercle, eſt le ſeul agent que j'employe; je mets dedans, un morceau de ſucre aſſez gros pour tenir le reſſort ouvert & lui donner preſque la forme de la lettre C. J'appuye enſuite celui des canifs que je veux faire ſauter à terre ſur l'extrémité de ce reſſort au fond d'un gobelet, & j'y verſe de l'eau; bientôt après le ſucre ſe fond par la force de l'élément liquide qui le pénètre de toutes parts; le reſſort jouiſſant alors de ſon élaſticité, reprend ſubitement ſa première forme, & donne au canif une petite ſecouſſe qui le fait ſauter à terre.

Le Public ne fit pas attention que cette expérience n'étoit pas la même qu'on avoit faite les jours précédens, puiſque, dans l'une, il s'agiſſoit de faire ſauter un canif, préciſément à l'inſtant choiſi par la Compagnie, ce qui ſuppoſe l'aſſiſtance d'un Compère, & que dans l'autre il falloit attendre patiemment que le ſucre fût fondu, ſans donner aux Spectateurs le choix de l'inſtant où le canif devoit ſauter : nonobſtant cette différence bien ſenſible pour quiconque veut

la voir, la théorie de Pilferer, appuyée ſur l'expérience, parut ſi lumineuſe, que tout le monde en fut ſatisfait. Le Faiſeur de Tours profita des applaudiſſemens qu'on lui prodigua dans cette occaſion, pour charger des imputations les plus odieuſes les perſonnes qui ſe flattoient de connoître ſes Tours, & qui les avoient révélés au Public. On crut dès lors ſur ſa parole tout ce qu'il débita, & l'on ne fit pas attention que le métier d'un Jongleur ſe réduiroit à rien, s'il étoit obligé de dire la vérité quand il fait ſes Tours, & quand il parle de ſes adverſaires.

Cependant M. Hill, mécontent d'avoir donné ſix ducats pour apprendre de Pilferer que le Tour des trois canifs ſe faiſoit à l'aide d'un Compère, tandis qu'on pouvoit l'exécuter par des moyens phyſiques, alla trouver le Faiſeur de Tours après la ſéance, pour lui faire des reproches de ſa mauvaiſe-foi. M. Hill, à ſon arrivée chez Pilferer, fut introduit dans un petit cabinet qui ſervoit d'antichambre : on le pria d'attendre un inſtant, parce que le Faiſeur de Tours étoit occupé dans ce moment à parler avec une perſonne de diſtinction. M. Hill entendit dans la chambre voiſine une voix inconnue qui diſoit : Ce n'eſt pas de m'avoir vendu votre ſecret que je vous blâme ; vous êtes le propriétaire de vos idées, & vous avez le droit de les vendre à qui-

conque préfère votre ſavoir à ſon argent; mais vous ne ſauriez vous laver envers moi de m'avoir vendu ſix ducats un ſecret que vous avez enſuite divulgué dans toute la Ville pour rien.

Il n'eſt pas bien difficile, répondit le ruſé Bohémien, dont la voix fut auſſi-tôt reconnue par M. Hill, de me diſculper ſur ce point, & d'obtenir un jugement favorable dans une cauſe où, quoique vous ſoyez ma Partie adverſe, je déſire de vous avoir pour Juge. N'eſt-il pas vrai, Monſieur, continua Pilferer, que puiſque vous êtes venu pour m'acheter mon ſecret, vous me conſidériez à cet égard comme un homme qui avoit droit de le vendre, c'eſt-à-dire, comme un Marchand ? Cela eſt vrai, dit l'inconnu. Or, continua Pilferer, je le demande à tout être raiſonnable; un Marchand n'a-t-il pas le droit inconteſtable de vendre ſa marchandiſe à l'un & de la donner à un autre pour rien ? Cela eſt vrai, dit l'inconnu, pour les marchandiſes ordinaires, parce que la pièce donnée à l'un n'eſt pas préciſément la même que celle qu'on a vendue à un autre; d'où il s'enſuit qu'on peut donner à l'un ſans priver l'autre de ſon acquiſition: mais il n'en eſt pas de même d'un ſecret qu'on vient de vendre. Le divulguer, c'eſt lui ôter ſa valeur & ſon exiſtence, & l'on ne peut évidemment le donner ainſi au Public, qu'en

le dérobant à l'acheteur qui l'a payé. En ſuppoſant, dit le ruſé Pilferer, que le ſecret dont il s'agit ait perdu ſon exiſtence & ſa valeur par la publicité, je ſerois encore exempt de tout reproche, puiſque la néceſſité où je me ſuis trouvé de le dévoiler pour me défendre contre mes adverſaires, doit être conſidérée comme un de ces accidens fâcheux, imprévus & inévitables, qui font perdre à l'acheteur la choſe vendue, ſans que le vendeur lui doive pour cela ni reſtitution, ni dédommagement. Au reſte, ajouta Pilferer, je ne ſais ſi vous approuvez mes raiſons ; mais je peux vous aſſurer qu'au fond de mon cœur, elles me paroiſſent très-juſtes, & que, ſous ce point de vue, je ſuis au moins excuſable par la pureté de mes intentions.....

L'inconnu paroiſſant peu ſatisfait de ces dernières raiſons, ſe retira ſans ajouter un ſeul mot.

M. Hill fut introduit, & débuta de cette manière: Je viens vous faire mes repréſentations ſur la petite convention qui s'eſt paſſée entre nous, & vous dire que je ſuis un peu fâché, non pas de ce que vous avez enſeigné pour rien au Public le vrai moyen de faire le Tour des trois canifs, mais de ce que vous ne m'avez enſeigné, pour ſix ducats, qu'un moyen ignoble, faux & illuſoire. Je ne ſais, dit le Bohémien, ce que vous entendez par un moyen

ignoble; mais je préfume que la nobleffe des moyens, en quoi qu'elle confifte, doit être regardée comme nulle, quand il s'agit de faire illufion ; & qu'on y réuffit. Quant à ce que vous appelez moyen faux & illufoire, le fil tiré par un Compère ne mérite pas cette dénomination, puifque ce procédé produit un plus grand effet, & puifque je m'en fers prefque toujours, & que je dois l'employer encore demain, quoique j'aye affuré aujourd'hui que je n'en faifois jamais aucun ufage. Vous deviez au moins, dit M. Hill, m'enfeigner en même temps les deux procédés que vous connoiffiez, afin que je puffe, comme vous, les employer tour à tour, & pour que, dans toutes les occafions où l'un des deux feroit connu du Public, je puffe me fervir de l'autre comme d'un retranchement favorable contre des adverfaires trop éclairés.

Vous enfeigner deux moyens à la fois, dit Pilferer, je ne le devois pas, pour trois raifons : la première, parce que j'ai promis feulement de vous enfeigner pour fix ducats le moyen que j'avois employé jufqu'alors, & non celui que j'emploierois dans la fuite, & que j'ai tenu ma promeffe en vous dévoilant le fil & le Compère : la feconde, parce que, quand nous avons fait notre convention, je ne connoiffois réellement que le

procédé que je vous ai enſeigné ; & ſi depuis ce temps-là j'ai découvert une nouvelle méthode, je la dois à la force de mon génie, & je ne crois pas que cela doive m'attirer des reproches : la troiſième enfin, parce que, dans le cas même où j'aurois connu le ſecond moyen, je ne vous l'aurois pas enſeigné, avec le premier, pour ſix ducats. — Je penſe bien, dit M. Hill, que vous ne m'auriez pas enſeigné pour ce prix les deux moyens enſemble ; mais vous auriez pu me les montrer à ſix ducats chacun. Point du tout, dit Pilferer, les deux enſemble vous auroient coûté au moins cent ducats. Pourquoi donc auriez-vous exigé un prix auſſi exorbitant, dit M. Hill étonné, puiſque je n'ai payé le premier de ces deux procédés que ſix ducats ? C'eſt, dit Pilferer, parce que le ſecond moyen eſt infiniment plus précieux que le premier ; mais il ne doit pas l'être davantage, dit M. Hill, puiſque vous ne l'avez pareillement fait payer que ſix ducats à la perſonne qui ſortoit d'ici quand je ſuis entré. Comment le ſavez-vous, dit Pilferer en rougiſſant, eſt-ce que vous connoiſſez cet homme ? Je ne le connois pas, répondit M. Hill ; mais comme votre porte étoit entr'ouverte, & que j'ai attendu un demi-quart-d'heure dans votre antichambre, j'ai tout entendu ſans rien écouter.

Ici Pilferer ſe trouva un moment dans l'embarras; mais il étoit trop fin menteur pour y reſter long-temps. Il eſt vrai, dit-il, que je lui ai donné mon ſecret pour ſix ducats; mais le céder à ce prix, c'étoit le donner pour rien, & mon intention étoit réellement de lui en faire un préſent, parce qu'il m'étoit recommandé par un de mes amis à qui j'ai les plus grandes obligations. A propos, continua le Bohémien, en ceſſant de rougir, & prenant un air gai, comme s'il lui étoit ſurvenu une penſée fort agréable, vous devez ſavoir que chaque procédé pour faire un Tour eſt en lui-même d'une valeur modique, parce qu'on trouve toujours dans la plupart des ſociétés quelque perſonne éclairée qui en a connoiſſance, & qui, en l'expliquant à l'Aſſemblée, le rend à peu près inutile : mais, quand on a pluſieurs méthodes pour faire la même expérience, elles forment autour du profeſſeur une eſpèce de rempart inexpugnable qui le met à l'abri de tous les coups. Attaqué dans un coin, il ſe réfugie dans un autre; pourſuivi dans celui-ci, il paſſe à un troiſième, & revient au premier; tel qu'on voit un habile maître d'eſcrime paſſer rapidement de la tierce à la quarte, & par la vivacité de ſes mouvemens auſſi prompts que la penſée, employer pour ainſi dire dans le même inſ-

tant toutes les reſſources de ſon art; tel un habile Profeſſeur de Phyſique amuſante doit ſe rendre invincible, en joignant à ſon adreſſe habituelle la variété, la multiplicité & la complication de ſes moyens. Les différens procédés qu'on employe pour faire le même Tour, ſe donnent donc une force mutuelle par leur réunion; & l'on ne doit pas être ſurpris que deux moyens enſemble ſoient vendus 15 à 20 fois plus cher que ne le feroit chacun ſéparément. Il en eſt, pour ainſi dire, de ces moyens comme des chevaux de carroſſe qu'on achète au marché; s'ils ſont dépareillés, on peut ſe les procurer à un prix modique; mais quand on en trouve deux, quatre ou ſix, qui, par l'égalité de la taille & l'aſſortiment des couleurs, ſont propres à former un ſuperbe attelage, le prix auquel on les vend n'a plus d'autres bornes que le luxe ou le caprice de l'acheteur. Vous voyez donc que deux moyens qui ont été vendus ſéparément ſix ducats chacun, peuvent être vendus enſemble cent ducats, ſans qu'il y ait aucune léſion, & ſans que perſonne puiſſe avoir lieu de s'étonner ou de ſe plaindre.

Dans la ſuite de cette converſation, M. Hill remarqua que Pilferer, en plaidant ſa cauſe, mêloit toujours à ſes menſonges quelque bonne vérité qui leur ſervoit de paſſe-port, & qu'il

ſembloit prendre pour modèle ces faux-monnoyeurs qui ont toujours ſur eux de l'argent de bon aloi pour faire paſſer une fauſſe pièce. M. Hill paroiſſant enfin ſatisfait des raiſons de Pilferer, n'inſiſta pas davantage, & ſe contenta de lui dire que vraiſemblablement il ne feroit plus le Tour des trois canifs dans cette Ville, puiſque ſes deux moyens étoient connus. Pilferer, après avoir éclaté de rire, dit qu'il étoit en état de faire ce même Tour tous les jours pendant un an dans la même ville, quand même il s'y trouveroit des gens aſſez inſtruits pour dévoiler tous les jours ſes moyens, parce qu'en donnant le lendemain un moyen différent, il feroit accroire que l'explication de la veille étoit fauſſe & trompeuſe. Eſt-il poſſible, dit M. Hill? C'eſt même très-facile, repliqua Pilferer : apprenez que pour faire ſauter un canif, je peux employer ſucceſſivement, l'aiman, la matière électrique, la fumée, le vent, l'eau, le ſable, le feu & tous les élémens cachés & déguiſés de mille manières. Nouveau Protée, je peux paroître tous les jours ſous une forme nouvelle. Comme Dédale, je veux conſtruire un labyrinthe qu'on pourra nommer à plus juſte titre que celui de Crête,

Labor & inextricabilis error.
ENEIDE.

On

On ne pourra s'y conduire qu'à l'aide d'un fil que je tiendrai moi ſeul entre mes mains; & s'il ſe trouve un eſprit aſſez ſublime pour me ſuivre dans tous mes détours, je le forcerai du moins à admirer la fécondité de mon imagination..... Mais je me trompe, ajouta-t-il, après avoir héſité un inſtant, je n'ai pas beſoin de faire de ſi grands efforts, je connois la crédulité populaire & la foibleſſe de l'eſprit humain, je ne veux employer de ma vie qu'un fil & un reſſort, & je veux faire accroire à toute la terre que je n'employe ni l'un ni l'autre, ou corriger le proverbe, *ſtultorum infinitus eſt numerus.*

Ce diſcours, quoiqu'un peu exagéré, ſembloit partir du fond du cœur, & porta la conviction dans l'eſprit de M. Hill, qui, intérieurement humilié de n'avoir rien imaginé ſur un Tour qu'on pouvoit déguiſer de tant de manières, réſolut à l'inſtant d'y réfléchir bien ſérieuſement, & s'aperçut auſſi-tôt que, pour faire ſauter un canif, on pouvoit employer la Mécanique, la Chimie, les Évaporations, les Diſſolutions, les Fermentations & tout ce qui peut produire quelque mouvement, tant dans les arts que dans la nature.

SECTION III.

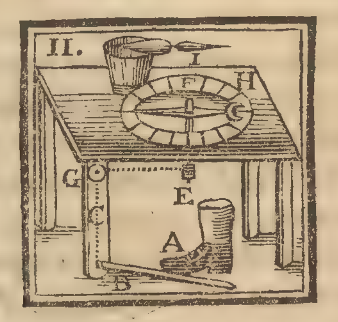
Le Tour des trois Canifs peut ſe faire par tant de moyens différens, qu'on pourroit les multiplier à l'infini. Crainte d'ennuyer le Lecteur, on n'en donne ici que neuf pour exemple.

MONSIEUR Hill, de retour chez lui, ne s'arrêta point à une vaine théorie : il mit d'abord en pratique, ſans témoins, tous les procédés qu'il imagina pour faire ſauter un canif, & donna enſuite une ſéance où il invita pluſieurs perſonnes honnêtes, & Pilferer auſſi. Il y fit neuf fois le tour des trois canifs, toujours par un procédé différent; d'abord il dit que, pour faire ce Tour, on n'avoit employé juſqu'alors que des moyens indignes d'un Phyſicien, ſavoir, un fil & un ſimple reſſort. Je vais, dit-il, appuyer les canifs ſur les bords du gobelet, afin que tout le monde puiſſe voir qu'ils ne ſont appuyés, ni ſur un reſſort, ni ſur un petit écu tiré par un fil. Ayant enſuite mis ſur les bords du gobelet les trois canifs, il fit ſauter par terre, ſans le toucher, celui des trois qu'on avoit choiſi, & à l'inſtant que l'on le déſira : Je penſe, dit Pilferer, qu'il y a ici un peu de compéra-

ge ! Comment cela ſe peut-il, dit M. Hill, puiſqu'en vous approchant du gobelet, vous ne pouvez voir ni fil, ni petit écu? Ce n'eſt pas ainſi que je l'entends, dit Pilferer; il peut y avoir dans la table, ſur laquelle vous poſez le gobelet, un aiman caché, mis en mouvement par un fil tiré par un Compère; dans ce cas, le fil eſt caché dans les pieds de la table, & je ne peux l'apercevoir; mais l'aiman, qui, par ce moyen, s'approche du canif mis en équilibre ſur les bords du verre, peut très-bien le mettre en mouvement par ſon attraction & lui faire faire la culbute. Pilferer avoit deviné juſte; mais cela n'empêcha pas M. Hill de faire croire pour un moment à toute la Compagnie, que Pilferer s'étoit trompé : Vous voyez bien, dit M. Hill, ôtant la table de l'endroit où elle étoit, pour la tranſporter au milieu de la chambre, que cette table ne tient à rien, & que, par conſéquent, il ne peut pas y avoir dans ſes pieds un fil tiré par un Compère; enſuite pour perſuader à l'aſſemblée que Pilferer étoit dans l'erreur, il répéta la même opération avec les mêmes circonſtances. Tout le monde crut que Pilferer avoit donné une fauſſe explication, & l'on auroit ſans doute perſévéré dans cette erreur, ſi Pilferer avoit été obligé de garder le ſilence; mais, ſur la permiſſion qu'il obtint

de parler, on fut bientôt détrompé. Maintenant, dit-il à M. Hill, ce n'eſt plus le Compère qui a tiré le fil, c'eſt vous-même : d'abord, en ôtant la table de ſa première place, vous avez caſſé le fil à l'endroit où la table touchoit le plancher, pour ne pas faire apercevoir ce fil en le traînant dans la chambre ; enſuite vous avez approché votre pied de celui de la table : vous l'avez appuyé à l'inſtant requis ſur une baſcule, qui, par ſon mouvement, a fait remuer l'aiman caché dans la table.

Nous joignons ici, pour plus grande clarté, une figure qui doit rendre la choſe palpable ; *fig. 11.*



Le Faiſeur de Tours avec ſon pied *A*, pouſſe la baſcule *B*, par ce moyen il tire le fil *C* ; à l'aide de la poulie *G*, il fait tourner l'axe *E F*, ſur lequel le fil eſt entortillé ; par ce moyen, l'aiman *H*, tourne autour de ſon pivot, comme l'aiguille d'une montre, & quand il arrive

ſous le canif *I*, dont la lame eſt en dehors, il lui fait faire la culbute par ſon attraction.

M. Hill, qui avoit prévu qu'on pourroit donner cette explication, ne fut guère embarraſſé, parce qu'il avoit en même temps préparé la réponſe : Je n'ai pas beſoin, dit-il, pour faire ſauter un canif, d'avoir de l'aiman caché dans une table. Pour vous en donner une preuve ſans replique, je vais mettre le canif & le gobelet ſur une chaiſe, & vous verrez que l'expérience réuſſira comme auparavant; il exécuta enſuite la même récréation ſur une chaiſe, & Pilferer en donna l'explication ſuivante : Vous avez, dit-il, choiſi exprès une chaiſe délabrée & inclinée, qui n'étoit point propre à donner au gobelet une aſſiette perpendiculaire. Vous ſaviez bien que, pour remédier à cet inconvénient, vous ſeriez obligé de faire uſage d'une petite planche que vous avez poſée ſur la chaiſe, ſous le gobelet. Vous aviez caché, dans l'épaiſſeur de cette planche, le mouvement d'une groſſe montre, qui, portant un morceau de fer aimanté au bout d'une aiguille à ſecondes, l'a fait paſſer ſous le canif en moins d'une minute, & a produit, par ce moyen, le même effet que l'aiman caché dans la table, quand vous le remuez avec votre pied, à l'aide d'une baſcule. M. Hill répondit, en employant un autre moyen; &, pour prouver que

l'aiman étoit inutile dans cette expérience, il employa tout ſimplement une table de verre, portée ſur des pieds de criſtal; dans ce cas-là, il eſt évident qu'il n'y avoit point d'aiman; mais la table étoit formée de deux glaces parallèles, comme celle dont nous avons parlé, Chap. 25 du premier Volume. Elle étoit adaptée & fixée ſur une planche où alloit aboutir un porte-vent: M. Hill paſſant ſur une autre planche du parquet de ſa chambre, faiſoit remuer un ſoufflet qui étoit deſſous; le vent entrant dans les pieds de la table, paſſoit entre les deux glaces, & ſortoit par un petit trou ſur lequel on avoit poſé un gobelet percé dans le fond, pour donner paſſage au vent. Le canif qu'on vouloit faire ſauter étant en équilibre ſur le bord du verre, s'en alloit au moindre vent; mais les autres canifs, fixés ſur le verre, par des entailles qui en ſerroient le bord, reſtoient parfaitement immobiles.

Nota. 1°. Le bord du verre doit être plat & large au moins d'une demi-ligne, pour qu'on puiſſe facilement y appuyer le canif qu'on veut faire ſauter; d'un autre côté, ce canif doit être marqué d'avance à l'endroit qui doit toucher le bord du verre, pour qu'on puiſſe facilement le mettre en équilibre dès le premier inſtant, & ſans tâtonner. 2°. On peut em-

ployer, si l'on veut, des canifs fournis par la Compagnie; mais comme ils n'ont point les entailles dont nous venons de parler, pour les fixer sur le bord du gobelet, on employe alors un autre moyen pour leur donner l'immobilité nécessaire. Le bord du gobelet est enduit de colle à bouche dans deux endroits; & dans l'instant où on y pose les deux canifs qu'on veut rendre immobiles, on y passe le doigt qu'on a mouillé un instant auparavant, à l'insu du Spectateur, soit en le portant à la bouche, pour y mettre un peu de salive, soit en mettant la main dans sa poche, où on tient de l'eau dans une éponge. 3°. On peut aussi fournir soi-même trois canifs, & faire accroire à toute la Compagnie que ce sont des canifs fournis par elle; pour cela, on en demande un grand nombre : on les met tous sur une table, & on y mêle adroitement les trois qu'on veut faire servir à l'expérience. Chacun de ceux qui ont fourni des canifs, s'imagine alors que le sien reste sur la table, & que c'est celui de son voisin qui est appuyé sur le bord du verre; cette idée lui vient très-naturellement, parce que, quand même il supposeroit que ce sont des canifs substitués par le Faiseur de Tours, cette supposition seroit en elle-même très-insuffisante pour rendre raison de l'expérience.

M. Hill, ayant dévoilé lui-même le dernier procédé qu'il venoit d'employer, se servit d'un autre, que tout le monde trouva fort ingénieux, & qu'il nous expliqua lui-même aussi-tôt qu'il l'eut mis en pratique : Il faut, dit-il, poser le canif de manière que sa partie la plus pesante soit hors du verre ; &, pour faire l'équilibre, on y joint une longue épingle à friser, soudée au point *A*, avec de la cire à cacheter. *Voyez la fig. 12*;



& portant à l'autre extrémité une balle de plomb *B*, qui sert de contre-poids : on laisse négligemment une chandelle allumée sous le point *A* du canif qu'on veut faire sauter, & la chaleur faisant alors fondre la cire, l'épingle entraînée dans le gobelet, par le plomb *B*, laisse tomber le canif au dehors.

Après cette explication, M. Hill remit le canif & l'épingle sur le bord du gobelet, comme auparavant : Vous croyez, dit-il, que c'est le feu de la chandelle qui fait fondre la cire ; soyez

ſûr que je n'ai pas beſoin de cet agent; il ſouffla auſſi-tôt la chandelle, & au bout d'une minute le canif ſauta ; Pilferer dit à M. Hill, qu'en ôtant la chandelle, il avoit laiſſé négligemment ſur la table trois volumes, ſur leſquels le chandelier étoit appuyé auparavant. Ces volumes, dit Pilferer, ne ſont peut-être des livres qu'en apparence; au lieu d'avoir été faits à l'Imprimerie & chez le Relieur, ils pourroient bien avoir reçu l'exiſtence dans la boutique d'un Ferblantier; ce ſeroit alors une ſimple boîte de fer-blanc, formant une lanterne ſourde, dans laquelle il y auroit une lampe allumée, qui produiroit l'effet de la chandelle. M. Hill, quoiqu'attaqué par ſon foible, ne fut pas encore vaincu; il ôta d'abord les volumes & ſe garda bien de les montrer de près, ou de les ouvrir, pour en faire voir les feuillets; enſuite il poſa lui-même le canif ſur un grand gobelet d'argent, & ſans y mettre ni plomb ni épingle, & ſans approcher la chandelle ni la lanterne ſourde, il fit ſauter le canif pour la ſeptième fois. Perſonne n'ayant pu pénétrer ce myſtère, M. Hill nous dit qu'il venoit d'employer trois fois le même agent; & que cette dernière fois, au lieu de faire uſage d'une lanterne ſourde, il avoit mis tout ſimplement une lampe dans la patte du gobelet; qu'un très-petit morceau de ſuif, attaché au

bout du canif, commençoit à ſe fondre par la plus légère chaleur, & que la chute de la première goutte faiſoit perdre au canif ſon équilibre & le laiſſoit tomber au dehors. *Fig. 13.*



M. Hill prit un autre verre, & après avoir fait remarquer qu'il n'y avoit aucune lampe, il appuya ſur ſes bords le même canif, ſans y ajouter aucune matière capable d'entrer en fuſion par la chaleur; il ne manqua point de faire obſerver qu'il ſe mettoit à tous égards dans l'impoſſibilité d'employer aucun des procédés dont nous avons parlé juſqu'ici; cependant il nous dit que le canif ſauteroit à la deuxième, troiſième ou quatrième minute, ſelon nos déſirs. On choiſit la troiſième minute, & le canif ſauta, dans ce moment, comme on l'avoit demandé; Pilferer, pour expliquer ce Tour, eut recours à l'aiman qu'il prétendit être caché dans un chandelier voiſin, & ne put rien imaginer de plus vraiſemblable pour rendre raiſon de cette

expérience, avec les circonſtances qui l'accompagnoient, mais M. Hill le fit bientôt déſiſter de ſes prétentions, & prouva que le Magnétiſme n'y entroit pour rien, en nous donnant l'explication que voici. J'ai mis, dit-il, après le verre, un chandelier de tôle, qui porte dans ſa partie *A*, du ſable coulant, qui s'échappe par le trou *B*, pour deſcendre dans la partie *C*. A meſure qu'il arrive dans la partie inférieure, le petit tas augmente dans cette partie ; & quand il eſt monté juſqu'au trou *D*, le ſable ſort du chandelier par cette oûverture; & tombant ſur la lame du canif, lui fait perdre l'équilibre ; *fig.* 14.



Ce ſable arrive plus ou moins tard au paſſage *D*, parce qu'en hauſſant ou baiſſant le fond *E* de deux ou trois crans, ſelon le beſoin, la capacité du creux qui reçoit le ſable, ſe trouve remplie plus tôt ou plus tard dans la même proportion.

Cette explication, bien différente de celle

que Pilferer avoit voulu donner par l'aiman caché dans le chandelier, attira à M. Hill des applaudiſſemens d'autant plus mérités, qu'il ne faiſoit pas ſes Tours pour éblouir le Peuple & pour avoir ſon argent, mais ſeulement pour avoir le plaiſir de les dévoiler à ſes amis, & de faire voir que l'admiration aveugle qui ne veut jamais attribuer des effets merveilleux, en apparence, à une très-petite cauſe, eſt toujours fille de l'ignorance & de la crédulité.

M. Hill ne voulant pas épuiſer la matière en démontrant tous les moyens poſſibles de faire le même Tour, ſe contenta de l'exécuter pour la neuvième fois, mais d'une manière qui lui procura la plus grande ſatisfaction. Il remit un canif ſur le bord d'un verre, dit qu'il tomberoit au bout d'une minute, & après avoir aſſuré qu'il défioit le plus ruſé de dire le fin mot, il entr'ouvrit une armoire, où il remua quelque choſe qu'on ne pouvoit pas bien diſtinguer, parce qu'il ſembloit vouloir le cacher. Cependant Pilferer crut voir une machine électrique; il ſe félicita de l'avoir aperçue, & s'imagina qu'à l'aide de quelques conducteurs cachés derrière la tapiſſerie, on électriſoit le canif pour le faire ſauter à terre. Ravi d'avoir découvert un moyen que M. Hill ſembloit vouloir cacher, il s'écria, auſſi-tôt que le canif fut tombé

à terre : C'étoit bien la peine d'annoncer comme incompréhenſible, un Tour que vous faites par l'électricité. Par l'électricité, dit M. Hill, en faiſant ſemblant d'être embarraſſé! Oui, ſans doute, dit Pilferer, ceux qui connoiſſent le fluide électrique, ſavent bien que cet agent a, comme l'aiman, la vertu d'attirer & de repouſſer; & ceux qui, ſans être Phyſiciens, ont éprouvé la commotion dans l'expérience de Leyde, ou qui ont ſeulement vu le carrillon électrique, ne peuvent douter que l'électricité n'ait la force de faire tomber un canif mis en équilibre ſur le bord d'un verre. Je ſais, répondit M. Hill, que cela eſt poſſible; mais je penſe que vous ne prétendez pas conclure de la poſſibilité à la réalité. Je ne prétends pas tirer une pareille concluſion, repliqua Pilferer; mais après avoir aſſuré que la choſe eſt poſſible, je ſuis prêt à parier qu'elle eſt réelle. Vous riſqueriez de faire un tel pari, dit M. Hill! vous voyez bien que je n'ai ni conducteur ni machine électrique. Les conducteurs, dit Pilferer, peuvent être cachés entre le mur & la tapiſſerie, & la machine électrique peut être dans votre armoire. M. Hill, faiſant encore ſemblant d'être embarraſſé, dit qu'il n'y avoit chez lui aucune machine électrique, & ſortit pour un moment de la chambre, ſous prétexte d'aller quérir

quelque chofe. Pilferer profita de l'occafion pour regarder promptement dans l'armoire par un trou qui fembloit deftiné à donner de l'air aux objets qui s'y trouvoient renfermés. Il aperçut une forme de machine électrique avec tout fon appareil, & regagna auffi-tôt fa place pour que M. Hill ne le foupçonnât point d'avoir eu tant de curiofité. Cependant M. Hill étoit dans l'appartement voifin, où il obfervoit tous les mouvemens de Pilferer à l'aide d'un polémofcope (les polémofcopes font des miroirs cachés, & difpofés de manière, que par leur fecours on peut voir différens objets fans être foupçonné de les regarder). M. Hill fut bien fatisfait de voir que Pilferer regardoit dans l'armoire : il étoit même forti exprès pour lui en donner le temps & l'occafion, afin qu'il achevât de fe perfuader à lui-même que la machine électrique avoit influé fur le dernier Tour. L'intention de M. Hill étoit d'engager Pilferer dans un pari confidérable, non pour s'enrichir à fes dépens, car il fe propofoit de lui rendre l'argent, ou de le donner aux pauvres, mais feulement pour humilier Pilferer, & jouir un peu de fa défaite; car il eft des occafions où, comme dit la Fontaine,

C'eft un double plaifir de tromper un trompeur.

C'eſt pour cela que, lorſque Pilferer avoit parlé de l'électricité, M. Hill avoit répondu, en affectant d'héſiter, pour attirer Pilferer dans le piège, & lui faire croire, par cet embarras apparent, qu'il avoit deviné juſte. Pilferer, au retour de M. Hill, lui dit: Vous ne voulez donc pas avouer, Monſieur, que vous avez employé la machine électrique? Je ne peux, dit M. Hill, toujours en héſitant, & même en pâliſſant, faire un aveu contraire à la vérité, dans la ſeule vue de vous faire plaiſir, mais je parie cinquante ducats, ajouta M. Hill, que je n'ai pas employé ce moyen. On vous attraperoit bien, dit Pilferer, ſi on acceptoit le pari. Je ſerois ſi peu attrapé, dit M. Hill, qu'il n'y a rien dans cette chambre qui puiſſe mettre en action le fluide électrique. — Vous comptez donc pour rien la machine qui eſt dans l'armoire? — Je vous ai dit qu'il n'y en avoit aucune. — Je ne l'ai pas vue, dit Pilferer en mettant cinquante ducats ſur la table, mais je perds tout cet argent, s'il eſt vrai qu'il n'y en ait pas une. Je ſuis bien ſûr que vous n'avez pas regardé dans l'armoire, dit M. Hill, qui ſavoit bien le contraire; car, ſi vous y aviez regardé, vous ſauriez qu'il n'y a rien. Pilferer crut qu'on prononçoit ces dernières paroles pour l'empêcher de parier; mais c'étoit bien le contraire, car M. Hill ne fei-

gnoit de craindre le pari que pour donner plus de courage à ſon adverſaire.

Les conventions de la gageure furent écrites & ſignées de part & d'autre; & Pilferer, pour mieux s'aſſurer de gagner, y ajouta une ſeule condition : c'étoit, que le pari ſeroit nul, dans le cas où il y auroit dans l'armoire quelque paſſage caché pour eſcamoter la machine & la faire paſſer dans le cabinet voiſin. M. Hill ayant ſouſcrit à cette condition, ouvrit l'armoire, & fit voir qu'il y avoit tout ſimplement au fond d'une boîte obſcure, à demi-ouverte, un miroir concave à facètes, qui réfléchiſſoit l'image d'un carton ſitué horizontalement ſur une tablette voiſine, & qui repréſentoit en peinture découpée une machine électrique dont le plateau verdâtre imitoit la couleur du verre commun.

Cette peinture, vue auſſi dans le miroir, avoit d'autant mieux imité la réalité aux yeux de Pilferer prévenu, qu'il n'y avoit jeté qu'un ſimple coup-d'œil, & qu'il ne ſavoit pas qu'on avoit fait des préparatifs pour lui faire illuſion. L'embarras apparent de M. Hill dans la converſation précédente, la difficulté d'expliquer le Tour autrement que par l'électricité, le témoignage de quelques uns des Spectateurs qui prétendoient avoir vu une machine électrique dans l'armoire; enfin l'illuſion d'optique qui avoit

avoit fait voir aux yeux de Pilferer une machine électrique, là où il n'y en avoit point, furent autant de circonſtances qui le conduiſirent dans le panneau qu'on lui tendoit; &, pour cacher ſon mécontentement, il prit familièrement la main de M. Hill, enſuite la ſerrant & la ſecouant à la manière angloiſe, comme pour lui démancher le bras, il lui dit, avec un ſourire forcé :

You are a good conjurer.

Vous êtes un bon Sorcier.

Pour vous témoigner ma reconnoiſſance d'un ſi beau compliment, dit M. Hill, en mettant dans ſa poche les 50 ducats qu'il venoit de gagner, je veux vous montrer l'argent que j'ai employé pour faire le Tour; j'ai cru, dit Pilferer en l'interrompant, que vous alliez me rendre les 50 ducats. Vous les rendre, dit M. Hill! ce feroit vous faire un don, & vous ne l'accepteriez pas de ma part; ce ſeroit, dit Pilferer, me donner ſeulement une partie de ce qui m'appartient. Comment donc cela, dit M. Hill ? — C'eſt, répondit Pilferer, parce que j'ai gagné le pari, puiſqu'il y avoit réellement dans l'armoire une machine électrique en peinture, & que vous ne devez avoir gagné

que dans le cas où l'armoire n'auroit contenu de machine électrique en aucune manière. — Dans ce cas, dit M. Hill, qui avoit prévu toutes les rufes de la chicane la plus aguerrie, j'aurois encore gagné, parce que le carton peint que vous avez vu dans le miroir, n'eft pas dans cette armoire; il eft dans l'armoire voifine, & l'image en eft portée fur le miroir par un trou de communication. Le Bohémien ne pouvant prouver qu'il avoit gagné le pari, auroit au moins voulu le rendre nul, en y trouvant des équivoques; c'eft pourquoi il repliqua de cette manière: Mais, à caufe de cette communication dont vous venez de parler, les deux armoires doivent être confidérées comme n'en faifant qu'une, & fous ce point de vue, je peux prétendre avec raifon, qu'il y avoit une machine électrique en peinture dans cette armoire. Je paffe encore condamnation là deffus, dit M. Hill: prenez, fi vous voulez, deux armoires pour une ou pour la moitié d'une, peu m'importe; mais vous conviendrez au moins que vous avez perdu le pari, fi on ne trouve ni dans l'une ni dans l'autre aucune machine électrique, même en peinture.

M. Hill fit voir dans ce moment un carton fur lequel on avoit peint une infinité d'objets entaffés fans aucun ordre, favoir, dans le milieu,

une pendule, un groupe d'enfans, un chat avec un morceau de lard, un mouchoir & un paquet de linge; dans les quatre coins, c'étoient une bouteille, des livres, des jumelles de bois, du fil d'archal, une lunette d'opéra, des tuyaux de cuivre, des jarres, une écritoire, un plateau de verre, une roue de coutelier, des cylindres de criſtal, un ſourcier avec une baguette divinatoire, des ſabots élaſtiques, & une mâchoire d'âne.

Je vous demande, dit M. Hill, ſi vous découvrez ſur ce carton une machine électrique en peinture. Tout le monde répondit que non. Cependant, continua M. Hill, vous pouvez y voir toutes les parties d'une pareille machine, car ces jarres, cette manivelle, ces fils d'archal, ce plateau & ces tuyaux de cuivre en formeroient une avec ſon appareil, ſi toutes ces pièces étoient arrangées chacune à ſa place; mais ces différens morceaux ainſi déplacés, méritent auſſi peu le nom de machine électrique, que des tas de ruines de pierre ou de charpente méritent celui d'une maiſon; ce ſont cependant toutes ces pièces déſunies qui, réfléchies par un miroir concave à facettes, préſentent l'image d'une véritable machine électrique. Les facettes ſont autant de petits miroirs qui repréſentent chacun ſa partie; & leur inclinaiſon reſpective

eſt telle, qu'elles donnent à l'image partielle qui s'y trouve repréſentée, la vraie poſition qu'elle doit avoir pour paroître réunie avec les autres, & former une machine complette, ſans repréſenter à l'œil les objets étrangers & paraſites qu'on y a entre-mêlés, tels que le ſourcier & la mâchoire.

Pilferer ne pouvoit, ſans ſe rendre ridicule, donner le nom de machine électrique à des parties éparſes peintes ſur un carton. Il ſentoit auſſi au fond de ſon cœur que l'armoire où ce carton étoit placé, n'étoit pas la même que celle où il avoit prétendu trouver une machine électrique, & qu'il s'agiſſoit auſſi d'une machine réelle & non en peinture, puiſque, ſelon lui, elle devoit avoir ſervi à électriſer un canif. C'eſt pourquoi il prit le parti de ſe taire, & parut néanmoins très-humilié d'avoir été vaincu par un ſimple bourgeois qui ne faiſoit ſes Tours que pour amuſer ſes amis. M. Hill lui rendit les cinquante ducats, & lui dit, pour lui épargner la confuſion de les recevoir : Ce n'eſt pas à vous, Monſieur, que je les donne, c'eſt aux pauvres : je vous charge d'en faire vous-même la diſtribution, à condition toutefois que vous ne ferez point afficher cette aumône. Cette condition eſt inutile, dit Pilferer, vous ſavez bien que je ne ſuis pas un charlatan en fait de bienfaiſance.....

M. Hill ne nous congédia point ſans nous enſeigner le dernier moyen qu'il avoit employé pour faire ſauter le canif.

Le manche du canif eſt creux & diviſé en trois compartimens. Dans le premier *A*, j'ai mis du vif-argent qui s'écoule par le trou *B* dans la partie *C*, *fig. 15*.



Tant que le mercure peut être contenu dans la partie *C*, le canif reſte en équilibre, parce qu'alors le mercure ſe diſtribue avec égalité des deux côtés du point d'appui; mais à force de couler, il monte enfin juſqu'à l'ouverture *D*, & paſſe dans la capacité *G*. Cette partie devenant alors plus lourde, il n'eſt pas étonnant que le canif change de place.

Conclusion de ce Chapitre, & première réponse aux Détracteurs de la Magie Blanche dévoilée.

Le commencement de ce Chapitre prouve qu'il existe différens moyens de cacher un Compère, & de faire accroire qu'on n'en a point, lors même qu'on en a plusieurs; & la seconde partie démontre évidemment qu'on pourroit multiplier, pour ainsi dire, à l'infini, les moyens de faire le Tour des trois canifs. Ces différens moyens sont donc comme autant de routes qui conduisent au même but. Maintenant je demande à tout Lecteur impartial si on pourroit prouver qu'un homme ne suit pas le vrai chemin, parce qu'on en trouveroit un autre différent du sien. Pourroit-on prouver, par exemple, que l'Ouvrage intitulé, *Guide des Voyageurs*, nous induit en erreur, quand il dit que, pour aller de Paris à Londres, on passe par Calais, Douvres & Cantorbery, parce qu'il plait à certaines personnes de s'embarquer à Ostende pour aller dans la Capitale de l'Angleterre, en remontant la Tamise? Un pareil sophisme semble n'avoir pas besoin de réfutation. Cependant c'est par un argument de cette force qu'on a voulu faire croire que l'Auteur de la Magie Blanche n'avoit pas donné le moyen de faire le Tour des trois canifs.

On a dit : Nous prenons aujourd'hui un chemin différent de celui qu'il indique & que nous prenions autrefois ; donc il induit le Peuple en erreur ſur ce point-là ; donc il ſe trompe par-tout ailleurs. Et partant enſuite de cette concluſion, comme d'un principe démontré, on en a tiré des conſéquences encore plus abſurdes, on y a joint des imputations odieuſes, des accuſations ſans preuve ; on a condamné l'accuſé ſans l'entendre ; on a refuſé d'écouter ſes raiſons ; mais l'Arrêt a été caſſé par le Public éclairé, parce qu'il n'avoit été prononcé que par des Juges incompétens très-intéreſſés dans la cauſe, & parce qu'ils avoient entaſſé dans leur jugement un ſi grand nombre d'abſurdités, qu'ils ſembloient avoir pour but de démontrer par leur inconſéquence la vérité de ce principe :

Mentita eſt iniquitas ſibi.

CHAPITRE III.

SECTION PREMIÈRE.

Obſervations ſur le Monde Microſcopique.

AVANT de partir du Cap de Bonne-Eſpérance, nous fîmes connoiſſance avec un Ama-

teur qui avoit un riche cabinet de machines. Je ne parlerai point des pièces que nous vîmes chez lui, parce qu'elles étoient à peu près ſemblables à celles que nous avions vues à l'Iſle-Bourbon, chez M. van Eſtin. *Voyez* le Chapitre 25 du premier Volume.

J'en excepterai cependant un Microſcope nouvellement perfectionné, qui étonna M. Hill, quoiqu'il eût ſouvent vu des inſtrumens de ce genre chez M. Ramſden, & chez les autres Opticiens de Londres.

Avec cet inſtrument, nous dit le propriétaire de ce Cabinet, on peut voir une infinité de vermiſſeaux dans le ſuc de toutes les plantes, dans le lait de tithymale & de figuier, dans le vinaigre, dans la pluie, dans la neige, dans les champignons, dans les eaux de la mer, & ce ſont peut-être ces animaux qui la rendent lumineuſe & phoſphorique : on en voit d'une petiteſſe extraordinaire ſur la feuille d'orme, du houx & du laiteron, dans les germes des plantes, dans la ſemence des animaux, & notamment dans celle du chien & du cheval. L'illuſtre Auteur du Poëme de l'Anti-Lucrèce dit, en parlant du mulet :

In patre aſellus erat multis cum millibus, ante
Quàm matrem furtivus equam violaret adulter.

Plusieurs millions de ces animalcules nagent dans une goutte d'eau comme dans un vaste océan. On en découvre, selon M. de Malezieu, qui sont 27 millions de fois plus petits qu'une puce. Voyez le *Dictionn. d'Hist. Nat. de M. Valmont de Bomare*, les *Entretiens physiques* du *P. Regnault;* les *Mémoires pour servir à l'Hist. des Insectes, par M. de Réaumur; les Ouvrages de Leewenhoeck, &c.*

Pour nous prouver ce qu'il venoit d'avancer, l'Amateur prit un brin d'herbe, & avec des ciseaux, il en coupa un petit morceau presque invisible à l'œil. Il le posa sur un verre de Bohème très-pur, & nous le fit voir à travers sa meilleure lentille. M. Hill, qui regarde le premier, s'écrie aussi-tôt: Merveille! merveille! Il aperçoit sur le brin d'herbe une grosse chenille, qui semble avoir cinq pieds de long & un pouce de diamètre; son corps hideux est couvert de poil ramassé par petits paquets comme le crin d'une brosse; sa mâchoire en mouvement représente à nos yeux le museau d'un taureau qui rumine; notre œil effrayé se détourne d'un pareil spectacle; bientôt chacun de nous croyant avoir mal vu, revient pour regarder encore, & l'on croit voir un serpent énorme.

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

PHÈDRE.

M. Hill, voulant jeter un troisième coup-d'œil sur cet insecte, s'aperçut qu'il ne donnoit plus aucun signe de vie, soit parce qu'on l'avoit blessé en coupant le brin d'herbe avec des ciseaux, soit parce qu'ayant quitté le brin d'herbe, & s'étant traîné sur le verre, il se trouvoit réduit, par cette nouvelle manière d'être, en une espèce de léthargie; son immobilité permettant alors de le mieux observer, M. Hill aperçut sur son corps de nouveaux insectes qui s'y promenoient comme les poux sur certains quadrupèdes. Ces êtres nouveaux pour moi, s'écria M. Hill, je les vois à peine; & s'ils sont faits comme les poux qui s'engendrent sous l'épiderme d'un homme attaqué de la maladie pédiculaire, ils doivent avoir six pieds, ayant chacun six phalanges ou articulations, avec des griffes au bout, pour empoigner le poil de la chenille, comme le pou de l'homme empoigne ses cheveux.

Ici M. Hill entra totalement dans l'enthousiasme, & s'écria : Que n'ai-je le génie & la patience de Swammerdam! Que n'ai-je de meilleurs microscopes & des yeux plus pénétrans! j'étudierois l'anatomie de ces molécules organisées, & je parviendrois peut-être à faire voir un jour que ces animalcules que vous croyez infiniment petits, ont des yeux à la tête & du poil

ſur leur corps; qu'ils ont un cœur, un foie, des veines, des artères, & peut-être d'autres petits animaux qui nagent dans leur ſang, comme nous en avons dans le nôtre.

Je dis alors à M. Hill; que la petiteſſe de ces atomes, quelque inconcevable qu'elle parût, n'étoit point impoſſible dans le ſyſtème de ceux qui admettent la diviſibilité de la matière à l'infini : mais il ne m'entendit point, & continua ſur le même ton : Je ne vois par-tout, dit-il, en portant les yeux de tous côtés, je ne vois que de la matière vivante. Que de fécondité! que d'énergie dans la nature! que de variété, que de richeſſes dans toutes ſes merveilles! Je connois treize mille eſpèces de plantes, & je vois que chaque plante nourrit ſes inſectes particuliers. Il y a des arbres qui en nourriſſent de vingt ou trente eſpèces différentes. Le chêne ſeul, ſelon M. de Réaumur, peut en élever pluſieurs centaines. Il y en a cependant qui ne vivent pas ſur les végétaux. Combien d'eſpèces qui dévorent les autres animaux! combien n'y en a-t-il pas dans la bière, dans le ſang, dans la boue, dans l'ordure! Je vois qu'on découvrira tous les jours des eſpèces nouvelles, & que vraiſemblablement il y en aura toujours des millions d'eſpèces inconnues. *Dict. d'Hiſt. Nat.*

SECTION II.

Prodige arrivé sur la côte l'Afrique, chez un Peuple demi-Sauvage.

IL y avoit environ six semaines que nous avions quitté le Cap de Bonne-Espérance, lorsque nous fûmes surpris par une tempête horrible, qui nous obligea de quitter un peu notre route pour nous rapprocher de la ligne. Nous fûmes jetés vers la côte d'Afrique, où, pour nous mettre à l'abri des vents & pour éviter un naufrage, nous fûmes obligés d'entrer dans un canal, qui, sans doute, n'est pas connu des Géographes, puisqu'il n'est marqué sur aucune Carte; les deux terres qu'il sépare sont hérissées de rochers & inhabitables : il va toujours en s'élargissant à mesure qu'il avance dans les terres; mais, du côté de la mer, son embouchure est très-étroite, ce qui est peut-être la cause que les Navigateurs ne l'ont point aperçu, & que les Géographes n'en font aucune mention. Nous avancions toujours, tant par besoin que par curiosité, parce que nous désirions en même temps de faire du bois & de l'eau, & de voir si nous trouverions quelque bourgade habitée par des sauvages : nous trou-

vâmes enfin une vaſte rade, qui ne communique avec l'Océan que par le long détroit que nous venions de parcourir : nous débarquâmes d'abord dans une petite île où quelques ſentiers ſembloient indiquer le ſéjour de l'eſpèce humaine ; mais, n'y trouvant que des traces de quadrupèdes à pieds fourchus, nous changeâmes bientôt d'avis, & nous crûmes que cette terre étoit abſolument inconnue au genre humain.

Plus loin, nous trouvâmes une île, qui, quoiqu'habitée, ſembloit avoir été vomie depuis peu par l'Océan. On trouvoit par-tout des coquillages, des ſquelettes de poiſſons, des volcans éteints.

Après avoir fait connoiſſance avec les naturels du pays, nous vîmes, en faiſant le tour de l'île, que la mer, en rongeant les parties molles, avoit formé de grandes excavations, & qu'il n'y avoit que les parties dures qui euſſent réſiſté aux efforts des vagues, ce qui donnoit à la partie méridionale la forme irrégulière d'une feuille de chou rongée par des chenilles. Nous paſſâmes 45 jours à en lever la carte, & quand nous l'eûmes deſſinée, nous remarquâmes avec ſurpriſe que la partie ſeptentrionale avoit preſque la figure d'une tête de chien, vue de profil ; les deux oreilles étoient exprimées par deux promontoires de même largeur, qui s'avan-

çoient à une égale diſtance dans la mer ; l'œil étoit repréſenté par un lac, & la gueule béante par un golfe ; *fig. 16.*



Nous donnerons, l'année prochaine, des éclairciſſemens & des réflexions ſur la forme ſingulière de CETTE ISLE. Elle eſt diviſée en deux parties égales par une chaîne de montagnes qui la partagent de l'eſt à l'oueſt. La partie auſtrale eſt arroſée par de grands fleuves qui la rendent très-fertile & très-peuplée. Les peuples en ſont efféminés & gémiſſent ſous le joug du deſpotiſme & de la ſuperſtition ; dans le nord de l'île, au contraire, on voit un pays ſtérile, mais dont les habitans ſont très-induſtrieux. Il y a quelques hordes ſauvages toujours errantes ſur le bord de la mer, où elles vivent de pêche ; mais dans l'intérieur des terres, ce ſont des peuples à moitié civiliſés, qui connoiſſent la plupart de nos arts utiles, tels que l'agriculture, la meûnerie, la boulangerie. Ils ſont idolâtres,

adorant le Soleil & la Lune, comme auteurs de la vie, & comme principes de toute végétation; leur religion eſt cependant une eſpèce de manichéiſme, car ils admettent en même temps des eſprits malins, auteurs des ouragans, des tremblemens de terre & de tous les maux phyſiques. Un ſeul ruiſſeau, fécondant cette contrée, ſe porte, après pluſieurs détours, aux extrémités ſeptentrionales les plus reculées, & ſe tournant enſuite vers le ſud, ſemble vouloir remonter vers ſa ſource; c'eſt par cette courſe vagabonde qu'il arroſe un pays immenſe, faiſant ainſi la fonction de pluſieurs rivières. Les moulins qu'on a conſtruits ſur ſes bords ſont ſi loin de la perfection, qu'il en faut trois pour faire l'ouvrage d'un de nos moulins à vent. Les habitans ont le front large comme les Inſulaires de la Terre de Feu dans le canal de Noël. Ils ſont maigres & fluets comme ceux de l'île Mallicolo, & leurs longues oreilles pendent ſur les épaules, comme aux habitans de l'île de Pâque. Ils formoient autrefois une eſpèce de République; mais depuis quelque temps un d'entre eux s'eſt emparé de l'autorité. Comme ils n'ont point de Graveurs en médailles, leur monnoie ne porte aucune empreinte; cependant ils employent dans leur commerce des pièces d'or & d'argent; il y en avoit autrefois une grande quantité dans le pays;

mais un faiſeur de Tours leur en eſcamota une bonne partie, & ruina même tous ceux qui ſe laiſsèrent éblouir par ſes preſtiges. Nous allons donner ici l'hiſtoire de cet évènement, pour prouver qu'on peut quelquefois jouer des tours, en profitant ſeulement des circonſtances fournies par le haſard; ſi quelque lecteur peu inſtruit oſoit, avant d'en connoître l'explication, regarder cet évènement comme un fait miraculeux, nous le prierions d'obſerver que pour un vrai miracle, il faut, 1°, que les Lois de la nature ſoient ſuſpendues; 2°, qu'il vienne à l'appui d'une doctrine pure; 3°, qu'il ne contrediſe point les dogmes déjà démontrés par des faits précédens: ſans ces trois conditions, on pourroit dire que les preſtiges opérés en Égypte, par Jannès & Mambré, étoient de vrais miracles; ce que la Théologie orthodoxe ne ſauroit admettre.

Le ruiſſeau ſeptentrional dont nous avons parlé, étoit à ſec depuis trois jours, les moulins étoient arrêtés; on manquoit par-tout d'eau potable: les peuples altérés étoient au déſeſpoir. Le Gouvernement dans la conſternation, s'attendoit à une révolte, & les deſpotes voiſins craignoient une invaſion. Un jour au lever de l'aurore, les habitans de pluſieurs bourgades, armés de frondes & de maſſues, s'étoient aſſemblés dans une plaine au pied des monts.

L'alerte

L'alerte générale y fut donnée au fon du fifre & au bruit du tambour; déjà l'on étoit fous les armes; on venoit de former les rangs, & les chefs de l'émeute faifoient la revue, lorfqu'on vit defcendre du haut des montagnes un homme remarquable par fa taille gigantefque (*fon nom étoit Héliofon*); fes cheveux longs flottoient au gré du vent fur fes bras nerveux. Avant d'arriver au camp, il dépofe fes armes, & fe préfente au peuple n'ayant dans fes mains que des rameaux verts chargés de feuilles & de fruits. La vigueur & le courage qui paroiffoient circuler dans fes veines, n'infpirent aucune crainte; fa phyfionomie riante lui gagne tous les cœurs; il n'a pas encore parlé, & cependant il fe fait un applaudiffement général, que les échos répètent dans la forêt voifine : il arrive au milieu de la plaine, on forme un cercle autour de lui, il diftribue fes rameaux verts aux principaux qui l'entourent, & leur parle en ces termes :

Que cette contrée eft heureufe, puifque je viens aujourd'hui combler fes vœux les plus ardens! Réjouiffez-vous, mes frères, je fuis, comme vous, un enfant du Soleil & de la Lune : je vous apporte le bonheur, en venant conjurer les noirs efprits, qui, dans leurs demeures fouterraines, ont tari la fource de vo-

tre fleuve. Ils avoient réſolu de vous faire périr par la ſoif, parce que vous troublez ſans ceſſe leur repos, lorſque vous fouillez les entrailles de la terre pour vous emparer d'un vil métal; mais, ſi vous me promettez de leur offrir par mes mains toutes vos richeſſes, & de m'en rendre le dépoſitaire, l'aſtre du jour, qui, depuis long-temps, s'eſt enveloppé d'un nuage ſombre pour ſe cacher à vos regards, paroîtra auſſi-tôt dans toute ſa gloire, & vous comblera de ſes dons les plus précieux. Dès que ſes rayons bienfaiſans éclateront à vos yeux, les eaux du fleuve commenceront à couler pour vous, & groſſiront à chaque inſtant juſqu'à ce que l'aſtre ſoit parvenu au plus haut degré de ſon trône. A midi, elles commenceront à diminuer par degrés ſenſibles, pour diſparoître totalement à la fin du jour. Si votre avarice vous rend ſourds à ma voix, c'eſt en vain que vous attendrez le retour des eaux & du ſoleil, une éternelle nuit vous couvrira de ténèbres; mais ſi je trouve en vous le mépris des richeſſes & cette docilité qui fait le plus bel apanage des peuples voiſins, je vous promets les plus beaux jours, & vos arbres ſeront continuellement chargés des fleurs du printemps & des fruits de l'automne.

Nonobſtant les promeſſes emphatiques qui

terminoient ce discours, & l'intérêt pécuniaire qui sembloit être le principal but de l'orateur, les peuples furent ébahis quand ils virent l'accomplissement d'une partie de ses prédictions. Il y avoit un quart-d'heure qu'Héliofon chantoit un hymne au Soleil, & lui commandoit d'apporter l'abondance : l'astre qu'on n'avoit pas vu depuis trois jours, parut bientôt sans nuage, & sembla lui obéir ; les eaux qui coulèrent en même temps, répandirent une alégresse générale. A midi, elles diminuèrent peu à peu, jusqu'au coucher du soleil, comme Héliofon l'avoit prédit. Ensuite il demanda de l'argent, & on lui en apporta de toutes parts ; c'étoit à qui en donneroit davantage, & ceux mêmes qui le soupçonnoient d'imposture, furent obligés de suivre le torrent, sous peine d'être lapidés.

Cette récit pourroit passer pour une fable, si nous n'expliquions ici comment Héliofon avoit pu prévoir le retour des eaux.

Le lecteur saura donc que cet homme avoit demeuré long-temps dans la partie australe de l'île, où il s'étoit établi près d'un grand fleuve. Sur la rive qu'il habitoit, il avoit coupé, un jour, deux grands arbres qui étoient tombés par hasard dans un endroit de la rivière, où les eaux formoient un tourbillon. Dans cet endroit se trouvoit un gouffre qui, absorbant une partie

du fleuve, la portoit par un canal fouterrain au delà des monts, pour y former la fource du ruiffeau feptentrional. Héliofon apprenant, quelque temps après, que cette fource étoit moins abondante, foupçonna que cela pouvoit provenir de l'ouverture à moitié formée par fes deux arbres. Pour éclaircir ce fait, il fit apporter des fafcines, qu'il entremêla dans les branches; & peu de temps après, il fut que la fource étoit entièrement tarie; enfin il ôta les fagots & les arbres, & il apprit que les eaux couloient avec la même abondance qu'auparavant. Étant bien affuré, dès ce moment, que le ruiffeau étoit une branche du fleuve, qui fe cachoit fous terre, pour reparoître enfuite, comme *la Guadiana* en Efpagne, il fit faire des éclufes pour donner ou pour ôter à fon gré de l'eau à tous les Peuples voifins; il arrêta le ruiffeau pendant trois jours, pour porter le défefpoir dans le cœur de tous les habitans; & fachant qu'ils étoient fur le point de fe révolter, il partit de chez lui, après avoir donné des ordres fecrets pour faire ouvrir ou fermer les éclufes à des heures fixes; enfuite il arriva chez fes voifins dans les circonftances les plus favorables, & fit adroitement ufage de fon éloquence & des autres moyens de féduire, que la nature lui avoit prodigués.

Peu de temps après, le fecret d'Héliofon ayant

transſpiré par l'infidélité des Compères employés à fermer les écluſes, il fut obligé de s'expatrier, crainte d'être lapidé : ce fut en vain qu'il employa une partie des ſommes uſurpées à ſoudoyer des partiſans qui publioient ſes éloges, le public indigné ſavoit à quoi s'en tenir, & ne ceſſa de lui rendre juſtice.

SECTION III.

Trois Figures coloſſales paroiſſent en l'air, deſcendent à terre, & remontent à la prière ou au commandement d'un Sauvage.

LE Capitaine de notre vaiſſeau alloit de temps en temps chez les naturels du pays, pour leur demander du bois, des fruits & de la viande fraîche, & pour leur donner en échange des couteaux, des paquets de ficelle, des miroirs & des haches. M. Hill, qui l'accompagnoit dans ſes courſes, profita de cette occaſion pour faire connoiſſance & lier une étroite amitié avec différentes perſonnes. Comme il avoit beaucoup d'eſprit & de mémoire, il apprit, en ſix ſemaines, la langue du pays; & c'eſt par là qu'il put entendre, de la bouche de ſes amis, l'hiſtoire d'Hélioſon, telle que nous venons de la raconter. Parmi les habitans, dont M. Hill avoit acquis l'eſtime,

il y avoit un jeune-homme nommé Orvan, très-intéressant par les qualités de l'esprit & du cœur, mais qui paroissoit toujours rêveur & chagrin, quoique jouissant d'une grande fortune & d'une bonne réputation. M. Hill lui demandoit de temps en temps le sujet de ses peines; & le jeune-homme, qui avoit souvent éludé la question, répondit enfin qu'il étoit éperdûment amoureux, sans pouvoir espérer de posséder un jour l'objet de son amour. Pourquoi cela, dit M. Hill? Est-ce que votre père s'oppose à votre bonheur? Ce n'est pas le mien, dit Orvan, c'est Guster; c'est le père de Mélissa, qui, condamnant sa fille au célibat, me réduit pour toujours à la plus affreuse solitude.

M. Hill demanda alors quelle étoit la passion dominante de Guster, & on lui fit entendre que le père de Mélissa étoit une espèce d'Astronome, de Minéralogiste & d'Insectologiste; qu'il avoit chez lui des tas de cailloux, de sable & de coquillages pétrifiés; qu'il passoit quelquefois la nuit à observer les étoiles, & le jour à chercher dans les bois des mouches, des fourmis, des chenilles, des papillons; qu'il employoit une partie de son temps à la méditation, & que, selon lui, on ne pouvoit obtenir le vrai bonheur que par l'étude de la nature.

Tant mieux, dit alors M. Hill, je vois qu'il

eſt curieux ; je vous enſeignerai de quoi piquer ſa curioſité ; vous aurez infailliblement de quoi ſatisfaire ſa paſſion pour les ſciences, & je vous réponds que dans peu Méliſſa ſera votre épouſe.

Le jeune-homme reçut avec tranſport une promeſſe auſſi flatteuſe. M. Hill s'introduiſit chez Guſter ſous divers prétextes, & ne put voir Méliſſa ſans approuver le choix de ſon ami, & ſans admirer la taille de cette belle Négreſſe. Il fut ſi frappé de la régularité de ſes traits, de la vivacité de ſes yeux, & de la blancheur de ſes dents, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier, en la voyant : *Pulchriores ſunt oculi ejus vino, & dentes ejus lacte candidiores.* Genèſ. cap. LXIX.

M. Hill ayant préparé l'eſprit de Guſter, & obtenu de lui ce dont il avoit beſoin pour le moment, alla trouver ſon ami Orvan, lui donna quelques connoiſſances préliminaires, & fit tirer de notre vaiſſeau trois mille aunes de toile des Indes, & deux mille mouchoirs de Maſulipatan. On en conſtruiſit une Montgolfière, qui, dans ſa partie ſupérieure, avoit preſque la forme & la groſſeur du dôme des invalides. Elle fut lançée du haut d'une montagne, où l'on n'employa pour la manœuvre, comme pour la conſtruction, que des Ouvriers Européens,

qu'on devoit faire embarquer le lendemain, pour leur ôter toute occaſion d'inſtruire Guſter avant le moment favorable. On choiſit pour l'expérience un temps parfaitement calme, pour trouver moins d'obſtacle à diriger horizontalement la machine à l'aide de vingt-quatre rames qui ſe ployoient en pattes d'oie. Orvan, averti de l'heure du départ, & de la route que devoient tenir les Voyageurs aériens, invita Guſter, & tous les peuples voiſins, à ſe rendre dans une plaine où ils devoient être témoins d'une expérience qui devoit paſſer dans l'eſprit des plus incrédules pour un prodige éclatant. Ses eſpérances furent pleinement accomplies, car la terreur s'empara de tous les individus, quand on vit flotter en l'air une ſuperbe tour à quatre étages avec trente-deux fenêtres.

Orvan, pour raſſurer le Peuple, dit qu'il avoit prévu cet évènement, & que ce n'étoit point un mauvais préſage; ces paroles volant de bouche en bouche, portèrent quelque conſolation dans tous les cœurs. Cependant les uns pouſſoient des cris de ſurpriſe en faiſant des geſtes & des grimaces comme des énergumènes; les autres ſembloient être ſaiſis d'un accès de folie, & entroient en convulſion, comme des malades autour d'un baquet, qui croyent ſentir l'influence du magnétiſme animal.

Tout le monde vit arriver la Montgolfière au milieu de la plaine, à la hauteur d'un quart de lieue; mais voici une circonſtance qui ne fut aperçue que d'un petit nombre, parce que les uns ſe proſternoient contre terre, n'ayant plus la force de regarder, & que les autres, en ouvrant les yeux pour regarder vers le ciel, ne pouvoient plus rien voir, tant ils étoient éblouis!

Tandis que la machine volante continuoit ſa route vers l'occident, on vit ſortir par une de ſes fenêtres trois grandes ſtatues qui repréſentoient trois Divinités : ſavoir, Junon, Vénus & Minerve : elles deſcendirent lentement & majeſtueuſement juſqu'à terre. Orvan ayant prié le Peuple de s'éloigner pour laiſſer une place vide, s'approcha des trois Déeſſes avec cent ſoldats, qui formèrent autour de lui un grand cercle, firent enſuite un demi-tour à droite, & ſe tournèrent vers le Peuple en préſentant les armes (c'eſt ainſi que font les Caporaux dans une Ville de guerre, lorſque le Major de place, ou ſon repréſentant, donne le mot de l'ordre aux Sergens ou aux Officiers qui doivent commander les divers corps-de-garde). Le but de cette cérémonie étoit d'empêcher le Peuple d'approcher, & de rendre en même temps l'opération plus majeſtueuſe & plus impoſante.

Orvan s'approcha respectueusement des trois Statues, que le peuple regardoit comme trois Divinités aériennes. Après une conversation apparente d'environ deux minutes, Orvan s'éloigna de quelques pas, leur fit signe de partir, & dans ce même instant, on vit les trois Divinités remonter vers le ciel. *Voyez la fig. 17, qui sert de frontispice à cet Ouvrage.*

A peine étoient-elles parvenues à la hauteur de deux cents toises, que Junon & Minerve se séparèrent de Vénus, & montèrent avec une rapidité qui les cacha bientôt dans les nuages. La Déesse des Amours, propice à la prière d'Orvan, redescendit alors vers la terre; & quand elle fut parvenue à la hauteur d'environ dix toises, elle laissa tomber une boîte sur laquelle elle avoit paru s'appuyer comme sur un piédestal : ensuite exauçant la prière d'Orvan pour la troisième fois, elle remonta rapidement pour aller joindre ses compagnes.

Orvan prit aussi-tôt la boîte dont Vénus venoit de lui faire présent; il l'apporta en cérémonie aux pieds de Guster, & en tira devant lui deux rouleaux de papier, qui étoient autant de tableaux.

Le premier représentoit Guster entouré de tous les objets de curiosité dont il faisoit son étude. Le second représentoit, dans une atti-

tude respectueuse, Orvan & Mélissa demandant à Guster la permission d'être heureux.

Qu'on s'imagine, s'il est possible, l'effet que la magie de la peinture dut produire sur un homme qui, venant d'admirer une expérience sublime, vit un tableau pour la première fois, & qui ne savoit pas encore qu'il y eût au monde des Peintres & des Dessinateurs. Les trois portraits qui avoient été faits par un de nos compagnons de voyage, furent regardés comme un ouvrage divin, & comme un présent du ciel. Qu'on juge maintenant si Guster put refuser sa fille à Orvan, quand celui-ci lui promit de lui donner l'explication de toutes ces merveilles.

Il n'est pas dans notre plan d'expliquer ici l'art de construire une Montgolfière. Nous dirons seulement, en faveur de ceux qui n'ont jamais vu de pareilles machines, & qui n'ont pas lu l'excellent Ouvrage de M. Faujas de Saint-Fond sur cette matière, que la machine de M. Montgolfier consiste en une vaste enveloppe de toile, que l'on remplit de fumée en brûlant de la paille mouillée. Cette vapeur, seize mille fois moins pesante que l'eau potable, s'élevant en l'air par sa légèreté spécifique, emporte la toile qui lui sert d'enveloppe.

Il eſt des Théoriciens (1) qui prétendent que ce n'eſt point la fumée qui enlève la toile, mais que c'eſt l'action du feu, qui, s'appuyant ſur l'air inférieur, la pouſſe vers le zénith comme une fuſée volante (2); d'autres aſſurent que c'eſt tout ſimplement l'air dilaté & raréfié par la chaleur, qui, rempliſſant la Montgolfière, lui donne une peſanteur ſpécifique, moindre que celle de l'air extérieur. Nous nous garderons bien de décider la queſtion ſur ces trois ſyſtèmes:

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Il eſt poſſible que l'aſcenſion de la Montgolfière, telle qu'on l'a vue juſqu'à préſent, provienne de la réunion de ces trois cauſes, qui, peut-être, ſeroient inſuffiſantes, ſi elles agiſſoient chacune ſéparément. Quoi qu'il en ſoit de cette idée, on attache toujours à cette machine une galerie qui lui ſert de leſt & l'empêche de ſe renverſer. Au centre de la galerie eſt un réchaud, avec des charbons allumés ſur une grille de fer. Les Aéronautes, placés autour de la galerie, ſont occupés, les uns à faire des obſervations aſtronomiques, géographiques & météorolo-

(1) M. le Chevalier de Trouville eſt l'auteur de ce ſyſtème.

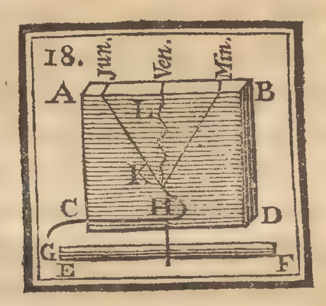
(2) Selon eux, c'eſt la même cauſe qui fait reculer le canon & l'éolipyle.

giques ; les autres, à jeter dans le réchaud de l'eau ou de la paille, pour entretenir, diminuer, rallumer ou éteindre le feu, ſelon qu'ils veulent monter ou deſcendre avec plus ou moins de rapidité.

On fait auſſi des Ballons avec du taffetas gommé, rempli de gaz ou d'air inflammable, qu'on fait par la diſſolution du fer dans l'huile de vitriol. Ces Ballons peuvent être plus petits que les Montgolfières dont nous venons de parler, parce que le taffetas eſt moins peſant que la toile, & le gaz qu'on y employe quatre fois plus léger que la fumée de paille.

Ceux qui veulent faire un *minimum* en fait de Ballons, ſe ſervent de baudruche proprement collée; c'eſt une peau ſi mince & ſi légère, qu'il ſuffit de donner au Ballon la groſſeur d'une petite veſſie : on en a fait dans ce genre de ronds, d'ovales & de cylindriques; mais la forme la plus frappante eſt celle qui repréſente la figure humaine. J'en ai fait dans cette forme, qui, à la vérité, m'ont coûté beaucoup d'induſtrie, de temps & de patience; mais j'en ai été bien dédommagé par le plaiſir que j'ai eu de faire accroire pendant quelque temps, à tout un Village, qu'un homme pouvoit s'élever en l'air ſans le ſecours d'aucune machine, & même ſans remuer les bras ou les jambes.

Les trois figures, dont nous avons parlé ci-dessus, étoient construites d'après ce principe. Voici le moyen qu'on avoit employé pour les faire monter & descendre, pour ainsi dire, à volonté; *fig. 18.*



Les trois figures étoient attachées à une boîte *A, B, C, D,* sous laquelle étoit une petite plaque de plomb *E, F,* attachée à la boîte, avec des étoupes saupoudrées de fleur de soufre; *G, H, K, L,* étoit une mèche de corde, qui, étant allumée au point *G*, se brûloit toute entière jusqu'au point *L*, dans l'espace de cinq minutes. A l'instant où on lança les trois figures du haut de la Montgolfière, M. Hill, qui en étoit le pilote, alluma la mèche au point *G*; & aussi-tôt la petite plaque de plomb attachée sous la boîte, fit descendre lentement les trois figures jusqu'à terre, où elles restèrent environ deux minutes comme pour entendre la prière d'Orvan. Celui-ci ne fut pas plutôt

éloigné de trente pas, qu'il ordonna aux trois figures de s'élever; elles obéirent comme feroit une horloge à laquelle on ordonneroit de sonner trois heures quand on ſait qu'il eſt deux heures cinquante-neuf minutes & quelques ſecondes. Orvan ſavoit que, dans l'eſpace de trois minutes, le feu de la mèche devoit parvenir au point *H* pour y brûler les étoupes qui attachoient la plaque de plomb à la boîte. Les trois figures, détachées de la plus lourde partie de leur leſt, s'élevèrent donc dans l'atmoſphère, comme feroit, dans un baſſin rempli d'eau, un bouchon de liége qui ſe détacheroit d'un gros clou auquel il étoit auparavant lié. Une minute après, les trois figures étoient parvenues à la hauteur de deux cents toiſes. Orvan pria Vénus de deſcendre; & le feu de la mèche, qui, pendant ce temps-là, avoit fait des progrès juſqu'au point *K*, brûla auſſi-tôt les étoupes qui tenoient les deux figures collatérales attachées à la boîte. Ces deux figures, délivrées du poids de la boîte, furent portées, par l'air inflammable, au deſſus des nuages; mais la boîte qui, un inſtant auparavant, avoit été enlevée par les efforts réunis des trois figures, ſe trouva aſſez forte pour entraîner vers la terre la ſeule qui lui reſtoit attachée. Pendant cette ſeconde deſcente, le feu qui conſu-

moit toujours la mèche, parvint peu à peu au point *L*, où il brûla les étoupes qui attachoient à la boîte la troisième figure. Orvan voyant la boîte se détacher, ordonna à la troisième figure de remonter, & l'on voit qu'il dut être complettement obéi.

M. Hill descendit à terre dans une forêt voisine, à l'insu du Peuple; mais il ne fit pas embarquer aussi-tôt les Matelots qui avoient servi à la direction & à la construction de la machine, parce qu'il n'étoit plus intéressé à garder le secret, sachant qu'Orvan venoit d'obtenir sa chère Mélissa.

SECTION IV.

Les Sauvages font des raisonnemens absurdes: on en fait de plus choquans dans les pays civilisés. Seconde réponse aux Détracteurs de la Magie blanche.

MONSIEUR Hill reçut de Guster les plus riches présens, & fut accueilli avec la plus grande distinction dans toutes les assemblées. Les Peuples accouroient auprès de lui de toutes parts, moins pour admirer ses talens, que pour voir un homme d'une couleur singulière & d'une forme

forme qui leur paroissoit monstrueuse : ces insulaires, qui sont noirs comme l'ébène, & qui ont de grosses lèvres avec un nez très-applati, étoient fort surpris de voir un homme blanc au nez aquilin ; jusqu'alors ils n'avoient même pas soupçonné qu'il y eût sur terre des hommes de différentes couleurs. Hé ! comment auroient-ils pu savoir qu'il y a des hommes blancs en Europe, qu'il y en a de rouges en Amérique, de bruns dans les Royaumes de Fez & de Maroc, d'olivâtres en Égypte & sur la côte de Barbarie, & de bronzés dans les Royaumes de Barca, de Tripoli, & dans les Républiques d'Alger & de Tunis ? Ils ignoroient jusqu'à l'existence de ces diverses contrées.

Leur préjugé, sur la couleur noire de tous les Habitans de l'univers, étoit publiquement enseigné dans toutes les écoles : mais, pour établir cette doctrine, on n'employoit ni manuscrits, ni livres imprimés, car ils ne connoissoient ni l'écriture, ni l'imprimerie, & leurs erreurs ne peuvent être consignées, comme les nôtres, dans des bibliothèques. La masse de leurs connoissances passe toute entière d'une génération à l'autre par la simple tradition. Leur science est toute contenue dans des chansons que les Maîtres d'école sont chargés d'enseigner à leurs élèves. Voici les deux principaux couplets qui

causèrent tant d'admiration quand on vit la couleur de M. Hill.



Premier Couplet.

JEet SUISpo ur MON eà CHERcher LEC l'af-TEUR front CETdont HOMils ME feO font RI flé GI trisNAL,
POURcom QUIme TU-toi SOUSde CRItes VIS-tant DA NS le UN faux CER etTAIN l'imJO UR posN ALture,
I jeCI metsJE furFAIS leurMERconVEILduiLE teENun SAexBOTS cel E lent LASverTInisQUES,
J'EN en VOY Em'ofA frant MES auPROpuNE EURS blicDES pourMIL le LI ERSmoinsDE en-PRA peinTItuQUESre.

Par M. Molandre.

Traduction.

J'ai voyagé dans tous les pays connus, depuis le désert de Zaara jusqu'au Canal de Mosambique, & j'ai vu par-tout des hommes noirs. Au Royaume de Mujac & dans les États du Monoëmugi, je n'ai vu que des hommes noirs. J'ai presque poussé mes voyages jusqu'aux confins de la Nubie, & je n'ai pas vu un seul homme blanc. J'ai parcouru la haute & basse Guinée, depuis la côte de Malaguète jusqu'au Royaume d'Angola. J'ai traversé l'Éthiopie, la Nigritie, & par-tout j'ai vu des hommes noirs.

Second Couplet.

Mudnegel tfe : orrop da èrcer madnegel malotfipe maem rutigixe elibaton fupmet. Aton ogre is onîn-mo fitatifoiruc âfuac firae-gru, maitneitap efle eu-qodnauq melitu. Ecce mudneled te fecniv alu-catsbo; odnehartbus od-nedda adneicaf tneif da maitnegilletni ier : otfe fuvlas, *&c.*

Traduction.

Qu'on ne me dife pas qu'il peut y avoir de blancs dans des pays où je n'ai jamais été. J'ai vu fouvent débarquer fur la Côte de Zanguebar des étrangers qui venoient des pays les plus lointains & des régions les plus inconnues; j'ai vu des infulaires de Ceylan, des habitans des Maldives & des Isles Moluques, des Macaffars & des fujets du Roi de Timor, & je les ai vus tous auffi noirs que moi; par conféquent, c'eft une loi, fans exception, dans la nature, que les hommes foient noirs.

M. Hill fut fi frappé de ce raifonnement, qu'il en fit une efpèce de parodie en un feul couplet, & en langue Madécaffe. La voici, avec fa traduction.

Couplet.

J'AIu PROU neVÉ pro-CLAIduc RE tiMENT onQUE du L'AU géTO-nie, MAn'eft TEauJOU-treEUR choD'EfeCHECS qu'u QUEne VO US pou-VO Upée LIEZ pour FA-IaRE muPAS SERferdes enPOUR fans, *&c.*, *&c.*

Traduction.

Les hommes, les oifeaux, les quadrupèdes & les quadrumanes, perpétuent leur efpèce par la cohabitation des deux fexes. Je n'ai pas encore vu d'animal qui ne dût fon exiftence à deux animaux de la même efpèce. Donc cette loi doit avoir lieu, fans exception, dans

tous les poissons & dans tous les insectes. Par exemple, dans l'huître, dans la moule, dans le puceron qui est hermaphrodite, & qui est lui seul père & mère de ce qui vient de lui; dans le polype d'eau douce, qui engendre par boutures comme les arbres; dans le ver solitaire, qui, s'il avoit père & mère semblables à lui, devroit changer de nom; & dans les millions d'espèces d'animalcules que nous découvrirons peut-être un jour, en perfectionnant le microscope.

De pareils argumens paroissent dignes d'un pays sauvage; & l'on croiroit à peine, au premier abord, que dans les pays policés, les Logiciens de profession puissent en inventer de si absurdes. Cependant on en fait de plus choquans, lorsqu'au lieu de faire une longue énumération pour prouver une proposition générale, on conclut tout simplement d'un individu à l'espèce entière, & qu'on prétend démontrer une proposition universelle par un seul exemple. Tel seroit un Naturaliste qui croiroit que dans tous les temps & dans tous les climats, l'espèce de renards a de l'antipathie pour celle des chiens, parce que son renard, captif & languissant, paroît insensible auprès d'une belle épagneule. Tel seroit un empirique, qui, pour prouver l'efficacité de sa panacée, citeroit un seul malade guéri, & qui feroit prudemment abstraction de tous ceux à qui son remède a donné la mort. De

pareils raiſonnemens pourroient être comparés à celui de ce Voyageur Anglois, qui, arrivant pour la première fois ſur la terre ferme, & logeant à Calais chez une Hôteſſe qui étoit de mauvaiſe humeur, écrivit ſur ſes tablettes la note ſuivante :

All french Women are peevish.

Toutes les femmes de France ſont acariâtres.

Les ſophiſtes déraiſonnent quelquefois d'une manière plus inouie ; car ſi les raiſonnemens que nous venons de citer, manquent par le défaut de liaiſon entre la concluſion & les prémiſſes, ils ont au moins le mérite d'être appuyés ſur une propoſition vraie : mais, lorſqu'on part d'un principe évidemment faux, & qu'on en tire une concluſion également fauſſe, qui n'a aucune liaiſon avec le principe, c'eſt alors le comble de l'aveuglement & le plus haut période de la *déraiſon ;* c'eſt comme ſi un Nègre parfaitement noir, diſoit, *je ſuis rouge ; donc tous les hommes ſont rouges.*

Il eſt incroyable, me dira-t-on, qu'on puiſſe faire de pareils raiſonnemens dans les pays les plus ſauvages. J'ignore effectivement ſi les hommes de la nature peuvent être aveuglés juſqu'à ce point ; mais je ſais que de pareilles raiſons ont été débitées très-ſérieuſement chez des

peuples civilisés, par des hommes tant soit peu incivils, par de prétendus Gens de Lettres, qui s'avisent de donner journellement à leurs Concitoyens une petite leçon de quatre pages.

Lorsque, pour réfuter un Auteur, on cite un seul article de son Ouvrage; si l'Auteur a réellement raison sur le point cité, & que cependant on conclue, de cet article, qu'il a toujours tort, & que son livre ne vaut rien; c'est évidemment comme si un Nègre disoit : Je suis rouge; donc tous les hommes sont rouges.

Si ceux qui répandent dans le Public de pareilles réfutations, joignent à leurs paralogismes des traits de calomnie, sans fournir aucune apparence de preuve; ils achèvent de montrer la foiblesse de leur cause; & l'Auteur qu'on a prétendu dénigrer de cette manière, pourroit les écraser sous le poids du ridicule ou du raisonnement; mais, en pareille circonstance, il y auroit de l'inhumanité de sa part à faire usage de toutes ses forces; il doit donc leur pardonner bénignement, & dire dans son cœur :

Homo sum; humani nihil à me alienum puto.
TER. Heauton-Timorumenos.

Cependant, comme une parfaite impunité sembleroit inviter les délinquans à de fréquentes

récidives (1), l'Auteur calomnié peut adresser à ses détracteurs une petite semonce de la manière suivante:

O vous, dont l'émulation ressemble un peu à la jalousie, & qui, égarés peut-être par l'intérêt & l'égoïsme, vous êtes follement érigés en juges dans votre propre cause, sur des matières qui vous sont inconnues: ô vous, qui, m'avez jugé sans me connoître, qui m'avez condamné sans m'entendre, qui avez prétendu réfuter un ouvrage didactique par des personnalités, & qui n'avez pas daigné me pardonner l'apparence même d'une faute; quoique vous ayez souvent besoin d'une tout autre indulgence; ô vous enfin, qui passez pour des êtres bienfaisans, & qui, pour me noircir, avez abusé de la confiance du Public, & de la facilité que vous avez de lui parler tous les jours: pourquoi riez-vous d'un Nègre Africain qui veut prouver, en citant un homme noir, que tous les hommes sont rouges?

. . . . . . *Mutato nomine, de te*
Fabula narratur.

HOR.

Convenez aujourd'hui que je n'ai encouru votre

(1) *Cavendum est ne ex impunitate delictorum detur occasio delinquendi.* Leg. 20. cod. de Furt.

diſgrace, que pour avoir révélé trop clairement certaines vérités, ſelon la maxime de Térence,

Obſequium amicos, veritas odium parit.
ANDRIA.

Convenez auſſi que je ne vous devrai une réponſe complette, que lorſque, pour appuyer vos aſſertions contre moi, vous m'aurez préſenté au moins une eſpèce de ſémi-preuve.

Quilibet præſumitur vir probus.
Cap. un. ext. de ſcrut. in ord. fac.

Affirmanti incumbit probatio, non neganti.
Leg. 2. ff. de Probat.

Convenez encore qu'en croyant mon adverſaire ſur ſa parole, & en devenant l'inſtrument & l'organe de ſa vengeance, vous n'avez point pratiqué cette maxime du droit canon,

Odia reſtringi, favores convenit ampliari.
Cap. Odia. de reg. jur. in. 6.

Convenez enfin, que vous ſemblez avoir voulu me nuire, en flattant ma vanité, & achever de me perdre, en m'inſpirant un excès d'orgueil, lorſque vous m'avez aſſimilé aux plus grands Écrivains, en ne trouvant dans mon ouvrage qu'une ſeule erreur.

Fénélon a péché par trop d'amour divin;
Vous autres, par trop peu d'amour pour le prochain.

CHAPITRE IV.

SECTION PREMIÈRE.

Première apparence de Mouvement Perpétuel.

LE 15 Septembre 1784, nous mouillâmes l'ancre dans la rade de Briſtol; huit jours après, nous arrivâmes à Yorck, chez M. Wilſon, qui étoit un intime ami de M. Hill, & qui devint bientôt le mien; au récit des merveilles que nous avions vues, il répondit que, ſans ſortir de chez lui, il pouvoit nous faire voir des choſes merveilleuſes, puiſqu'il avoit découvert le mouvement perpétuel.

Alors, il nous montra une aiguille de bouſſole, qui, poſée ſur un pivot au centre d'une planche & entourée de crochets de fer rangés en cercle, tournoit continuellement, ſans qu'on pût apercevoir la cauſe de ce mouvement circulaire.

Cette cauſe eſt pourtant bien viſible, dit M. Wilſon, les crochets de fer étant aimantés, attirent l'aiguille tour à tour; le ſecond l'enlève au premier pour la céder au troiſième; le quatrième & le cinquième la renvoyent au ſixième,

qu'elle quitte auſſi-tôt par l'attraction du premier; & comme ces cauſes d'attraction ſont permanentes, il n'eſt pas étonnant que l'aiguille ſoit toujours en mouvement.

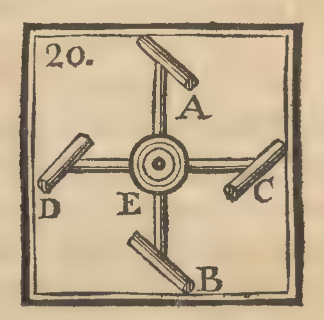
M. Wilſon renverſa un des crochets en le tournant ſens devant derrière, & alors l'aiguille s'arrêta : il eſt ſi vrai, dit-il, que la bouſſole eſt miſe en mouvement par l'attraction des crochets, que quand un ſe dérange, l'aiguille ne va plus, *ſublatâ cauſâ, tollitur effectus.* M. Hill, qui ne croyoit pas au mouvement perpétuel conſidéré comme production de l'Art, s'aperçut bientôt de la fauſſeté de cette théorie, & de la tricherie qu'on mettoit en uſage dans cette expérience. Ce ne ſont pas les crochets, dit-il, qui peuvent ainſi faire tourner la bouſſole; car ſi leur attraction eſt égale, elle doit bientôt produire l'équilibre & le repos; & s'il y a de l'inégalité dans leurs forces, les plus foibles ne ſauroient arracher l'aiguille au plus fort. Votre explication, toute fauſſe qu'elle eſt, continua M. Hill, quand elle eſt donnée par un habile Faiſeur de Tours, & appuyée ſur l'expérience trompeuſe que vous venez de faire, en impoſe quelquefois aux Savans mêmes : car un auteur célèbre, qui avoit vu faire ce Tour dans un cabinet de phyſique, a cru tout bonnement, & a même inſéré dans ſes Ouvrages, que des crochets de fer autour

d'une aiguille de bouſſole devoient la faire tourner : cependant n'oſant point donner le nom de mouvement *perpétuel* à cette rotation, il s'eſt contenté de dire que les crochets produiſoient dans ce cas-là une eſpèce de mouvement *continuel*. Il ne ſavoit pas, que, pour faire illuſion dans cette expérience, on poſe l'aiguille ſur une petite planche qui cache un mouvement d'horlogerie, dont le volant aimanté ne peut tourner ſans entraîner la bouſſole; il ne ſavoit pas qu'il faut de temps en temps monter ce mouvement d'horlogerie, ſans quoi le prétendu mouvement perpétuel ne dureroit qu'environ une demi-heure. Il ignoroit que les crochets mis autour de cette planche, ne ſont là que pour tromper les yeux de l'eſprit & du corps. Ayant vu une bouſſole s'arrêter quand on dérangeoit un crochet de ſa place, il en avoit conclu que l'attraction du crochet devoit entrer pour quelque choſe dans cette expérience; & cependant la bouſſole ne ceſſoit alors de tourner, que parce que le crochet qui tournoit comme une clef en dedans & en dehors, arrêtoit dans cet inſtant le mouvement d'horlogerie, & empêchoit le volant aimanté de produire ſon effet.

SECTION. II.

Autre apparence de Mouvement Perpétuel.

MONSIEUR Wilſon voyant que ſon mouvement perpétuel étoit trop connu de nous, pour que nous puſſions lui donner ce nom, nous en fit voir un autre, conſiſtant en deux baguettes en croix portées ſur un pivot & ſituées dans un plan vertical. Elles portoient à leurs extrémités des étuis inclinés avec des balles de plomb, comme on voit dans la *fig.* 20.

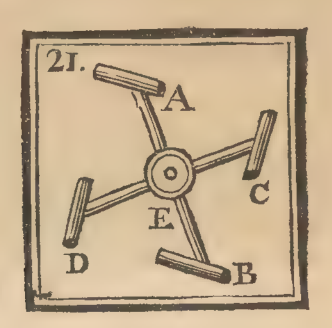


Cette machine, dit M. Wilſon, eſt auſſi ſimple qu'ingénieuſe; elle produit le mouvement perpétuel, & ne coûte preſque rien; elle eſt attachée par une ficelle, ſans quoi vous la verriez tourner continuellement par la raiſon que voici.

Les balles *A* & *B* font en équilibre, parce qu'elles font à égale diftance de la ligne verticale qui paffe par le point d'appui *E*. Par la conftruction de la machine, la balle *D* étant, au contraire, plus éloignée du point d'appui que la balle *C*, doit prévaloir fur cette dernière & rompre l'équilibre. Elle doit donc defcendre jufqu'au point *B*, & faire faire à la machine un quart de tour : or, ce quart de tour ne peut avoir lieu fans que la baguette *A B*, qui étoit fituée verticalement, prenne une pofition horizontale ; & alors les balles *A B* font entr'elles comme étoient auparavant les balles *D* & *C* : l'une doit donc emporter l'autre, & faire faire à la machine un autre quart de tour. Ce fecond quart de tour ne peut avoir lieu, fans être fuivi d'un troifième, par la nouvelle pofition que prennent les balles *A* & *B*, &c. La machine eft donc conftruite de manière qu'elle doit tourner continuellement jufqu'à ce que le pivot foit ufé, & qu'elle tombe par le défaut du point d'appui.

Enfuite M. Wilfon dénoua les cordons qui retenoient la machine, & on la vit tourner auffi-tôt. M. Hill l'arrêta bientôt après pour prouver théoriquement, contre l'expérience, qu'une caufe cachée produifoit fon mouvement, ou qu'elle devoit s'arrêter avant d'avoir fait le

premier quart de tour. En effet, dit-il, quand elle a fait ſeulement un douzième de tour, *fig.* 21,



la balle *D*, plus éloignée du point d'appui que la balle *C*, tend encore à l'emporter; mais la balle *B*, qui, dans ce moment, eſt plus loin du point d'appui que la balle *A*, tend à faire tourner la machine en ſens contraire. Ces deux efforts oppoſés doivent donc empêcher la machine de continuer ſon premier mouvement.

M. Wilſon avoua que M. Hill avoit raiſon, & que les branches de la machine contenoient de l'aiman mis en mouvement comme dans la récréation précédente, par un volant aimanté caché dans la planche verticale qui portoit le pivot. Cependant, ajouta M. Wilſon, cette expérience trompeuſe, préſentée avec art, & appuyée d'une fauſſe théorie, doit être bien ſéduiſante, puiſque vous êtes les premiers à qui je n'ai pas pu faire accroire que j'ai trouvé le mouvement perpétuel.

SECTION III.

Cadrans Sympathiques.

IL eſt une expérience que j'ignore, dit M. Wilſon, & que je ſerois bien curieux d'apprendre; c'eſt celle des Cadrans Sympathiques, à l'aide deſquels deux amis peuvent ſe communiquer leur penſée à la diſtance même de cent lieues. Je connois les Cadrans qu'on appelle Sympathiques, répondit M. Hill, mais je peux vous aſſurer qu'ils n'ont jamais produit l'effet merveilleux qu'on leur attribue. Cependant, repliqua M. Wilſon, cet effet eſt poſſible & même vraiſemblable, s'il eſt vrai que lorſqu'on arrête l'aiguille d'un de ces cadrans, l'autre s'arrête ſans qu'on y touche; car alors, en portant l'aiguille d'un cadran ſur différentes lettres rangées en cercle, l'autre aiguille pourroit déſigner les mêmes lettres ſur le ſecond cadran, & pourroit, par conſéquent, indiquer par ſympathie une phraſe entière & même pluſieurs phraſes. Vous penſerez différemment, dit M. Hill, quand vous ſaurez que le Tour des Cadrans Sympathiques ſe fait, non par ſympathie, mais par ſupercherie.

Vous prenez un cadran ſur vos genoux, &

l'on en pose un autre sur une table. Quand vous avez porté l'aiguille de votre cadran sur une certaine lettre, le Faiseur de Tours, qui s'en aperçoit, fait arrêter le second cadran sur la même lettre, à l'aide d'un aiman caché qu'il fait mouvoir dans la table, soit par le secours d'un Compère, auquel il donne un signe de convention, soit en poussant lui-même une bascule avec son pied. *Voyez la fig. 11.* L'aiman arrivé sous le cadran, arrête par son attraction le balancier de fer à l'instant requis; mais cette expérience ne pourroit jamais réussir, si vous exigiez qu'elle fût répétée, en posant les deux cadrans sur les genoux de différentes personnes sans connivence: on vous diroit alors que les cadrans ne sont pas montés pour produire ce jour-là l'effet que vous demandez; on vous renverroit au lendemain, & le lendemain on trouveroit un prétexte pour vous renvoyer aux calendes grecques.

Ceux qui voyent cette expérience sans en connoître le dessous de cartes, la trouvent très-merveilleuse; & jugeant de ces cadrans, d'après le nom qu'on leur donne, ils s'imaginent facilement qu'il y a entre ces instrumens une espèce de sympathie. Si le Faiseur de Tours assure qu'il peut s'en servir pour communiquer sa pensée à une certaine distance, les specta-

teurs

teurs le croiront d'autant plus facilement, qu'ils viennent de voir produire un effet qui, pour eux, eſt incompréhenſible; après quoi ils ſe vanteront d'avoir vu de leurs propres yeux des Cadrans ſympathiques qui ſervent à communiquer la penſée; ils ne permettront point qu'on leur faſſe là deſſus la moindre remontrance; ils croiront trancher toute difficulté en diſant qu'on ne peut pas aller contre des faits : mais ne pourroit-on pas leur repliquer qu'ils ont mal vu, & leur appliquer ces paroles de Voltaire : *Je ne crois pas aux témoins oculaires, quand ils prétendent avoir vu des choſes abſurdes?*

SECTION IV.

Mouche ſavante, Cheval ſavant.

LE préjugé ſur la Mouche ſavante vient à peu près de la même ſource. Cette Mouche n'eſt autre choſe qu'un petit morceau d'émail attaché à une aiguille de bouſſole. Un aiman caché la conduit autour d'un cercle, & l'arrête ſucceſſivement ſur différentes lettres qui forment la réponſe à une queſtion propoſée. Un papier collé ſous verre cache la bouſſole, & ne laiſſe voir que la mouche poſée à l'extrémité de l'aiguille. Ceux qui ont vu cette mou-

che, ſans connoître l'agent qui la fait mouvoir, ont cru voir un effet merveilleux, & ſe ſont vantés dans le monde d'avoir vu une mouche qui répondoit à toute ſorte de queſtions. Ceux à qui on a raconté cette hiſtoire, ne comprenant pas trop bien comment un inſecte pouvoit répondre à des queſtions propoſées, ont penſé qu'il s'agiſſoit au moins d'une mouche vivante qui ſe tranſportoit en volant ſur différentes lettres. Ce fait a paſſé de bouche en bouche avec des additions, des variations & des commentaires ; & la renommée, qui groſſit tout, a publié enfin dans un certain monde, que cette mouche ſe tranſportoit au gré de ſon maître ſur le nez de telle perſonne qu'on pouvoit déſirer.

Une circonſtance concouroit à confirmer le Peuple dans cette erreur. Dans le même temps qu'on liſoit, au coin des rues, l'annonce faſtueuſe de la mouche ſavante, on voyoit, dans les places publiques, un Cheval ſavant, qui répondoit à différentes queſtions, en tournant ou baiſſant la tête, pour dire oui ou non, & en frappant du pied pour marquer des nombres : on ne ſavoit pas que le Cheval, pour produire ces merveilles, n'avoit beſoin que d'un petit ſigne, & qu'il lui ſuffiſoit de voir remuer la main ou le pied de ſon maître. On ſuppoſoit, en conſéquence, que cet animal étoit aſſez intelligent

pour comprendre le ſens des phraſes, pour lire les vers & la proſe en toute ſorte de langues, réſoudre des problèmes, connoître les dés, les cartes & l'heure à la montre, faire des additions, des multiplications, des règles de trois & des règles d'alliage; & de tout cela, on concluoit qu'une Mouche pouvoit avoir auſſi le même degré d'intelligence.

SECTION V.

L'Épagneul Encyclopédiſte.

ON a vu des Chiens deviner des chiffres cachés dans une boîte, déſigner d'avance une carte priſe au haſard, & marquer le point apporté ſecrettement en jetant des dés; & parce que le Spectateur ne faiſoit pas attention qu'un homme peut deviner toutes ces choſes, en employant les tablettes aimantées, les cartes forcées, les dés plombés, ou d'autres moyens qui peuvent ſervir à produire le même effet; on inféroit de là que le Maître de ces animaux, ignorant la ſolution aux queſtions propoſées, ne pouvoit faire aucun ſigne, & que les animaux devinoient par leur propre pénétration; lorſqu'enſuite on rencontroit un Savant dans le monde, on lui demandoit comment un Chien

& un Cheval pouvoient avoir une intelligence plus qu'humaine : on brodoit l'hiſtoire de ces animaux, & l'on ne manquoit pas d'y englober celle de la Mouche ſavante : on ne diſoit pas que cette Mouche étoit d'émail ou de toute autre matière inanimée ; le Savant ſe trouvoit alors dans la perplexité ; car, d'un côté, il ne pouvoit pas contredire honnêtement un grand nombre de témoins oculaires, ou ſoi-diſant tels ; & de l'autre, il ne pouvoit pas réduire à leur juſte valeur des faits exagérés qui ne s'étoient point paſſés ſous ſes yeux ; il avoit donc le déſagrément de ſe voir ſoupçonné d'impéritie, parce qu'il ne pouvoit ni ne vouloit expliquer phyſiquement des phénomènes chimériques.

Il n'y avoit que huit jours que nous étions arrivés chez M. Wilſon, lorſque nous aſſiſtâmes à une Aſſemblée où l'on faiſoit voir un Épagneul ſavant, qui ſoutenoit des thèſes de Philoſophie en François, en Anglois & en Latin : on ſent bien qu'il ne parloit pas lui-même ces trois Langues ; mais il ſembloit au moins les entendre, puiſqu'on pouvoit les parler indifféremment pour l'interroger, & qu'il répondoit toujours cathégoriquement par ſigne, ſoit en remuant la tête pour dire oui ou non, ſoit en frappant du pied pour marquer des nombres, ou en indiquant des lettres qui réunies

formoient la réponſe demandée. Trois circonſtances concouroient ici à ſurprendre le Spectateur : 1°. Le Chien continuoit de bien répondre, lors même que ſon Maître ſortoit du ſalon de Compagnie, ou qu'il prioit de ſortir toutes les perſonnes ſoupçonnées de faire quelque ſigne pour indiquer la réponſe ; 2°, il répondoit encore, & toujours bien, lorſqu'on lui bandoit les yeux, pour l'empêcher d'apercevoir aucun ſigne ; 3°, il avançoit ordinairement les paradoxes les plus inouis ; perſonne de la Compagnie n'étoit de ſon avis en commençant ; & cependant, après beaucoup d'objections, de réponſes & de repliques, il finiſſoit toujours par avoir raiſon. Crainte d'ennuyer le Lecteur, je devrois ſupprimer ici le détail de ce qui fut dit en cette occaſion ; cependant, pour prouver qu'on peut juſtifier, en quelque façon, l'épithète de Savant donnée à cet animal, je rapporterai ici une eſpèce de converſation qu'il y eut entre l'Épagneul & trois ou quatre Savans de la Compagnie.

Un Marin commença par demander combien il y avoit d'arches au Pont de Weſtminſter ? L'Épagneul répondit, en poſant le pied ſur le nombre 15. On lui demanda enſuite combien il y avoit d'arches au Pont-Euxin : Ici le Chien garda le ſilence, comme s'il s'étoit cru inſulté

par une pareille queſtion, & comme s'il avoit voulu appliquer le Proverbe, *à ſotte demande point de réponſe.* Cependant, ayant reçu ordre de ſon Maître de ſatisfaire celui qui l'interrogeoit, il répondit, qu'il n'y avoit point d'arches au Pont-Euxin, & l'exprima très-clairement en poſant le pied ſur un zéro; là deſſus le Marin raconta que, l'année précédente, il avoit fait, en ſix ſemaines, un très-heureux voyage, depuis le Pont-Euxin juſqu'au Pont de Londres. L'Épagneul ne trouvant rien d'extraordinaire dans un pareil voyage, poſa le pied ſur différentes lettres formant une réponſe laconique, qui, étant interprétée & commentée par ſon Maître, ſignifioit que d'autres voyageurs avoient fait des choſes plus étonnantes, puiſqu'ils avoient parcouru ſix cents lieues en une demi-journée. C'eſt impoſſible, repliqua le Marin; il n'y a pas encore eu de Ballon aéroſtatique qui ait pu parcourir un ſi grand eſpace en ſi peu de temps : Je ne dis pas, répondit l'Épagneul, à l'aide de ſon Interprète, qu'on ait employé un Ballon pour cet effet, puiſque je parle d'un voyage par mer.

Le Marin dit alors que la choſe étoit encore plus impoſſible de cette manière, puiſque le plus fin voilier ne filant qu'environ quinze à ſeize nœuds, c'eſt-à-dire, ne parcourant qu'environ

cinq lieues par heure, n'avoit pas aſſez de rapidité pour faire ſix cents lieues en une demi-journée.

L'animal perſiſta à ſoutenir ſon aſſertion; & le Marin alloit propoſer un pari conſidérable, lorſque l'Epagneul & ſon Maître ajoutèrent qu'ils avoient fait ce voyage dans un pays où ils avoient allumé du feu avec de la glace.

Si vous voulez faire preuve d'érudition, dit le Marin, je vous prie de ne pas entaſſer un ſi grand nombre d'abſurdités. Le Maître du Chien, adreſſant alors la parole à cet animal, lui fit cette queſtion : Parlez, mon cher ami, n'eſt-il pas vrai qu'on peut allumer du feu avec un morceau de glace, ſi on le taille avec un couteau comme un verre de lunette, pour lui faire réunir en un ſeul foyer les rayons du ſoleil ſur un petit tas de poudre? L'animal aux yeux bandés baiſſa la tête pour dire oui, comme s'il avoit parfaitement compris ce qu'on lui demandoit.

Le Chien a raiſon ſur ce point, dit le Marin, mais cela ne prouve pas qu'on puiſſe faire 600 lieues en une demi-journée. Pourquoi non, répondit le Chien, ſi c'eſt dans un pays où l'on peut ſe repoſer 48 heures dans une ſeule après-midi. En quel climat, dit le Marin ſurpris, qui commença cependant d'entrevoir ſon erreur?

L'Épagneul pour réponse, indiqua la Zone glaciale. En effet, dit son Maître, il y a dans cette Zone des jours de différente longueur, depuis 24 jusqu'à six mois; & si le Capitaine Cook, lorsqu'il a navigué au delà du Cercle polaire, a suivi un Parallèle où le jour étoit seulement d'un mois, il a pu, en une demi-journée, c'est-à-dire en 360 heures, parcourir l'espace de 600 lieues.

Le Marin voulant à son tour embarrasser l'Épagneul & son Maître, leur demanda s'ils connoissoient un endroit où le soleil & la lune peuvent se lever à la même heure & au même instant, lors même que ces deux astres sont en opposition, c'est-à-dire, quand la lune est pleine. L'Animal & son Maître répondirent que c'est au pôle, & ajoutèrent que, dans ce même endroit, le soleil se trouve toujours au point de midi, parce que tous les points de l'horizon sont au midi pour les habitans du pôle.

Un Jurisconsulte de la Compagnie disputa long-temps contre l'Épagneul, parce que celui-ci prétendoit qu'un homme mort à midi peut être quelquefois l'héritier d'un autre homme mort le même jour à midi & demi. Ce fut en vain qu'on cita contre lui les Lois du Digeste & du Code, qui veulent que l'héritier survive au testateur; l'Épagneul prouva que sa préten-

tion étoit très-conforme à ces lois, parce que l'homme mort à midi peut, dans certaines circonſtances, ſurvivre à celui qui eſt mort à midi & demi; il n'y a qu'à ſuppoſer pour cela que le premier eſt mort à Paris & le ſecond à Vienne en Autriche; car comme il eſt une heure à Vienne, quand il eſt midi à Paris, celui qui meurt à midi dans cette dernière ville, ſurvit néceſſairement à celui qui meurt le même jour à Vienne, à midi & demi.

Un troiſième argumentateur propoſa le problème ſuivant :

Un Payſan étant allé au marché vendre des Poulets, a trouvé un Cuiſinier qui lui a acheté la moitié de ſes poulets; plus, la moitié d'un poulet ſans en tuer aucun : il a vendu & livré à un ſecond Cuiſinier la moitié de ſon reſte; plus, la moitié d'un poulet pareillement ſans en tuer aucun : enfin un troiſième Cuiſinier a acheté la moitié du reſte; plus, la moitié d'un poulet & toujours ſans en tuer aucun; par ce moyen le payſan a tout vendu : on demande combien il avoit de poulets?

L'Épagneul répondit qu'il en avoit ſept; que le premier acheteur en avoit pris quatre, c'eſt-à-dire trois & demi : plus, un demi ſans en tuer aucun; que le ſecond en avoit pris deux, c'eſt-à-dire un & demi, plus un demi, &c.

L'Animal ne ſe contenta point d'indiquer tout ſimplement le nombre demandé ; il réſolut algébriquement la queſtion, en poſant ſucceſſivement ſon pied ſur les lettres & les chiffres qui formoient l'équation du problème. Le Maître de l'Épagneul écrivoit avec de la craie ſur une planche noire, tout ce qu'indiquoit l'animal ; & comme ce problème eſt un des plus jolis qu'on puiſſe propoſer, nous en donnons ici la ſolution, en faveur de ceux qui connoiſſent les premiers élémens d'Algèbre.

Soit x le nombre cherché, la portion du premier acheteur ſera, ſelon la première condition du problème, $\frac{x}{2}+\frac{1}{2}$; ce qui reſte, quand le premier acheteur a pris ſa part, ſera donc $x-\frac{x}{2}-\frac{1}{2}$: la moitié de ce reſte & la moitié d'un poulet devant être la portion du ſecond acheteur, on aura, pour exprimer cette portion, $\frac{x}{2}-\frac{x}{4}-\frac{1}{4}+\frac{1}{2}$. Ce qui reſte, quand les deux premiers acheteurs ont pris leur part, eſt donc $x-\frac{x}{2}-\frac{1}{2}-\frac{x}{2}+\frac{x}{4}+\frac{1}{4}-\frac{1}{2}$; la moitié de ce reſte & la moitié d'un poulet devant faire la portion du troiſième, on aura, pour exprimer cette portion : $\frac{x}{2}-\frac{x}{4}-\frac{1}{4}-\frac{x}{4}+\frac{x}{8}+\frac{1}{8}-\frac{1}{4}+\frac{1}{2}$; & comme les trois portions jointes enſemble doivent faire la ſomme totale, qui vaut x, on aura l'équation ſuivante :

$$\frac{x}{2}+\frac{1}{2}+\frac{x}{2}-\frac{x}{4}-\frac{1}{4}+\frac{1}{2}+\frac{x}{2}-\frac{x}{4}-\frac{1}{4}-\frac{x}{4}+\frac{x}{8}+\frac{1}{8}-\frac{1}{4}+\frac{1}{2}$$

$= x$. Si dans cette équation on multiplie chaque terme par 8 pour faire évanouir toutes les fractions, il en réfultera : $4x + 4 + 4x - 2x - 2 + 4 + 4x - 2x - 2 - 2x + x + 1 - 2 + 4 = 8x$.

Donc $7x + 7 = 8x$.

Par conféquent $x = 7$. C. Q. F. D.

Il nous refte à expliquer comment l'animal pouvoit indiquer, fans qu'on lui fît aucun figne vifible, la réponfe aux queftions propofées, le lecteur faura que les lettres & les chiffres étoient fur autant de cartes arrangées en cercle autour de l'Animal, qu'il faifoit le tour du cercle auffitôt qu'on lui propofoit une queftion, & que des bafcules, cachées fous le tapis fur lequel il marchoit, & qu'on faifoit remuer fous fes pieds par des cordons de renvoi, lui indiquoient l'inftant où il devoit s'arrêter pour mettre fon pied fur la carte voifine. Il étoit fi bien habitué à faifir la carte qui étoit auprès de lui quand il fentoit le mouvement des bafcules, & à répondre oui ou non, felon les différens tons de voix de fon Maître ou de quelque Compère, qu'il ne fe trompoit prefque jamais, & qu'il réparoit adroitement fa faute, quand il lui arrivoit de fe tromper.

C'eft par de pareils ftratagèmes qu'il pou-

voit répondre aux queſtions les plus difficiles, & qu'après avoir ſoutenu en latin une thèſe ſur la communication du mouvement dans le choc des corps, il s'attira de la part d'un Phyſicien Irlandois, un des jolis complimens qu'on puiſſe faire ſur cette matière : *Nunc concedo motum communicari in ratione velocitatis corporis percutientis, nam reſponſionum tuarum facilis velocitas cordi meo communicavit magnum admirationis motum & lœtitiæ.*

Ce même Irlandois ayant dit enſuite que l'Angleterre étoit une des plus grandes Iſles de l'Océan, le Chien ne fut pas de ſon avis, & aſſura très-poſitivement que l'Angleterre n'eſt point une Iſle : tout le monde crut que l'Animal ſe trompoit; mais il donna pour raiſon, qu'on pouvoit ſortir d'Angleterre ſans paſſer la mer, & qu'on en ſortoit effectivement tous les jours de cette manière, quand on alloit à pied ou à cheval d'Angleterre en Écoſſe. Le Dictionnaire Encyclopédique conſulté ſur ce point, fit voir que le Chien avoit raiſon. En effet, l'Angleterre forme, avec l'Écoſſe, ſous le nom de Grande-Bretagne, une Iſle, dont l'Angleterre n'eſt à peu près que les deux tiers : par conſéquent, dire que l'Angleterre eſt une Iſle, c'eſt comme ſi on prétendoit que 40 ſols font un écu, ou que quatre pieds font une toiſe.

Je ſavois depuis long-temps, ajouta l'Irlandois, que les animaux nous ſurpaſſent par la fineſſe des ſens; mais je vois à préſent pour la première fois qu'ils ont la même ſupériorité par la juſteſſe des idées, & qu'il faut ajouter quelque choſe au diſtique ſi connu, qu'on a fait à leur louange :

Nos aper auditu, lynx viſu, ſimia guſtu,
Et canis olfactu, præcellit aranea tactu.

Un des Spectateurs prétendit alors que l'Épagneul devoit avoir étudié toute l'Encyclopédie, mais le Maître de l'Animal prouva clairement que ce n'eſt point dans cette ſource qu'il faut puiſer la ſcience.

La dernière édition, dit-il, eſt remplie d'erreurs & de négligences typographiques; l'avant-dernière & l'antépénultième, ne contiennent que des articles tronqués & mutilés, & dans toutes, excepté la dernière, les Éditeurs, en donnant à cet ouvrage la forme d'un Dictionnaire, ont manqué le but qu'ils ſe propoſoient, d'enſeigner aux gens du monde les premiers élémens des Sciences & Arts : l'ordre alphabétique eſt à la vérité très-commode pour un lecteur indolent, qui ne cherche dans un livre qu'une ſimple définition; les premières lettres d'un mot lui indiquent, au premier coup-d'œil, dans quel

volume & à quelle page ſe trouve l'explication dont il a beſoin ; mais l'amateur des Beaux-Arts, le curieux qui voudroit connoître les principes généraux d'une ſcience ou d'un métier, pourra-t-il ſe réſoudre à les étudier dans un Dictionnaire univerſel & volumineux, quand il ſaura que ces principes ſont épars avec cent autres dans toutes les parties de l'ouvrage, & que, pour lire une inſtruction de trente pages, il eſt obligé de feuilleter trente volumes *in-folio?* Les renvois multipliés qu'il trouvera au commencement & au milieu de chaque article, l'obligeront à chaque inſtant de voltiger d'un volume à l'autre, de revenir cent fois au premier, & d'avoir en même temps tous ces livres ouverts.

Que diroit-on d'un Naturaliſte, qui, voyageant en Europe pour obſerver les trois règnes de la nature, ne verroit dans le Royaume de Naples que la lave du Mont Véſuve, & s'embarqueroit auſſi-tôt pour aller voir en Iſlande les éruptions du Mont-Hécla; qui reviendroit en Italie pour voir des tarantules ou de la pouzzolane, & attendroit un troiſième voyage pour examiner les ruines d'Herculanum; qui, ſatisfait de ne voir à Pétersbourg que l'énorme rocher qui ſert de baſe à la ſtatue de Pierre-le-Grand, iroit auſſi-tôt chercher des coquillages

pétrifiés dans la Baffe-Navarre ; qui, ayant fouillé à moitié les riches mines du Comté de Foix, fe tranfporteroit en Angleterre pour chercher de l'étain ou du plomb dans celles de Cornouaille ; qui pafferoit en Auvergne fans voir le Puy-de-Dome, en allant en Écoffe faire des obfervations fur la pefanteur de l'air, & qui, étant enfin revenu dans le nord pour y obferver le paffage d'une planète fous le difque du foleil, mépriferoit les productions curieufes de la mer Baltique pour aller cueillir du varech fur les côtes de Normandie.

L'idée d'un tel Obfervateur, qui perd fon temps à voyager, en multipliant fes courfes, faute de plan & de méthode, excitera fans doute le rire ou la pitié de quelques perfonnes à qui on pourroit dire : *Tu es ille vir.* Reg. cap. XII.

Quiconque étudie les Sciences dans l'édition originale du Dictionnaire Encyclopédique (qui eft, fans contredit, la meilleure), perd fon temps à chercher en divers articles les matières les plus analogues, qui devroient être réunies en un feul. Cet inconvénient, qui eft prefque infenfible dans un Dictionnaire, en un ou deux Volumes, devient infupportable dans un ouvrage qui en a vingt ou trente : je pourrois citer cent exemples, mais je me contenterai de celui-ci.

Qu'un homme veuille étudier les Élémens de Musique dans l'Encyclopédie, il commencera naturellement par chercher le mot *Musique*, Tome X; dès le commencement de cet article, on lui parle de *Composition*, d'*Harmonie*, de *Flûte*, de *Tympanon*, &c., & pour lui apprendre ce que c'est, on le renvoye à ces différens mots, qui sont au Tome III, & aux Tomes VIII, VI & XVI. Chacun de ces articles renvoye non seulement au premier mot, qui est la souche commune, mais encore à plusieurs autres, qui en sont les branches, & qui s'étendent dans l'ouvrage entier par des ramifications à l'infini. C'est ainsi que le mot *Accompagnement*, qui est confondu dans le premier Volume, avec les principes des Sciences les plus disparates, vous renvoye aux mots *Basse fondamentale*, *Modulation*, *Partition*, qui sont noyés avec cent autres, dans les Tomes II, X & XII. L'explication de l'échelle diatonique, qui est au Tome V, renvoye aux mots *Gamme*, Tome VII; *Systême*, Tome XV; *Dièse*, Tome IV; *Tempérament*, Tome XVI. L'article du Clavecin, Tome III, renvoye aux mots, *Sommier*, Tome XV; *Double Clavier*, Tome IV; *Accordoir*, Tome I. On trouve les mots *Octave*, *Opéra*, au Tome XI; *Martellement*, Tome X; *Récitatif*, Tome XIII; *Ritournelle*,

Tome

Tome XIV ; *Syncope*, Tome XV ; *Triton*, *Variation*, *Vaudeville*, Tome XVI ; *Vibration*, Tome XVII, &c.

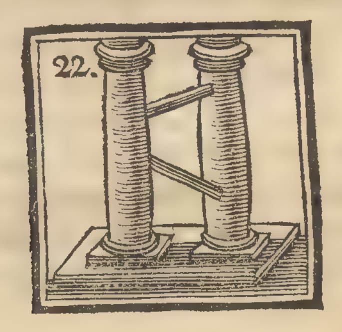
Quel eſt l'homme qui aura le courage de parcourir tous les détours de ce labyrinthe ? Quelques agréables que puiſſent être les ſavantes & profondes recherches de Jean-Jacques Rouſſeau ſur le mode *Hyperphrygien*, & ſur les cordes *Hypo-proſlambanomènes*, il faut tant de temps & de patience pour les raſſembler ſous un même point de vue, que j'aimerois preſque autant étudier la Muſique dans un de ces Traités informes, que de ſimples Manœuvres dans cet art, ſe ſont quelquefois aviſés de mettre au jour.

SECTION VI.

Machine Hydraulique exprimant la Circulation du Sang dans les veines & les artères.

CE diſcours démonſtratif auroit duré plus long-temps, ſi quelqu'un n'avoit interrompu l'Orateur, pour demander à ſon Chien, s'il croyoit au mouvement perpétuel. L'Animal répondit qu'oui, & ſon Maître venant à l'appui de cette aſſertion, nous fit voir deux petites colon-

nes d'ordre toſcan, d'environ deux pieds de haut, fixées par leur baſe à la diſtance de huit pouces ſur une planche oblongue; deux petits tuyaux de verre paſſoient d'une colonne à l'autre, en ſuivant une direction inclinée à l'horizon, comme le démontre la *fig.* 22.



On voyoit diſtinctement une liqueur rouge, couler en montant par le tuyau inférieur pour aller d'une colonne à l'autre, & de celle-ci revenir à la première en montant par le tuyau ſupérieur. Cette liqueur récréoit la vue par la vivacité de ſa couleur, & par la régularité de ſes mouvemens qui, ſe renouvelant à chaque ſeconde, exprimoient aſſez bien le battement du pouls. Tandis que cette eſpèce de circulation amuſoit nos yeux, notre eſprit étoit dans la perplexité pour en deviner la cauſe; les deux colonnes étoient d'un trop petit diamètre, pour nous permettre de croire qu'elles contenoient

des pompes foulantes avec des piſtons mis en jeu par des mouvemens d'horlogerie; d'ailleurs l'offre qu'on nous fit de nous donner cette machine à un prix modique, prouvoit aſſez bien que le mécaniſme n'en étoit pas compliqué.

Les deux tuyaux de verre, nous dit M. Hill, ſont ce que les Marchands de Baromètres vendent ſous le nom de *Tâte-pouls*. Ils ſont terminés par deux petites boules qui contiennent de l'eſprit-de-vin coloré, & conſtruits de manière que, quand on tient une boule dans ſa main, en donnant à ces tuyaux une certaine inclinaiſon, la chaleur du corps produit, dans cette liqueur, une eſpèce de bouillonnement, qui la chaſſe continuellement d'une boule à l'autre.

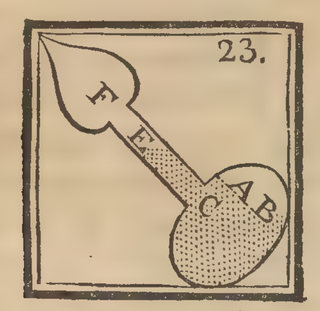
Quand on eſt ſur le point de faire voir la machine, on met ſecrettement, dans les deux colonnes du ſable chaud, qui produit ſur la liqueur des tâte-pouls le même effet que la chaleur de la main. On a ſoin de ne laiſſer la machine ſous les yeux du ſpectateur qu'environ une demi-heure, parce que le ſable ſe refroidiſſant inſenſiblement, les mouvemens de la liqueur ſe rallentiſſent peu à peu, comme la chaleur qui les produit; & le repos parfait qui doit ſuccéder, diminueroit l'admiration du ſpectateur, tandis qu'on cherche, au contraire, à l'augmenter, en diſant que la machine va toujours, mais en la

ſerrant auſſi-tôt, ſous prétexte de montrer des pièces plus intéreſſantes.

Nota. On peut faire de ces machines, dont le mouvement dure douze & même vingt-quatre heures, à l'aide de deux petites lampes, au lieu de ſable chaud; mais la néceſſité de faire ces colonnes plus groſſes & plus longues, pour contenir des lampes, l'odeur de l'huile & l'inconvénient qu'elle a de répandre beaucoup de fumée lorſqu'elles viennent à s'éteindre, doivent faire abandonner ce moyen, parce qu'il tend à faire connoître au Spectateur une cauſe qu'on veut lui cacher avec ſoin. J'ai imaginé depuis peu un autre moyen, à l'aide duquel, ſans employer aucune matière combuſtible, je produis les mêmes effets pendant quinze jours, & même davantage; de manière qu'à quelle heure qu'on vienne me voir, on trouve toujours la machine en mouvement, ſans qu'on aperçoive aucun préparatif de ma part; ce qui fait croire à certaines perſonnes, que c'eſt une eſpèce de mouvement perpétuel. Je la ferai voir *gratìs*, au mois de Mai prochain ſeulement, à tous ceux qui m'auront fait l'honneur de me conſulter ſur les moyens employés par le Devin de la Ville, dont je parlerai dans le Chapitre ſuivant.

Eſſayons, avant de finir cet article, d'expli-

quer physiquement le bouillonnement de la liqueur dans les tâte-pouls, *fig. 23.*



La chaleur de la main dilate & grossit la bulle d'air *A, B.* Par cette dilatation, la liqueur est forcée de céder une partie de l'espace qu'elle occupe dans la boule inférieure, & de monter du point *E* au point *F.* Quand la bulle d'air est assez raréfiée pour occuper toute la partie supérieure de la boule jusqu'au point *C*, elle peut s'échapper en partie par le tuyau, parce qu'alors sa légèreté spécifique la porte sans obstacle vers la boule supérieure. Elle ne peut monter ainsi sans pousser devant elle une partie de la liqueur, ce qui diminue un peu sa vîtesse, & donne le temps de la suivre des yeux dans sa marche; mais comme sa légèreté l'oblige de monter le long de la paroi supérieure du tuyau, la liqueur qui vient d'être poussée en haut, descend en même temps,

par ſa propre gravité, le long de la paroi inférieure, pour s'emparer de l'eſpace que la bulle d'air vient de quitter : en deſcendant aſſez rapidement pour qu'on ne faſſe pas attention à ſon paſſage, cette liqueur apporte avec elle de l'air condenſé par la fraîcheur reſpective de la boule ſupérieure, qui, dans notre ſuppoſition, ne reçoit d'autre chaleur que celle de l'atmoſphère. Cet air étant raréfié de nouveau par la chaleur de la main ou du ſable qui touche la boule inférieure, eſt bientôt obligé de remonter comme le premier, & par la même raiſon, juſqu'à ce qu'on ôte la main, ou juſqu'à ce que le ſable ſoit refroidi.

Cette explication déplaira peut-être aux vrais Phyſiciens qui n'en ont pas beſoin, & aux Lecteurs ſuperficiels qui n'en voudroient aucune; mais l'expérience, telle que nous venons de la décrire, plaira vraiſemblablement aux Amateurs de phyſique amuſante qui voudront ſe donner la peine de l'exécuter. J'oſe me flatter au moins qu'on ne la mettra pas beaucoup au deſſous de celle qu'un de mes détracteurs a inſérée dans ſon Ouvrage, qui conſiſte, ſelon lui, à faire beugler, comme ſi elle étoit en vie, une tête de veau bien cuite, en y mettant une grenouille vivante ſous la langue. Il y a d'ailleurs cette différence entre mon

expérience & celle de mon adverſaire, que la ſienne, comme tous ſes autres Tours, eſt tirée mot à mot d'une certaine petite bibliothèque, & la mienne, au contraire, n'a été décrite nulle part, & c'eſt moi qui l'ai inventée en Angleterre en 1775. Je dis ceci en paſſant, ſans crainte d'être démenti par ceux même qui s'en ſont dit les inventeurs en Suiſſe & en France, & qui ſavent bien qu'elle vient de moi. On me dira peut-être que je réclame ici une invention bien frivole; mais, outre qu'il ne ſeroit peut-être pas bien difficile de prouver qu'elle peut devenir intéreſſante, je répondrai que je n'ai pas un aſſez grand fonds de richeſſes pour laiſſer à des uſurpateurs la paiſible poſſeſſion d'une partie quelconque de ma propriété.

SECTION VII.

Poupée parlante.

ON nous fit voir enſuite une Figure parlante, c'étoit une Poupée d'environ un pied de haut tenant à ſa bouche un grand porte-voix, & ſuſpendue à la hauteur d'un homme par des rubans, pour faire croire qu'elle étoit parfaitement iſolée. Quand on lui faiſoit une queſtion quelconque en François, en Eſpagnol ou en Portugais, on entendoit auſſi-tôt une réponſe

analogue, qui provenoit de l'intérieur même du porte-voix; il n'étoit pas poſſible de prétendre qu'il y avoit un nain caché dans la poupée comme dans l'Automate joueur d'échecs. *Mag. Bl. vol. I, page 65.* La Poupée étoit trop petite pour contenir un nain quelconque. L'Auteur voulut nous faire croire que les paroles de la Poupée pouvoient être l'effet d'un mécaniſme caché dans ſon corps, & nous cita pour preuve les têtes parlantes de M. l'Abbé Mical.

Les têtes de cet Artiſte célèbre, dit alors M. Hill, quoiqu'elles graſſeyent un peu, & qu'elles prononcent certains mots d'un ton naſillard, ſont effectivement l'ouvrage du génie, puiſqu'elles ont ſurpaſſé les déſirs & l'eſpérance de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, qui ne demandoit aux Mécaniciens & aux Facteurs d'orgues que de faire prononcer les cinq voyelles. L'ignorance n'a point admiré ces chef-d'œuvres, parce qu'il n'y avoit point cette teinte de charlataniſme ſi néceſſaire dans ce ſiècle pour obtenir le ſuffrage de la multitude. Les automates de M. Mical, ajouta M. Hill, ſont bornés à un certain nombre de mots, & ne répondent point, comme la Poupée, aux queſtions arbitraires qu'on leur propoſe, parce que l'Auteur n'a pu leur donner le ſens de l'ouïe, & qu'il n'a pas voulu y ſuppléer par une tricherie dont il étoit incapable.

M. Hill me donna enſuite l'explication que voici ſur la Poupée parlante. Je penſe, me dit-il en riant, qu'il n'y a ici ni mécaniſme, ni compère. La petite figure rend ſes oracles par l'inſpiration d'une véritable Commère, dont je vois remuer les jupons au bas d'une armoire mal fermée. Quand cette Commère prononce des mots au point *A*, *fig. 24*,



ſa voix, qui ſort par le trou *A*, ſe porte à l'embouchure poſtérieure, *B*, *C*, *D*, du porte-voix, & de là elle eſt tranſmiſe dans toute ſa force à l'embouchure antérieure, *E*, *F*, *G*. Celui qui propoſe une queſtion, prêtant l'oreille au point *F*, entend la réponſe comme ſi les mots étoient prononcés à ce même point. Tel eſt l'effet ſimple & naturel de tous les porte-voix.

M. Hill nous fit enſuite obſerver que la Poupée, au lieu d'être ſuſpendue au milieu de la chambre, étoit placée au centre d'une grande ouverture faite dans une cloiſon, pour empê-

cher les Spectateurs trop curieux de paſſer par-derrière, où ils auroient pu voir facilement l'embouchure poſtérieure du porte-voix, ce qui auroit pu donner de violens ſoupçons de compérage. Il me fit remarquer auſſi que la Poupée ne parloit qu'à voix baſſe, ſans quoi on auroit pu s'apercevoir que la voix provenoit du fond de l'armoire où étoit la Commère. Enfin, je vis que la Poupée étoit attachée de manière qu'on ne pouvoit pas la tourner pour voir l'embouchure poſtérieure du porte-voix, & que d'ailleurs cette embouchure étoit maſquée par un énorme panache, qui, au premier abord, ſembloit deſtiné à orner la Poupée.

SECTION VIII.

Voltigeur mécanique.

POUR nous prouver qu'il pouvoit y avoir des Poupées parlantes, on nous fit voir un Automate danſant. Cette figure, placée ſur une corde, prenoit à peu près les mêmes poſtures, & faiſoit les mêmes évolutions que les voltigeurs ordinaires; cependant elle n'avoit dans ſon corps qu'un reſſort & deux ou trois leviers.

Nota, 1°. Quoiqu'il ſoit très-poſſible de faire cette expérience à l'aide d'un tournebroche,

ou de quelqu'autre moyen mécanique, je n'en parlerai point ici, parce que mon intention eſt d'expliquer ce Tour tel que je l'ai vu faire juſqu'à préſent, ſans parler des moyens qu'on peut employer dans la ſuite.

2°. Les Lecteurs, qui n'aiment point les Tours qu'on fait à l'aide d'un Compère, voudront bien obſerver que ce n'eſt pas ma faute ſi on employe de pareils moyens pour amuſer le Public : l'intérêt de la vérité m'oblige, pour remplir la tâche que je me ſuis impoſée, de dévoiler ces moyens, tout ignobles qu'ils ſont : on peut remarquer au reſte que, pour plaire aux vrais Amateurs, je donne pluſieurs Tours nouveaux, ou nouvellement perfectionnés, qui ſe font réellement par des moyens ingénieux. Je reviens à l'Automate danſant.

Il eſt attaché par la main à une barre de fer *A*, *B*, qui repréſente une corde bien tendue; *fig. 25*; ſes bras ſont inflexibles au coude; mais



ils peuvent ſe mouvoir circulairement auprès du tronc, étant attachés aux omoplates par une eſpèce d'articulation mobile, que les Anatomiſtes appellent *Diarthrôſe orbiculaire*. On voit aux points *G*, *H*, & aux points *L*, *M*, des tuyaux de tôle couverts de fleurs, qui enveloppent une grande partie de la barre de fer. Quand le Compère, caché au point *C*, tourne la manivelle, *R*, *B*, pour lui faire faire un quart de tour à gauche, l'automate, dont les bras en commençant, ſont parallèles à l'horizon, s'élève peu à peu juſqu'à ce que les bras ſoient poſés verticalement & parallèles au reſte du corps. Si, en ſuivant la même direction, le Compère fait faire à la manivelle un autre quart de tour, la partie ſupérieure des bras ſe portant alors en avant vers le Spectateur, y entraîne néceſſairement le reſte du corps avec d'autant plus de facilité, que les pieds ne s'oppoſent point à ſon paſſage, à cauſe de l'articulation mobile des jambes avec les cuiſſes, & des cuiſſes avec le tronc. Le Compère regardant les mouvemens de la machine par un petit trou, peut ſaiſir adroitement l'inſtant où une jambe paſſe en avant, l'autre reſtant en arrière. Alors il laiſſe un inſtant la machine à califourchon, enſuite il la balance par de petites ſecouſſes, & enfin il lui fait faire le moulinet, en ſuivant le mou-

vement de l'orcheſtre ; ce qui fait croire que la figure eſt ſenſible aux beautés de la Muſique. Quatre circonſtances concourent ici à faire illuſion : 1°. Le Compère, à l'aide d'un fil d'archal, finit par détacher de la barre l'automate qui, dans ce moment, tombe par terre ; ce qui perſuade que la figure n'étoit point clouée, mais qu'elle ſerroit la corde en l'empoignant, & qu'elle vient de la lâcher par un véritable mécaniſme. 2°. Les reſſorts qu'on fait voir dans le corps de l'automate confirment le ſpectateur dans l'idée qu'il ne faut pas de Compère. 3°. Ceux qui ne connoiſſent point comment on a pu faire parler la Poupée, s'imaginent qu'il doit être beaucoup plus facile de faire un automate danſant par mécanique. 4°. Les tuyaux de tôle, qui enveloppent la barre dans tous ſes points, excepté à l'endroit où eſt attaché l'automate, paſſent aux yeux du Spectateur pour être la barre ou la corde même, & comme ces tuyaux ſont ſans mouvement, & qu'on en eſt bien aſſuré par l'immobilité des guirlandes qui les couvrent & les entourent, on ne s'imagine point que la barre tourne en dedans, d'où l'on conclut qu'il n'y a pas de Compère, & que la figure ſe meut par ſes propres reſſorts.

SECTION IX.

Évènement ſingulier.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

CE même jour, il arriva, dans Yorck, un évènement extraordinaire : il y avoit environ un mois qu'on avoit mis en priſon un vieux Cordonnier, accuſé d'homicide; la Juſtice avoit entendu contre lui cinquante-deux témoins : les uns déclaroient l'avoir vu jeter un enfant dans la rivière; les autres diſoient avoir entendu les cris de l'enfant noyé; d'autres enfin dépoſoient qu'ils avoient vu l'accuſé ſe mettre en colère, & frapper horriblement cet enfant avant de le jeter dans l'eau. Le vieillard ſe défendoit, en diſant que, dans cette accuſation, il n'y avoit point de corps de délit, parce qu'aucun citoyen ne ſe plaignoit d'avoir perdu ſon enfant, & qu'on ne pouvoit lui préſenter le corps d'un enfant tué. Cette réflexion embarraſſoit un peu les Juges, qui n'étoient pas des gens de loi, mais ſimplement douze Cordonniers, parce que, dans ce pays-là, chacun eſt jugé par ſes Pairs, & que la province d'Yorck fourmille de Cordonniers, comme le Limouſin de Tailleurs de pierre. Ne pouvant confronter l'accuſé avec

le corps noyé, que le courant de la rivière avoit emporté jufqu'à la mer, les Juges avoient envie d'envoyer leur Confrère aux Petites-Maifons de ce pays-là, & cela avec d'autant plus de raifon, que, dans l'interrogatoire, on voyoit l'accufé rire comme un fou, & donner plufieurs autres fignes de folie : cependant comme il avoit de longs intervalles de raifon, & que les fymptômes de démence étoient un peu équivoques, on n'ofoit lui faire grâce de la vie ; la dépofition des témoins étoit d'ailleurs très-précife, & fembloit exiger une punition exemplaire.

Vous êtes bien embarraffés, dit le Vieillard, permettez-moi de recevoir ici tout à l'heure la vifite d'un de mes amis, & je ferai bientôt ceffer votre irréfolution. Sur la permiffion qu'il obtint de recevoir cette vifite, il manda fon ami, qui vint bientôt après avec une grande malle, dans laquelle étoit un petit berceau; l'accufé en tira un grand fabre, & puis un enfant, qu'il prit entre fes bras, en lui difant : » Adieu, » mon cher fils, je vais mourir aujourd'hui pour » avoir tué ton frère ». Cependant l'enfant pleuroit & paroiffoit fenfible aux adieux du Vieillard. Les Juges étoient furpris du premier aveu qui venoit d'échapper à l'accufé, lorfque celui-ci continua de cette manière : » Que devien-

» dras-tu, mon cher enfant, quand tu n'auras » plus auprès de toi celui qui t'a donné l'exiſ- » tence ? L'abandon & le mépris, voilà ta perſ- » pective; la misère & l'opprobre, voilà ton » partage; mais, non, dit-il, tu n'auras point » un pareil ſort, c'eſt à préſent pour la dernière » fois que tu fais entendre tes gémiſſemens ». Enſuite le Vieillard, inſenſible aux cris de l'enfant, parut entrer en fureur contre lui, & fit un mouvement pour lui donner un coup de ſabre : *Arrête, malheureux*, s'écrièrent les Juges d'une commune voix; mais il n'étoit plus temps, le coup étoit parti, & la tête de l'enfant rouloit déjà ſur le parquet.

Les Juges furent tous auſſi étonnés que le Lecteur va l'être dans un inſtant, quand ils virent qu'il n'y avoit pas de ſang répandu, quoiqu'il y eût un enfant décapité : ils s'aperçurent bientôt qu'on n'avoit coupé qu'une tête de bois; ils ſe plaignirent d'abord de cet excès de mauvaiſe plaiſanterie qui venoit de les ſoumettre à une ſi rude épreuve. C'eſt pour conſerver ma vie, dit le Vieillard à ſes Confrères, c'eſt pour vous prouver que l'enfant qu'on m'accuſe d'avoir jeté dans la rivière peut être ſemblable à tous égards à celui que j'ai décapité ſous vos yeux. Vous voyez maintenant, ajouta-t-il, qu'il ne faut pas toujours juger un homme d'après les

les bruits populaires, & qu'on peut mettre une petite reſtriction à la maxime, *vox Populi, vox Dei.*

Les Juges, ravis de voir qu'ils ne s'étoient aſſemblés ce jour-là que pour un crime imaginaire, prièrent leur Confrère de dire par quel art il avoit pu tromper les yeux & les oreilles juſqu'au point de faire une illuſion générale. Vous le ſaurez bientôt, dit le Vieillard; écoutez mon hiſtoire.

J'ai paſſé une partie de ma jeuneſſe avec une troupe ambulante de Bateleurs, compoſée de toutes ſortes de gens à talens; l'un ſavoit imiter au naturel le chant du merle, de l'alouette, de la grive & du roſſignol; l'autre contrefaiſoit la chouette, & faiſoit entendre le miaulement d'un chat; un troiſième imitoit aſſez bien le chant d'un coq, le roucoulement d'un pigeon & le glouſſement d'une poule: mais il excelloit ſurtout à jouer le rôle de dindon; un quatrième (& c'étoit moi-même) avoit porté ſi loin l'art d'aboyer & de ricaner, que partout où nous paſſions, les chiens & les baudets du voiſinage accouroient de toutes parts pour ſe mettre à l'uniſſon. Nous étions errans de Village en Village, & le Public appeloit notre Troupe la *Ménagerie*. Piqué de ce qu'on nous donnoit un nom ſi ſatyrique, je conçus le noble

deſſein d'obliger en quelque façon le Public à faire en ma faveur une exception honorable; l'amour de la gloire me fit créer pour moi un rôle nouveau, pour n'être plus déſigné ſous la dénomination commune. J'oſai me flatter que je pourrois parvenir un jour à imiter la voix d'un enfant à la mamelle. Mes eſpérances furent bientôt accomplies; car les leçons que j'allois prendre journellement à l'Hôpital des Enfans-Trouvés, & les fréquens exercices que je faiſois en mon particulier, me valurent bientôt de grands applaudiſſemens, en portant au plus haut point un talent pour lequel la nature ſembloit m'avoir formé. Je n'ai jamais regretté les peines que je m'étois données pour m'inſtruire dans ce nouvel art; mon ſavoir m'a ſervi plus d'une fois à voyager ſans argent, & à jouer des Comédies où il n'y avoit d'autre Acteur que moi; mais il eſt dans ma vie une époque remarquable, où mon talent m'a ſervi à jouer une ſcène bien plus intéreſſante: Depuis trois mois, je ſoupirois en vain pour une ingrate, que je ne pouvois fléchir; entré en tapinois dans la chambre de cette belle inhumaine, je me tapis un jour au fond de ſa ruelle, & je fis entendre ma voix enfantine; elle crut entendre les cris d'un enfant nouveau-né, & accourut auſſi-tôt, par PITIÉ, pour me bercer & pour ſécher mes

pleurs; mais quelle fut sa surprise, lorsque s'apercevant du Tour qu'on lui jouoit, elle ne trouva, derrière les rideaux, que cet enfant malin dont l'empire s'étend dans toute la nature! Le Dieu d'amour qui l'attendoit, la blessa cruellement; mais il ne la renvoya point sans adoucir ses maux, en la couronnant de roses, pour la récompenser du tendre sentiment qui l'avoit amenée.

Quelque habile que je fusse à m'acquitter de mon nouvel emploi, je m'aperçus bientôt que j'étois obligé de me cacher, ou de jouer devant des aveugles, pour produire l'illusion dans l'art nouveau que j'avois inventé. C'étoit en vain que je faisois entendre la voix d'un enfant à ceux qui ne voyoient aucun enfant auprès de moi, & qui voyoient remuer mes lèvres; ils s'apercevoient à l'instant du déguisement de ma voix, & se plaignoient de ce qu'ils avoient deviné trop tôt & trop facilement le mot de l'énigme. Alors j'imaginai de porter dans mes bras une poupée emmaillotée, couverte d'un voile; & pour persuader aux Spectateurs que certaines paroles ne sortoient pas de ma bouche, je résolus de prononcer d'une voix enfantine des mots qui n'exigent point le mouvement des lèvres; je m'aperçus qu'avec un certain effort & un peu d'exercice, je pourrois parvenir à

prononcer, ſans aucun mouvement apparent de mes lèvres, tous les mots où il n'entre que des conſonnes dentales, linguales ou gutturales, c'eſt-à-dire, des conſonnes telles que *d*; *l*, *h*, qu'on prononce des dents, de la langue ou du goſier, par excluſion aux conſonnes labiales, qu'on prononce des lèvres, telles que *b*, *m*, *p*. Il y a une infinité de ces mots qu'on peut prononcer ainſi ſans remuer les lèvres, ſurtout quand on parle d'une voix enfantine, parce que cette voix demande une prononciation gênée. Je donnerai pour exemple les mots ſuivans, en quatre Langues différentes : *ce qu'on dit eſt certain ; quelle heure eſt-il ? il eſt cinq heures. Nannette, ſonne la cloche ; il eſt déjà temps ; ſi Signora. Nonne ſeriò dixiſti.* I DID IT IN JEST.

Quand je fus bien exercé devant un miroir à jouer la partie enfantine de mon rôle ſans remuer mes lèvres, je parus ſur un théâtre dans un pays où j'étois inconnu ; je portois entre mes bras une poupée couverte d'un voile, avec laquelle j'entrois en converſation : elle me répondoit, touſſoit, chantoit, pleuroit & crachoit ; &, comme je l'interrogeois avec ma voix naturelle, qui eſt très-grave, on étoit naturellement perſuadé que la voix enfantine, qui ſe faiſoit entendre auſſi-tôt pour donner la réponſe, ne devoit pas provenir de la même bouche. La

présence d'un corps emmailloté, & l'immobilité de mes lèvres, achevoient l'illusion. Cependant je prononçois quelquefois, d'une voix enfantine, toutes sortes de mots, sans aucun choix; mais alors, crainte qu'on ne vît le mouvement de mes lèvres, j'avois soin de baisser ma tête vers la poupée, & d'appliquer mon visage contre son voile, comme pour la caresser & pour lui parler de plus près.

Maintenant, que je vous ai fait entrevoir les premiers principes de mon art, vous voyez, Messieurs, que les témoins oculaires que vous avez entendus contre moi, peuvent avoir mal vu : je suis peut-être coupable, dans ce moment-ci, de vous en avoir donné une preuve trop frappante, & de vous avoir tenus trop long-temps en suspens; mais je vous prie de pardonner ma faute en faveur de la leçon.

Au reste, ajouta le Vieillard en finissant, j'oubliois de vous dire que, lorsque je paroissois sur un théâtre, pour jouer moi seul une Comédie à deux rôles, j'étois obligé de faire un petit aveu à toute l'assemblée. Si la Compagnie s'étoit séparée en croyant que j'avois toujours eu dans mes bras la personne réelle d'un enfant, on n'auroit eu d'autre plaisir que celui d'entendre un petit dialogue amusant, & l'on seroit sorti du Spectacle, dans l'idée qu'on venoit de voir

& d'entendre une chose fort ordinaire; j'étois donc obligé, pour faire preuve d'industrie, de faire voir sur la fin que je n'avois dans mes bras qu'une poupée de carton. Cet aveu produisoit la plus grande surprise; il se trouvoit alors des personnes qui prétendoient expliquer ce phénomène, en disant que je parlois du ventre; &, quelque temps après, la Gazette & le Public me donnèrent le nom de VENTRILOQUE.

SECTION X.

Nouvelles Estampes.

LE 6 Novembre, nous quittâmes M. Wilson pour aller à Londres; dans notre route, nous ne vîmes rien qui puisse intéresser nos Lecteurs; mais le jour de notre arrivée dans la Capitale des Isles Britanniques, nous achetâmes chez Bowles, fameux Marchand d'Images, dans *Saint-Paul's-church-yard*, sept Estampes curieuses, que le Lecteur sera peut-être bien aise de connoître.

La première représentoit un Jongleur, soi-disant Académicien, parce qu'il avoit joué des gobelets devant une Académie, & se flattant de porter en équilibre, sur son nez, une anguille vivante, qui devoit se tenir verticalement

ſur le bout de ſa queue, pour ſe tourner à droite & à gauche au gré des Spectateurs, on voyoit le peuple s'ameuter autour de lui, parce qu'il ne tenoit point la promeſſe énoncée dans ſon *Proſpectus.*

La ſeconde repréſentoit une Ville ſouterraine, que l'imagination d'un Écrivain moderne a bâtie depuis peu dans une mine de ſel, auprès de Cracovie.

On voyoit dans la troiſième, un Automate joueur d'échecs, dont le Compère étoit ſi bien caché dans le fond d'une commode, qu'on avoit de la peine à l'appercevoir.

Dans la quatrième, on voyoit un Sorcier aux yeux bandés, faiſant tourner ſa baguette divinatoire, pour découvrir une ſource à trois pieds de profondeur, ſur la plus haute voûte de l'Égliſe Sainte-Geneviève, à Paris; cette Eſtampe portoit l'inſcription ſuivante, tirée mot à mot du *Morning-Poſt*, 26 Octobre 1784. *The Journal de Paſſy the moſt contemptible of all our periodical publications, is a ſource of triffling intelligences.*

La cinquième repréſentoit un batelet de la Seine, le plus fin voilier qu'on ait jamais vu, puiſqu'il étoit cenſé aller en ſix heures de Paris à Châlons-ſur-Marne. On voyoit, ſur la rive droite de la rivière, le petit Poucet, qui l'ac-

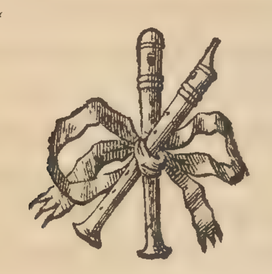
compagnoit, avec ses bottes de sept lieues. *Voy.* les Contes de Fées & le J. de *Passy*.

Sur la sixième, on voyoit un groupe de badauds accourant sur le Pont-Neuf & sur le Pont-Royal à Paris, pour voir un homme qui se vantoit de passer la Seine à pied sec avec des sabots élastiques, & qui prétendoit que son corps feroit des ricochets sur la rivière, comme font les boulets sur la surface de la mer, lorsque, dans un combat naval, les canons sont pointés à l'horizon.

La septième représentoit une Harpie vivante, monstre amphibie, moitié homme, moitié poisson, qui, selon l'inventeur, mange dans un an plusieurs centaines de bœufs & plusieurs milliers de cochons. On prétend l'avoir trouvée au royaume de Santa-Fé, dans le Pérou, Province du Chili; c'est à peu près comme si on se flattoit de l'avoir vue au Royaume de Marseille dans le Dauphiné, Province du Languedoc.

M. Bowles nous avoua franchement qu'il croyoit que la dernière de ces Estampes avoit été inventée par des Marchands, pour vendre quelques rames de papier: ce ne seroit pas, dit M. Hill, le premier Tour de ce genre qui a été joué au Public par la cupidité; & l'on pourroit mettre dans cette classe tous les Ou-

vrages qui, au lieu de traiter des matières que leur titre faſtueux annonce, ne contiennent que des réflexions triviales, des diſcours inſignifians, des remarques puériles, des détails ennuyeux. Tel feroit à peu près un Ouvrage d'AMUSEMENS PHYSIQUES, où l'on ne trouveroit rien de phyſique, ni rien d'amuſant; tel ſeroit encore un Ouvrage intitulé, *Expoſition anatomique & philoſophique des principes de la Langue Angloiſe*, dans lequel on donneroit bonnement toutes ſortes de règles pour parler platement le patois du pays de Galles. Tel ſeroit enfin un Journal où l'on annonceroit tous les ans de fauſſes nouvelles, des faits impoſſibles & des récits merveilleux, pour leurrer de nouveau quelques douzaines de Souſcripteurs à l'expiration de l'abonnement.





JE SUIS, &c.
P
I
J
E
C
J
E

CHAPITRE V.

SECTION PREMIÈRE.

Coup-d'œil ſur une Aſſemblée de Joueurs.

JE rencontrai un jour, dans un Café de Londres, un Bas-Breton nommé Kuſſel, que j'avois connu autrefois au Collége Royal de Toulouſe. Après les premiers complimens d'uſage, je lui demandai à quoi il s'amuſoit dans ce pays-là ; il me répondit qu'il paſſoit preſque tout ſon temps à l'Académie. Je vous félicite de très-grand cœur, lui dis-je alors, je voudrois bien avoir le même bonheur que vous. Il n'y a pas grand bonheur à cela, me répondit-il ; cependant ſi vous déſirez d'être un de nos Confrères, je pourrai vous introduire, & ſur ma préſentation vous ſerez reçu à bras ouverts. Je lui dis que je n'avois aucun titre pour être reçu dans une pareille Aſſemblée ; il me répondit qu'il ne falloit d'autre titre que de l'argent. Je ſais bien, lui repliquai-je, que, ſelon le préjugé vulgaire, l'argent fait tout ; mais je ne crois pas encore, nonobſtant le proverbe, qu'une clef d'or puiſſe m'ouvrir la porte de l'Académie, tant que nous ver-

rons MM. les Académiciens n'avoir d'autre but & d'autre paſſion que de cultiver les lettres, & de reculer les bornes des connoiſſances humaines. Il répondit, en ſouriant de ma mépriſe, que l'Aſſemblée où il vouloit m'introduire, n'étoit point une Compagnie de Savans, ni une Société Littéraire, mais tout ſimplement une Académie de jeu, compoſée d'aigrefins de toute eſpèce, qui étoient alternativement dupes & fripons. Ne croyez pas, ajouta-t-il, que je continue de m'occuper des Belles-Lettres, comme quand j'étois au Collége. L'exemple d'Homère mendiant ſon pain dans ſept villes, qui ſe diſputèrent, après ſa mort, l'honneur de lui avoir donné le jour, m'avoit déjà dégoûté de l'étude; mais l'hiſtoire du Camouens mourant à l'Hôpital, & celle de Milton pouvant à peine obtenir 30 piſtoles pour ſon *Paradis perdu*, qui fit la fortune de *Thompſon* & de ſes héritiers, m'inſpirèrent la plus grande averſion pour les Lettres, & je brûlai mes livres, quand je vis le portrait de l'immortel *Cervantes* avec cette inſcription :

Il éclaira ſon ſiècle, & mourut de miſère.

Depuis que j'ai livré ma bibliothèque aux flammes, j'ai couru le monde pour gagner ma vie en jouant toutes ſortes de rôles; j'ai été Marchand de bière en Flandre, Comédien dans le Brabant,

Copiſte, Latiniſte & Orthographiſte à Édimbourg, Maître en fait-d'armes & *contre-pointeur* à Dublin. Aujourd'hui, après avoir changé de métier pour la dixième fois, je fais ſauter la coupe, je file la carte, je tire la bécaſſine & je plume le pigeon. Enfin, ajouta-t-il, ſi vous voulez que je vous initie dans mes ſecrets pour me ſervir de Compère à l'Académie, & faire le petit ſervice, vous pourrez bientôt dire, comme moi :

Ma poche eſt un tréſor ;
Sous mes heureuſes mains, le cuivre devient or.

LE JOUEUR.

Je fus choqué, autant que ſurpris, de la liberté qu'il prit de me faire une pareille invitation, & de la hardieſſe avec laquelle il ſe vantoit de ſon ſavoir funeſte : mais tel eſt l'aveuglement du vice au front d'airain, que ſouvent il fait parade de ce qui devroit le faire rougir. Je lui répondis que j'avois approfondi depuis long-temps toute la théorie de ſon art, non pour la mettre en pratique & dans l'eſpérance de pouvoir faire des dupes, mais par curioſité & dans l'intention de dénoncer un jour au Public les divers pièges qu'on tend aux honnêtes gens.

Puiſque vous êtes ſi ſavant, me dit-il, vous pourrez peut-être m'expliquer comment, de-

puis quinze jours, j'ai conſtamment perdu mon argent, nonobſtant les ruſes dont j'ai fait uſage, ce qui m'obligera, dès à préſent, de paroître moins fréquemment à l'Académie, & d'aller me promener, comme dit le *Spectateur*, non pour gagner l'appétit, mais pour diſtraire la faim.

Il n'eſt pas étonnant, lui dis-je, que vous ayez échoué à votre tour; les *grecs au jeu* ſont comme les ſpadaſſins, tôt ou tard ils trouvent leur maître; il y a cependant cette différence, que les bretteurs de profeſſion reconnoiſſent un certain point d'honneur qui les empêche de ſe battre deux ou trois contre un, tandis que les chevaliers d'induſtrie ſont quelquefois une douzaine pour égorger une victime & pour partager les dépouilles de celui qui tombe dans leurs filets. L'un lie amitié avec les garçons de l'Académie, & les ſoudoye pour ſubſtituer des cartes marquées aux cartes ordinaires, l'autre n'a d'autre occupation que d'inventer de nouveaux pièges, & d'amener des dupes en les leurrant de belles promeſſes : un troiſième fabrique toutes ſortes de cartes qu'on peut reconnoître à l'œil & au tact; il en fait de retrécies ou de raccourcies en les rognant d'un côté, de rudes en les frottant de colophane, de rembrunies avec de la mine de plomb, & de gliſ-

ſantes avec du ſavon & de la térébenthine : un quatrième s'exerce continuellement à faire ſauter la coupe, à faire de faux mêlanges & à filer la carte, c'eſt-à-dire à donner adroitement la ſeconde ou la troiſième au lieu de la première, quand il s'aperçoit, par une marque extérieure de celle-ci, qu'elle ſeroit aſſez bonne pour faire beau jeu à celui dont on a conjuré la ruine.

Celui-ci ſe place conſtamment vis à vis ſon Confrère derrière le joueur dupé, pour faire le petit ſervice. Expert dans l'art des ſignaux, il change à chaque inſtant les différentes poſitions de ſes doigts, pour faire connoître à ſon complice les cartes que ce dernier n'a pu diſtinguer au tact & à la vue. Celui-là, tirant la bécaſſine, s'aſſocie avec un nouveau débarqué, fait avec lui bourſe commune, joue contre un troiſième, avec lequel il eſt d'intelligence, perd tout ſon argent en affectant de paroître au déſeſpoir, & ſe réjouit ſecrettement de la bonne part qui doit lui revenir. Enſuite il y en a un qui fait l'office de *Contrôleur*, en tenant regiſtre de tout l'argent que les *Receveurs* mettent dans leur poche, pour les empêcher d'en eſcamoter une partie à leur profit, & les obliger par là de rendre un fidelle compte à la Compagnie.

Kuſſel s'aperçut bientôt que j'étois trop inſ-

truit pour avoir besoin de ses leçons, & en même temps trop honnête homme pour jamais les mettre en pratique; cependant, sur la prière qu'il me fit, d'entrer pour un instant à l'Académie, pour tâcher de découvrir les artifices qu'on avoit employés contre lui depuis quinze jours, la proximité du lieu où se tenoit l'assemblée, & le désir de m'instruire & de connoître les extrêmes dans tous les genres, me firent souscrire à son invitation.

Nous trouvâmes réunis dans cet endroit des Gentilshommes, des Palefreniers, des Musiciens, des Escamoteurs, des Tailleurs, des Apothicaires: les *Académies de jeu*, dis-je alors en moi-même, *sont donc comme des tombeaux, tous les rangs y sont confondus*; en même temps, mon introducteur me disoit tout bas, le nom & l'état des personnes qui composoient l'Assemblée. Voilà dans un coin, me dit-il, une partie de brelan où sont les quatre personnes qui m'ont gagné tout mon argent: vous y voyez, ajouta-t-il, deux grands Seigneurs qui voyagent *incognitò*. Quelle fut ma surprise, lorsque je m'aperçus qu'un de ces prétendus grands Seigneurs n'étoit autre chose qu'un faiseur de Tours; c'étoit le fameux Pilferer, que j'avois connu au Cap de Bonne-Espérance, & qui étaloit fastueusement son or, sa broderie & ses bijoux.

Voilà,

Voilà, ſans doute, dis-je à Kuſſel, celui qui vous a gagné tout votre argent. Il me répondit que ce Seigneur, loin de gagner quelque choſe, perdoit chaque jour très-galamment une quarantaine de louis : étant bien perſuadé qu'un Eſcamoteur ne va pas dans une Académie de jeu pour s'y laiſſer attraper, je penſai qu'il devoit y avoir là-deſſous quelque ruſe nouvelle dont je n'avois peut-être jamais eu l'idée. Je réſolus en conſéquence d'obſerver Pilſerer, & de m'approcher de lui, en tenant négligemment ma main & mon mouchoir ſur mon viſage pour qu'il ne me reconnût point ; je remarquai d'abord que lorſqu'il donnoit les cartes, une perſonne de la Compagnie avoit un petit brelan, mais qu'il y avoit quelquefois un brelan plus fort dans les mains d'un autre Joueur, dont la phyſionomie ne me parut pas inconnue. Je me rappelai bientôt que j'avois vu ce dernier en Afrique, ſervir à Pilſerer de domeſtique, d'ami & de Compère. Je ſoupçonnai, dès ce moment, que Pilſerer faiſoit adroitement gagner ſon Compère, & qu'il affectoit de perdre lui-même quelque bagatelle, pour qu'on ne le ſoupçonnât point de mauvaiſe-foi ; que le Compère, pour éviter les mêmes ſoupçons ſur ſon compte, ne mêloit jamais les cartes, & les faiſoit toujours mêler par autrui ; & qu'enfin

Pilferer & ſon Compère faiſoient ſemblant de ne pas ſe connoître, pour qu'on ne les accuſât point d'être d'intelligence. Il me reſtoit à découvrir le moyen qu'employoit Pilferer pour donner bon ou mauvais jeu à différentes perſonnes ſelon ſes déſirs. Cette découverte ne me parut pas bien facile, quand je vis que Pilferer ne ſubſtituoit point un ſecond jeu de cartes, & qu'avant de mêler lui-même, il avoit toujours ſoin de faire mêler par d'autres; cependant je m'aperçus enfin qu'avant de faire mêler par les autres Joueurs, il retenoit cinq à ſix cartes dans ſa main droite, & qu'en reprenant le jeu pour mêler à ſon tour, il les plaçoit adroitement par deſſus, & leur donnoit enſuite, en un clin d'œil, l'arrangement néceſſaire pour faire gagner ſon Compère.

Nota. Le lecteur croira peut-être qu'un pareil arrangement eſt impoſſible, à cauſe qu'au brelan, on donne les cartes une à une; mais ce tour d'adreſſe, comme beaucoup d'autres, n'eſt malheureuſement que trop facile à ceux qui en ont acquis l'habitude. Je n'en donne point ici les moyens, parce que je prétends bien avertir mes Lecteurs qu'il exiſte un art funeſte, dont ils pourroient être les dupes; mais je ne veux enſeigner à perſonne le moyen de réduire cet art en pratique : toutefois on peut être aſſuré que je ne combats point ici une chimère,

& que j'ai ſouvent fait voir à mes amis tous les faux mêlanges qu'on peut faire adroitement & imperceptiblement en jouant au piquet, au brelan & à la triomphe : je ne dévoile au reſte mes moyens à qui que ce ſoit, & je me contente d'en faire voir les réſultats pour prouver combien il eſt imprudent de riſquer ſon argent au jeu avec des perſonnes dont la probité n'eſt pas parfaitement reconnue.

On me dira peut-être que Pilferer ne pouvoit guère retenir cinq à ſix cartes dans ſa main ſans être aperçu. Il eſt vrai qu'on auroit pu abſolument l'apercevoir, ſi on avoit ſu, comme moi, que Pilferer étoit un Faiſeur de Tours, & qu'il étoit là avec ſon Compère; ſi la crainte & la timidité avoient paru ſur ſon front, ou s'il eût joué ſes Tours avec la mal-adreſſe d'un homme nouvellement initié : mais l'aiſance & la facilité qu'on voyoit dans ſes manières, l'indifférence avec laquelle il perdit ſon argent, la naïveté de ſes diſcours & ſurtout la richeſſe de ſon coſtume, tout concouroit à bannir les ſoupçons, tandis que ſon air de bravoure annonçoit qu'il faudroit ſe couper la gorge avec lui, ſi on oſoit lui faire le moindre reproche.

Auſſi-tôt qu'il tenoit les cinq cartes de réſerve, il appuyoit négligemment ſa main ſur le bord de la table, & comme cette attitude

auroit pu paroître gênée, si elle avoit duré long-temps, il la quittoit bientôt pour gesticuler de différentes manières, observant cependant dans tous ses gestes, de tourner le dessous de sa main vers la terre, pour ne pas laisser voir les cartes retenues : tantôt il appuyoit familièrement sa main droite sur le bras gauche de son voisin, en l'invitant honnêtement à mêler les cartes lui-même ; tantôt il portoit sa main à son côté en tenant le bras droit en anse de panier, tandis qu'il portoit la main gauche sur son front, en demandant si c'étoit à lui à donner ; la Compagnie trompée par la naïveté de cette question, répondoit qu'oui, croyant qu'il n'en savoit rien ; & c'étoit une raison de plus pour ne pas soupçonner les préparatifs qu'il venoit de faire pour arranger le jeu selon ses désirs.

Aussi-tôt qu'il avoit donné aux cartes l'arrangement projeté, il ajoutoit une circonstance qui achevoit l'illusion ; il faisoit un faux mélange en coupant les cartes en plusieurs petits paquets, & ensuite il les remettoit toutes à leur même place, ou les arrangeoit selon ses désirs, quoiqu'il parût les embrouiller de vingt manières. Mon cher Lecteur, si vous voulez vous faire une idée de l'agilité de Pilferer dans cette circonstance, entrez dans une Imprimerie ;

voyez ce Compositeur habile faire dans sa casse la distribution des caractères ; sa main qui voltige avec la rapidité d'un éclair, semble jeter les lettres au hasard, mais il n'en est rien ; les caractères tombent tous à leur place, d'où on les enlève, en un clin d'œil, pour leur donner un ordre connu. Tel est Pilferer, lorsqu'il fait sur une table une multitude de petits paquets, pour tromper les yeux par un mêlange apparent ; ses bras & ses doigts se croisent de vingt manières, comme ceux d'un habile Organiste. La promptitude & l'irrégularité de ses mouvemens, semblent destinées, au premier abord, à produire le désordre & la confusion dans toutes les cartes ; mais c'est tout le contraire ; car, par ce stratagème, les cartes conservent leur arrangement primitif, ou prennent une combinaison projetée pour enrichir Pilferer, en faisant la ruine & le désespoir de ceux qui ont l'imprudence de jouer avec lui.

Comme j'étois sur le point de sortir, Kussel me pria de lui faire part de mes observations ; mais je lui répondis que je ne voulois pas m'attirer une mauvaise affaire, en faisant croire que j'étois venu dans cet endroit en qualité d'espion ou de délateur, & en déposant des faits sur lesquels il se présenteroit peut-être un grand nombre de contradicteurs ; j'ajoutai qu'il suffi-

roit d'avertir un jour le Public des tricheries qu'on invente de temps en temps pour en impoſer aux gens de bonne-foi, & qu'après cet avertiſſement on pourroit dire aux dupes qui ſe plaignent des fripons, & aux trompeurs qui trouvent des trompeurs & demi :

Perditio tua ex te.

En ſortant, je trouvai, dans une eſpèce d'antichambre, deux italiens, qui ſe mirent auſſitôt à parler le Patois Provençal, pour que je ne les entendiſſe point; l'un ſe plaignit de ce que le gibier étoit fort rare; & l'autre répondit, que ce n'étoit pas étonnant, puiſqu'il y avoit un ſi grand nombre de Chaſſeurs. Tu as raiſon, repliqua le premier, je jouois l'autre jour au piquet avec un homme qui avoit l'air d'un imbécille & d'un mal-adroit, & c'étoit peut-être le plus fin renard qu'il y ait en Europe; il y avoit environ une heure que j'employois en vain contre lui toutes les reſſources de mon art, lorſque je m'aperçus par haſard, qu'il employoit de ſon côté les mêmes ruſes contre moi.

Corſaires contre Corſaires,
Ne font pas, dit-on, leurs affaires.

SECTION II.

Le Cocher Escamoteur. Observation sur les Gazettes Angloises.

AYANT pris un fiacre, pour aller de l'Académie à mon logement, quand je sortis de la voiture, je voulus payer le Cocher, en lui mettant une guinée dans la main, & je lui demandai mon reste; mais il me la rendit aussitôt, en me priant de lui en donner une autre, parce que celle-là lui paroissoit fausse : je crus qu'il se trompoit; mais, pour éviter toute querelle avec lui, je ne fis point difficulté de souscrire à sa demande, & je lui en donnai une seconde, sur laquelle il me rendit vingt schelings. Sachant que la guinée vaut vingt-un schelings, je croyois tout bonnement que je n'en avois dépensé qu'un pour ma voiture de louage; mais en entrant chez moi, M. Hill, qui s'y trouva dans cet instant, me prouva que cette course d'une demi-heure me coûtoit deux guinées, c'est-à-dire un peu plus de deux louis argent de France; les schelings qu'on m'avoit donnés n'étoient que des morceaux de cuivre blanchis, & la fausse guinée qu'on m'avoit rendue n'étoit

point celle que j'avois donnée moi-même en premier lieu.

Dans ce pays-ci, me dit M. Hill, on pend, comme chez vous, les Faux-Monnoyeurs; mais la fauſſe monnoie y eſt beaucoup plus commune, ſoit parce que le Code criminel de l'Angleterre, exigeant des preuves trop claires, laiſſe ſubſiſter par là une infinité de coupables, ſoit parce que les Anglois ſont un peu moins effrayés d'une punition qui, dans ce pays-ci, n'eſt point ignominieuſe; ou, pour mieux dire, parce qu'ils s'expoſent plus volontiers à perdre une vie que la miſère & les mœurs du pays rendent inſupportable. Les Cochers de fiacre, continua M. Hill, achètent quelquefois de la fauſſe monnoie à très-bas prix, après quoi ils la font paſſer, en vrais Eſcamoteurs, dans la poche des Bourgeois. Lorſqu'ils conduiſent quelque nouveau venu, qui ne connoît point la Langue Angloiſe, ou quelqu'un de leurs compatriotes qui n'eſt pas encore *déniaiſé*, ils jouent des Tours qui les conduiroient à une mauvaiſe fin, s'ils ſe trouvoient vis à vis d'un homme qui pût les prendre ſur le fait. Ils reçoivent de la main gauche la pièce qu'on leur donne, & cachant dans la main droite une fauſſe pièce égale, en apparence, à celle qu'ils viennent de recevoir, il prennent

cette dernière avec l'index & le pouce de la main droite, laiſſant tomber la fauſſe pièce dans la main gauche, & vous la préſentent en vous priant très-honnêtement d'en donner une autre, tandis qu'ils mettent dans leur poche, avec la main droite, la bonne pièce qu'ils viennent de recevoir. Celui à qui on joue ce Tour, s'il ne ſoupçonne point cette adreſſe de leur part, ne ſe tient point ſur ſes gardes; croyant qu'on lui rend ſa pièce, il ne fait aucune difficulté de la reprendre pour en donner une autre, & par ce moyen il en donne deux au lieu d'une.

Voulant me faire rendre les deux guinées qu'on venoit de m'eſcroquer, je ſortis bien vîte pour retrouver le Cocher, mais il s'étoit éclipſé, dans la crainte qu'on ne le rappelât pour l'obliger à reſtitution. Je voulois abſolument en faire la recherche, & je l'aurois trouvé bien facilement, parce que j'avois retenu ſon *numéro*; mais M. Hill m'obſerva que vraiſemblablement je ne pourrois pas lui arracher l'aveu de ſa tricherie; que ne l'ayant point pris ſur le fait, & n'ayant point de témoins à lui oppoſer, je ne pourrois pas le faire condamner par le *Juge de paix*; & qu'enfin le cas devenant très-douteux aux yeux de la Juſtice par les circonſtances, je ne pourrois terminer cette affaire équivoque que par un combat à coups de poings,

que je ferois peut-être obligé d'accepter fous peine d'être hué par la populace.

Cùm fueris Romæ, Romano vivito more:
Cùm fueris alibi, vivito ficut ibi.

Tandis que je faifois des réflexions philofophiques fur les mœurs groffières de ce peuple toujours agité comme la mer qui l'environne, fur la prétendue liberté de cette nation accablée d'impôts, & fur le faux bonheur de ces Infulaires mélancoliques, qui, ne buvant jamais de vin, refpirent fans ceffe un air obfcurci par la fumée du charbon & par les brouillards de la Tamife, nous vîmes paffer fur le trottoir oppofé à celui où nous étions un gros homme joufflu, à grandes épaules, qui, armé d'un bâton noueux dont il frappoit le pavé, étourdiffoit nos oreilles avec un cornet à bouquin, pour avertir le peuple qu'il avoit des Gazettes à vendre. M. Hill lui fit figne de s'approcher, & auffi-tôt il traverfa la rue pour venir à nous ; il nous vendit à trois fols la pièce plufieurs grandes feuilles qui fortoient de fous preffe : c'étoient le *London Chronicle*, le *Morning-Poft*, le *New-Daily-Advertifer*, *l'Evening-Poft* & le *Morning-Herald* ; nous trouvâmes, dans ces Gazettes, un fatras de nouvelles politiques & de farcafmes amers contre les premiers perfonnages de l'État. On

y lisoit les Pamflets piquans de l'envie, les Rendez-vous des Sociétés Anti-Gallicanes & les Annonces fastueuses de l'empirisme.

Les Rédacteurs de nos Gazettes, me dit M. Hill, insèrent dans leurs feuilles, pour de l'argent, tous les avertissemens que la vanité & la cupidité veulent publier. Un homme peut y faire imprimer son propre éloge, composé par lui-même.

En effet, nous vîmes bientôt après, que Pilferer avoit profité de cette liberté, pour faire accroire à tous les curieux de l'Europe qui reçoivent ces Gazettes en pays étranger, qu'il avoit eu à Bath & à Cambridge les succès les plus éclatans, quoique, dans le fait, il eût été généralement sifflé à chacune de ses représentations, & qu'il lui fût encore arrivé quelque chose de pire. Son intention n'étoit point d'en imposer par là à la Nation Angloise, parce que c'étoit impossible; mais, en jouant ce Tour, il vouloit faire parler de lui dans les pays lointains, pour aller ensuite cueillir les fruits d'une réputation usurpée. Je pourrois m'étendre beaucoup sur cet article, mais je me contenterai de prouver ici, à mes Lecteurs, que les Gazettiers Anglois, qui avoient fait l'éloge de Pilferer pour de l'argent, parloient bien différemment quand ils disoient leur véritable façon de penser.

Extrait du Morning-Herald, 8 Nov. 1784.	*Traduction.*
Signor Pilferer the conjurer by the help of a little agency behind the ſcenes played ſeveral tricks and became popular....	Le ſieur Pilferer, *le Sorcier*, .. par le ſecours d'un petit Compère, caché derrière le Théâtre, a joué différens Tours, & s'eſt acquis l'amitié du peuple....
He attempted to ſtrip off *an English-man's shirt. If he had ſucceeded, he would have retained his popularity.*	Il a entrepris d'ôter la chemiſe à un Anglois, (*ſans lui ôter ſon habit*); & s'il avoit réuſſi, le peuple lui auroit continué ſon affection.

Un paragraphe de l'*Evening-Poſt* nous apprit qu'on chantoit depuis peu, dans toutes les rues de Bath, une chanſon où l'on reprochoit à Pilferer de n'avoir pu ôter la chemiſe d'un Anglois, ſans être d'intelligence avec lui. Elle avoit pour refrain les deux vers ſuivans, tirés d'une comédie intitulée, *Aéroſtation.*

	*Traduction libre, ſur l'*AIR: *Du haut en bas.*
Ho! for Pilferer ſake *Of high renown,* *Who'll ſteal the shirt* *Of any man in town.*	A mon ſecours Vienne un Compère plus habile, A mon ſecours: Les Anglois font manquer mes Tours. Les *dépouiller* dans cette Ville, Eſt une affaire difficile; A mon ſecours.

SECTION III.

Tour du Piquet incompréhensible, nouvellement perfectionné.

J'ÉTOIS un jour chez un bourgeois, dans *Saint-James's ſtreet*, avec des Profeſſeurs de l'Univerſité d'Oxford, qui me parlèrent du Tour du Piquet comme du plus extraordinaire qu'on ait jamais inventé ; il conſiſte, comme on ſait, à faire un des Spectateurs repic & capot en telle couleur qu'il déſire. Je me préparois à l'exécuter devant ces Meſſieurs, lorſqu'il arriva un de leurs Confrères, qui ſe flatta de le ſavoir, en diſant qu'il avoit lu, dans les Récréations de M. Guyot, que les cartes devoient être arrangées d'avance, & qu'on faiſoit ſauter la coupe tantôt ſur une carte longue, tantôt ſur une carte large, en donnant les cartes, ſelon le beſoin, par deux ou par trois, pour avoir différens réſultats, ſelon la couleur demandée.

Sur cette obſervation, j'aurois pu me trouver embarraſſé, ſi je n'avois imaginé quelques acceſſoires pour donner à ce Tour une tournure neuve ; mais je les étonnai par ma réponſe, en leur diſant : » Je vais vous démontrer, Meſſieurs, que je prévois votre penſée, en arran-

geant d'avance les cartes pour vous faire repic dans la couleur que vous devez choisir : & pour vous prouver qu'avant de donner les cartes, je ne fais pas sauter la coupe à différens endroits, selon le besoin, comme on vient de le dire, fournissez-moi vous-même un jeu de cartes où il n'y ait ni carte longue, ni carte large. Qu'une personne de la compagnie donne les cartes pour moi, afin que je ne puisse pas faire sauter la coupe; & enfin, si vous voulez rendre cette coupe inutile, ne nommez la couleur choisie que lorsque les cartes seront données. Si, nonobstant ces trois précautions de votre part, vous vous trouvez repic dans la couleur demandée, il s'ensuivra qu'en arrangeant les cartes, je connoissois d'avance cette couleur. Observez, je vous prie, Messieurs, qu'il est impossible que je me donne en même temps les quintes majeures des quatre couleurs, parce qu'il faudroit pour cela me donner vingt cartes, tandis que je n'en reçois que quinze, y comprises les trois du talon; cependant, pour vous faire repic, j'aurai quatorze d'as & quatorze de rois, avec la quinte majeure de la couleur choisie, & comme j'aurai cette quinte & ces quatorze sans faire sauter la coupe, & en faisant donner les cartes par un autre, dans un instant où vous n'aurez pas encore nommé la couleur choisie, il s'ensuivra nécessairement

qu'en arrangeant les cartes d'avance, j'avois prévu la couleur demandée ».

Je fis ce Tour avec toutes les circonſtances, ou pour mieux dire avec toutes les apparences que je viens d'annoncer, & ces Meſſieurs étoient ſur le point de convenir que j'avois prévu leur penſée, lorſque je leur fis l'obſervation ſuivante:

» Il ne m'a pas ſuffi, Meſſieurs, de prévoir la couleur que vous deviez me demander; cette preſcience de ma part auroit été très-inutile, ſi, en arrangeant les cartes, je n'avois ſu en même temps le nombre que vous deviez faire paſſer par deſſous en coupant le jeu, parce que votre coupe a produit un grand changement dans la diſtribution des cartes. Or, cette coupe, quant au nombre des cartes qu'elle fait paſſer par deſſous, eſt un véritable effet du haſard, c'eſt-à-dire, qu'elle dépend de circonſtances, qui vous ſont abſolument inconnues, puiſqu'en coupant vous agiſſiez auſſi aveuglément qu'un enfant qui porte ſa main dans la roue de fortune pour tirer les numéro d'une loterie: il s'enſuit de là que je peux prévoir les évènemens fortuits, ce que vous appelez, dans vos écoles de Métaphyſique, *connoître les futurs contingens*; c'eſt-à-dire que devinant d'avance les chances du haſard, je peux ruiner une loterie & faire des

prophéties plus certaines & moins équivoques que celle de Noſtradamus. Mes raiſonnemens ne vous paroiſſent peut-être pas trop conformes aux règles de la Logique : mais convenez au moins que, ſi je multipliois les ſyllogiſmes obſcurs, les argumens captieux & les expériences trompeuſes dans une ſociété moins éclairée que celle-ci, il ne feroit peut-être pas impoſſible que la *crédule jalouſie & l'aveugle cupidité vinſſent me conſulter ſérieuſement ſur le préſent & ſur l'avenir* ».

Je leur dis enſuite que, pour faire ce Tour, il falloit d'abord arranger les cartes de la manière ſuivante :

Neuf de Cœur, *Carte ſupérieure.*
Neuf de Carreau.
As de Cœur.
As de Carreau.
Neuf de Pique.
Neuf de Trèfle.
As de Pique.
As de Trèfle.
Huit de Cœur.
Huit de Carreau.
Roi de Cœur.
Roi de Carreau.
Huit de Pique.
Huit de Trèfle.
Roi de Pique.
Roi de Trèfle.
Sept de Cœur.
Sept de Carreau.
Dame de Cœur.
Dame de Carreau.
Sept de Pique.
Sept de Trèfle.
Dame de Pique.
Dame de Tréfle.
Talon.
Valet de Cœur.
Dix de Cœur.
Valet de Carreau.
Dix de Carreau.
Valet de Pique.
Dix de Pique.
Valet de Trèfle.
Dix de Trèfle, *Carte inférieure.*

Les

Les cartes étant ainſi arrangées, continuai-je, on les mêle en apparence; mais ſans les déranger en aucune manière (Ceci dépend d'une adreſſe particulière, que la lecture d'aucun livre ne ſauroit donner). Par cette circonſtance, le ſpectateur commence à croire que les cartes ne ſont pas arrangées d'avance, quoiqu'on lui diſe qu'elles le ſont. Il cherche déjà dans ſon eſprit un autre moyen d'expliquer ce Tour, ce qui lui ſera bien difficile, puiſqu'il commence par poſer un faux principe. Après avoir fait un mêlange apparent, on préſente les cartes à quelqu'un pour faire couper; auſſi-tôt après, on les préſente à une autre perſonne de la compagnie, en la priant de donner les cartes elle-même; c'eſt en les préſentant à cette ſeconde perſonne, qu'on profite de la circonſtance pour faire ſauter la coupe, ce que je fais avec aſſez de ſubtilité pour n'être pas aperçu de ceux mêmes qui la ſoupçonnent, & ce qui n'eſt pas ſoupçonné de ceux qui regardent ce moyen comme inutile, tant ils ſont perſuadés qu'on vient de mêler les cartes au haſard.

Au reſte, on peut ſe paſſer de faire ſauter la coupe ſoi-même, ſoit en faiſant le petit pont, ſoit en inſérant une carte large dans le jeu fourni par la compagnie. Le Spectateur coupe naturellement ſur le petit pont, ou ſur la carte large

qui doit être ici le dix de trèfle, ce qu'on reconnoît facilement en faisant une égratignure ou toute autre marque visible sur le neuf de cœur, qui dans l'arrangement que nous supposons, doit se trouver dessus après la coupe. Si l'on s'aperçoit que le Spectateur, par hasard ou par malice, ne coupe point sur la carte large ou sur le petit pont, on peut faire couper deux ou trois fois de suite, soit en affectant une distraction, soit en donnant pour prétexte, qu'en faisant couper successivement par plusieurs personnes, on ne peut pas être soupçonné de connivence avec le premier qui a coupé.

Quand le Spectateur a commencé de donner les cartes, s'il les donne trois à trois, il faut le prier, *à voix basse*, de donner par deux, parce qu'en donnant par trois, il seroit impossible de terminer heureusement le Tour dans l'arrangement que nous supposons ici; cependant, aussi-tôt qu'il a commencé de donner par deux, on lui dit (tout haut pour que tout le monde l'entende, mais avec un air d'indifférence qui ne soit pas dans le cas de le faire changer) : *Donnez, Monsieur, par deux ou par trois, ce m'est parfaitement égal : au reste, continuez par deux, puisque vous avez commencé.* Quand il aura fini, on ne manquera pas de faire remarquer à la Compagnie qu'on a donné le choix de donner

par trois ou par deux, & que, si on avoit donné par trois, chacun des Joueurs auroit plusieurs cartes différentes de celles qu'il a, & c'est ici une circonstance de plus qui fait croire à la Compagnie que les cartes n'étoient point arrangées d'avance, ou qu'on avoit prévu qu'il plairoit au Spectateur de donner par deux.

Les douze cartes étant données à chacun des Joueurs, & les huit cartes du talon étant sur la table, celui contre qui on joue veut aussi-tôt s'emparer de son jeu pour faire son écart; mais on l'en empêche en mettant soi-même la main sur les cartes qu'il veut prendre; &, pour qu'il ne s'obstine point à les prendre dans cet instant, on lui parle à peu près de cette manière : » Permettez, Monsieur, que je fasse le Tour avec » toutes les circonstances qui peuvent le rendre » merveilleux. Vous voyez bien que si vous » regardez actuellement vos cartes, vous pour» rez connoître les miennes, & qu'il ne vous sera » pas difficile de choisir, pour m'attraper, une » des trois couleurs que je n'ai point. Dites donc » auparavant en quelle couleur vous voulez être » repic & capot «.

Quand il a nommé la couleur, s'il veut prendre son jeu, on l'en empêche encore, sous prétexte d'embellir le Tour, en lui permettant de changer de couleur. Dans cet instant, on multi-

plie les queſtions, les remarques & les offres; s'il ne profite point de la permiſſion qu'on lui donne de changer de couleur, on le loue de ſa conſtance, en aſſurant qu'on avoit prévu qu'il ne changeroit pas; mais s'il en choiſit une autre, on ſe vante d'avoir prévu ſon changement, & d'avoir arrangé le jeu préciſément pour la couleur à laquelle il vient de ſe fixer : enfin, ſi, en dernier lieu, il ſe tient à trèſle, on prie la perſonne qui a donné les vingt-quatre premières cartes, de vouloir bien diſtribuer le talon; & le valet de trèſle, qui ſe trouve avec le dix ſous le jeu, forme, avec la tierce majeure qu'on a déjà reçue, la quinte dont on a beſoin. S'il prend cœur, on obtient un effet pareil pour cette couleur, en diſtribuant ſoi-même le talon & en faiſant paſſer par deſſous le valet & le dix de cœur qui ſe trouvent deſſus. S'il prend carreau, on fait paſſer par deſſous les quatre cartes ſupérieures; & s'il ſe fixe à pique, on fait paſſer par deſſus les deux cartes qui ſont deſſous; par ce moyen, on aura toujours la quinte majeure de la couleur demandée; & pour qu'il ne s'aperçoive pas qu'avant de prendre les cinq du talon, il avoit carte blanche, ce qui l'empêcheroit d'être repic; quand on lui donne ces cinq cartes, où il ſe trouve trois valets, on les entremêle ſoi-même avec les douze autres, en les

pouſſant vers lui comme pour le mettre à portée de les prendre avec plus de commodité.

SECTION IV.

Tour des trois Bijoux, rendu plus ſimple & plus merveilleux.

MONSIEUR Hill arriva comme je finiſſois le Tour du Piquet, & voulant prouver bientôt après, à quelques Dames de la Compagnie, qu'il pouvoit découvrir les voleurs par une combinaiſon de cartes, il fit une opération très-connue, puiſqu'elle eſt expliquée dans pluſieurs Ouvrages, mais que nous rapporterons ici pour apprendre à nos Lecteurs les changemens que nous y avons faits pour la rendre totalement neuve. Ce Tour conſiſte à faire prendre, à notre inſu, par trois perſonnes différentes, trois Bijoux qu'on a mis ſur une table, & à deviner ce que chacun a pris.

Voici d'abord le moyen de faire ce Tour tel qu'on l'a vu juſqu'à préſent.

1°. Mettez ſur une table une montre, une tabatière & un étui, que vous appellerez en vous-même premier, ſecond & troiſième bijoux. On peut évidemment prendre d'autres bijoux

ſi l'on veut, en ayant égard à la dénomination numérique que nous venons d'annoncer.

2°. Diſtinguez également les perſonnes par 1, 2 & 3, en donnant à la première une carte, à la ſeconde deux cartes, & trois cartes à la troiſième.

3°. Quand chacun a pris un bijou ſans être aperçu par vous, laiſſez dix-huit cartes ſur la table, & demandez que chaque perſonne prenne également, à votre inſu, un certain nombre de cartes; ſavoir, la perſonne qui a la montre, autant de cartes qu'elle en a; celle qui a la tabatière, deux fois autant qu'elle en a, & celle qui a l'étui, quatre fois autant qu'elle en a.

4°. Demandez combien il reſte de cartes ſur la table (il peut en reſter, ſelon les circonſtances, une, 2, 3, 5, 6 & 7). Enſuite faites uſage des ſix mots que voici, & des chiffres qui leur correſpondent.

Parſer	*Céſar*	*jadis*	*devient*	*ſi grand*	*Prince.*
1	2	3	5	6	7

5°. Remarquez que la première ſyllabe de chaque mot exprime la première perſonne à qui vous avez donné une carte, & que la ſeconde perſonne, à qui vous avez donné deux cartes, eſt toujours exprimée par la ſeconde ſyllabe.

6°. Remarquez auſſi que les lettres *a, e, i*, première, ſeconde & troiſième voyelles, qui entrent dans ces mots, déſignent le premier, le ſecond & le troiſième bijoux.

7°. Remarquez encore que les chiffres 1, 2, 3, 5, 6 & 7, qui ſont ſous chacun de ces mots, indiquent le mot qu'il faut prendre ſelon le différent nombre de cartes qui peuvent reſter ſur la table, c'eſt-à-dire, par exemple, que, s'il reſte une carte, il faut prendre le mot *Parfer*, qui répond au chiffre 1; mais s'il en reſte trois, il faut prendre le mot *jadis*, qui répond au chiffre 3.

Quand, par le nombre des cartes qui reſtent, on tient une fois le mot dont on a beſoin, il eſt facile de dire ce que chacun a pris en aſſignant à la première perſonne le bijou exprimé par la voyelle de la première ſyllabe; à la ſeconde perſonne, le bijou exprimé par la voyelle de la ſeconde ſyllabe; & à la troiſième perſonne, celui des bijoux que les deux premières n'ont point. Ceci va s'éclaircir par un exemple : Je ſuppoſe qu'après avoir fait prendre des cartes, comme ci-deſſus, il en reſte deux ſur la table; je prends alors le mot *Céſar*, qui répond au chiffre 2; & comme dans ce mot la première ſyllabe (qui exprime la première perſonne) contient la voyelle *e* (qui, comme nous

l'avons dit, répond au fecond bijou), je conclus de là que la première perfonne (à qui j'ai donné une feule carte), tient la tabatière, qui eft le fecond bijou. Voyant enfuite que la lettre *a*, qui exprime le premier bijou, fe trouve dans la feconde fyllabe, je conclus de là que la montre (premier bijou) eft entre les mains de la feconde perfonne à qui j'ai donné deux cartes : par la même raifon, s'il refte cinq cartes, le mot *devint*, qui répond au chiffre 5, fera voir que la première perfonne doit avoir le fecond bijou, exprimé par la lettre *e*, & que la feconde doit avoir le troifième, exprimé par la lettre *i*.

M. Hill fachant que ce Tour, quoique très-ingénieux, ne devoit pas produire un grand effet, parce qu'il étoit connu de plufieurs perfonnes, & expliqué par plufieurs Auteurs modernes, qui l'ont copié dans les anciens, l'exécuta avec des circonftances qui le rendent plus fimple & beaucoup plus frappant; plus fimple, en ce qu'on n'employe que huit cartes au lieu de dix-huit; & plus frappant, pour deux raifons: 1°, parce qu'on devine ce qu'a pris une des trois perfonnes, fans lui faire tirer aucune carte: 2°, parce qu'on fait dire ce que chacun a pris, par une quatrième perfonne, cachée dans un appartement voifin, à qui on

a parlé ſecrettement avant de commencer le Tour : circonſtance remarquable, qui fait croire à tous les Spectateurs qu'on connoiſſoit d'avance les bijoux que chacun devoit prendre, & qu'on n'eſt point conduit à cette connoiſſance par les cartes qui reſtent ſur la table.

Pour produire cet effet, il faut ſuivre les règles ſuivantes :

1°. Paſſez dans une chambre particulière avec une perſonne de la Compagnie, & de préférence avec un homme peu pénétrant, afin qu'il ne devine pas vos moyens, ou avec un de vos amis, afin qu'il ne révèle pas votre ſecret s'il vient à le découvrir. Tâchez de lui faire croire que vous prévoyez ce qui doit arriver, & faites-lui une prédiction obſcure & équivoque, en lui diſant que la montre eſt le premier bijou que l'on doit prendre, & que, quand la première perſonne viendra demander ce qu'elle a pris, il doit répondre tout ſimplement, *la montre.* Ajoutez à cela que la tabatière ſera priſe en ſecond lieu, & que la ſeconde perſonne qui viendra demander ce qu'elle a pris, doit obtenir pour toute réponſe, *la tabatière.* Ajoutez enfin que la troiſième perſonne aura l'étui. Les perſonnes n'étant point déſignées dans cette eſpèce de prédiction, on conſerve la liberté d'envoyer en premier lieu celle qui aura pris la montre ; &

en ſecond lieu, celle qui aura pris la tabatière; d'un autre côté, l'aſſurance avec laquelle on dit que tel bijou ſera pris le premier ou le ſecond, fait croire qu'on ſait quelque choſe d'avance, & cependant cette circonſtance ne peut faire manquer le Tour, parce que, dans la ſuite, il ne s'agit pas de ſavoir ſi tel bijou a été pris le premier ou le ſecond, mais ſeulement s'il eſt entre les mains de telle ou telle autre perſonne.

2°. Lorſque les trois perſonnes auront pris ſecrettement les trois bijoux, donnez ſeulement une carte à une de ces trois perſonnes, & trois à une autre. Il ne faut pas en donner ici à la troiſième pour deviner ce qu'elle a pris.

3°. Laiſſez huit cartes ſur la table, & demandez que la perſonne qui a pris la montre prenne ſecrettement autant de cartes qu'elle en a, & que celle qui a pris la tabatière en prenne deux fois autant qu'elle en a. Celle qui n'a point de cartes ne prendra rien, quoiqu'elle ait la montre ou la tabatière.

4°. Après ce préambule, jetez rapidement un coup d'œil ſur la table; & ſi, par un haſard favorable, vous pouvez découvrir combien il reſte de cartes, faites ſemblant de ne pas le ſavoir, & demandez naïvement ſi les cartes qui reſtent ſont rouges ou noires. Cette circonſtance trompe

quelquefois le Spectateur, & lui fait croire que c'est de la couleur, & non du nombre, dont vous avez besoin.

5°. Quand vous ne pourrez pas voir d'un coup d'œil le nombre des cartes qui restent, vous pourrez y suppléer par la ruse suivante: Demandez combien il reste de cartes rouges; & aussi-tôt qu'on vous aura répondu, ajoutez vivement, comme pour interrompre celui qui répondoit: *je me trompe, c'est le nombre des noires que je voulois vous demander.* Par ce moyen-là, plusieurs croiront que vous n'avez réellement besoin que de connoître les cartes noires; & comme vous connoîtrez en même temps les rouges, une addition bien simple vous donnera la somme dont vous aurez besoin, & vous aurez l'agrément de n'avoir pas négligé une circonstance qui peut rendre le Tour plus étonnant.

6°. Quand vous saurez le nombre des cartes qui restent, au lieu d'employer les mots *Parser, César*, &c., faites usage des mots & des chiffres que voici:

Ante,	*Diem,*	*Dea,*	*Ista,*	*Estin,*	*Armis.*
1	2	3	5	6	7

Le chiffre correspondant au nombre des cartes qui restent sur la table, désigne, comme dans l'opération précédente, le mot dont il faut faire

uſage; les ſyllabes & les voyelles expriment auſſi, comme nous avons dit, les perſonnes & les bijoux. Par conſéquent, ſi dans cette opération il reſte deux cartes, au lieu de prendre le mot *Céſar* qu'on auroit eu dans la combinaiſon précédente, on prend le mot *Diem*, qui, dans celle-ci, répond au chiffre 2, ce qui fait voir que la première perſonne a le troiſième bijou, déſigné dans la première ſyllabe par la lettre *i*, & que le ſecond bijou marqué par la lettre *e*, eſt entre les mains de la ſeconde perſonne à qui on a donné deux cartes : dans ce cas, le premier bijou (qui eſt toujours la montre) doit être entre les mains de celle des trois perſonnes à qui on n'a point donné de cartes. De plus grands détails ne pourroient qu'obſcurcir cette explication; ceux qui ne la trouveront pas aſſez claire, telle qu'elle eſt, ſont priés d'obſerver qu'il ne faut pas lire ceci en courant, comme on liroit un roman ou une hiſtoriette, mais poſément & avec réflexion, comme on lit un livre de calcul.

Quand vous aurez connu & nommé la perſonne qui a pris la montre, priez-la de demander elle-même ce qu'elle a pris, à la perſonne cachée à qui vous avez parlé d'avance. Si celle-ci n'a pas oublié ſon petit rôle, elle doit répondre tout ſimplement, *la montre*, & cette réponſe ſuc-

cinӕte fera croire à la Compagnie que vous ſaviez d'avance ce que chacun prendroit. Vous pouvez faire faire une ſemblable queſtion par la perſonne qui a pris la tabatière, & comme elle obtiendra une réponſe conforme à la vérité de la part d'une perſonne qui n'a aucunement aſſiſté à l'opération, à qui vous avez parlé auparavant, & que vous n'avez pas vue depuis cet inſtant, on ſera intimément perſuadé, non ſeulement que vous avez prévu l'avenir, mais encore, que votre preſcience & votre opération étoient abſolument indépendantes du nombre des cartes qui ont reſté ſur la table.

J'ai vu un homme d'eſprit qui ſavoit faire ce Tour par l'ancienne méthode, avouer ingénûment qu'il ne le ſavoit plus, lorſqu'il l'a vu faire de cette nouvelle manière.

Au reſte, ceux qui voudront mettre mes principes à exécution pour s'amuſer avec leurs amis, feront bien de s'y habituer par un exercice préliminaire fait en particulier; ſi l'on veut que les Tours produiſent une agréable ſurpriſe, il faut les faire avec beaucoup de facilité, en profitant adroitement de tous les avantages que les circonſtances peuvent fournir, & ne pas les répéter trop ſouvent devant les mêmes perſonnes, parce que les objets les plus agréables peuvent devenir indifférens & même faſtidieux

par une possession continue ou trop souvent répétée; il est évident aussi qu'il ne faut pas proposer de faire des Tours dans une société où l'on parle d'objets intéressans; mais quand la conversation est épuisée, on peut s'en servir utilement comme d'un excellent spécifique contre l'ennui : en pareille occasion, on est bien dédommagé de la peine qu'on a eue de s'instruire, par le plaisir qu'on fait à toute une Compagnie.

SECTION V.

Le Devin de la Ville.

IL y avoit à Londres, dans le *Strand*, (15 Janv. 1785) une riche Marchande de Modes, nommée Madame Williams. Elle s'apercevoit, depuis long-temps, qu'on lui voloit journellement des marchandises; mais elle ne savoit sur qui jeter ses soupçons, parce que ses filles-de-boutique, qui étoient en grand nombre, conservoient toutes également les dehors de la modestie & de l'honnêteté. Cette Dame s'étant trouvée un jour dans une maison particulière, où M. Hill faisoit, parmi ses amis, des Tours qui consistent à deviner la pensée d'autrui, ou à découvrir des choses cachées, fut frappée

d'étonnement de voir des opérations dont elle avoit entendu parler, mais qu'elle avoit regardées jufqu'alors comme fabuleufes. Elle pria très-inftamment M. Hill de vouloir bien fe tranfporter chez elle, pour tâcher d'y reconnoître la perfonne qui fe rendoit fi fouvent coupable de vol domeftique; M. Hill acquiefça à fa demande, & fe flatta même de découvrir la perfonne infidelle, pourvu qu'elle fût du nombre de celles qui demeuroient encore dans la maifon, & qu'on la fît paroître devant lui. Il promit à Madame Williams d'aller chez elle un certain jour; enfuite il lui parla fecrettement, & finit par la prier de ne point parler de lui à fes ouvrières, afin que fon arrivée n'étant point annoncée, il pût prendre les efprits au dépourvu.

Au jour marqué, M. Hill entra chez Madame Williams, dans un inftant où elle fe plaignoit à fes filles-de-boutique, de ce qu'une d'entre elles lui avoit volé, depuis peu, une montre d'or; fi elle fut furprife de voir M. Hill fous un coftume étranger, couvert d'un grand manteau, ayant une barbe longue & noire, & ne parlant que par fentences, les ouvrières ne le furent pas moins de voir un homme qui les regardoit en face avec des yeux hagards, & qui, tournant de tous côtés fa tête ombragée

d'un chapeau rebattu, sembloit vouloir lire dans tous les cœurs, & percer les murs par ses regards étincelans. Il remit une lettre à madame Williams, qui lui dit, après l'avoir lue : Quoi! Monsieur, vous êtes donc cet homme si célèbre, ce grand Devin de la Ville, dont on vante par-tout les talens, & qu'on a tant de peine à trouver quand on en a besoin. Madame, répondit brusquement M. Hill, le temps que je perds à écouter vos complimens est irréparable : congédiez-moi bien vîte, & donnez-moi la réponse qu'on vous demande, pour que je m'acquitte promptement de ma commission.

De grâce, lui dit Madame Williams, daignez vous arrêter un instant pour me faire trouver ce qu'on m'a volé.

Madame, répondit M. Hill, en se fâchant, puis-je vous indiquer le lieu où l'on a déposé les choses volées, si vous ne me dites promptement en quoi consiste le larcin.

Hâtez-vous, le temps fuit & nous traîne avec soi ;
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

BOILEAU.

Madame Williams dit alors qu'on lui voloit tous les jours des rubans, de la mousseline, de la gaze, des bijoux.

Il est impossible, dit M. Hill, que je découvre tout

tout cela dans le même inſtant, parce que chaque objet demande une opération particulière ; par quoi voulez-vous donc que je commence ?

Hé bien ! dit Madame Williams, commencez par ma montre.

*V*otre montre, repliqua M. Hill, en lorgnant ſucceſſivement toutes les filles avec une grande lunette ; votre montre n'eſt point ici, elle n'eſt point ici, vous dis-je ; & tournant enſuite ſa lunette vers le grand jour : Je la vois, votre montre, continua-t-il, elle eſt à répétition & à recouvrement ; elle eſt faite par *Davis*, Horloger, dans *Drury-Lane*, & porte le numéro 213. Elle ne va point parce qu'on ne la monte plus : bref, je la vois en gage depuis trois jours pour dix guinées.

Auſſi-tôt après, M. Hill ordonna à toutes les Demoiſelles de détacher promptement de leur ceinture toutes leurs poches ſans y fouiller, & de les dépoſer dans une grande boîte. Il apporta cette boîte dans un cabinet particulier, & revint bientôt après, ayant dans ſa main le billet d'emprunt, avec lequel on fut chez le prêteur ſur gage pour retirer la montre.

Madame Williams pria M. Hill de dire dans quelle poche il avoit trouvé ce billet, pour reconnoître la perſonne qui avoit mis la montre en gage.

Madame, dit alors M. Hill, en prenant un

air encore plus févère qu'auparavant, qui êtes-vous, je vous prie, & pour qui me prenez-vous ? Me fuis-je engagé à vous découvrir la coupable ? Ne vous ai-je pas promis tout fimplement de vous trouver la chofe volée ? Je tiens ma parole : ne me demandez rien au delà.

Un inftant après, M. Hill voulant examiner chaque perfonne en particulier, ordonna d'allumer un grand feu dans l'appartement voifin ; ayant enfuite fermé toutes les fenêtres, il fe fit éclairer par quatre bougies, & demanda qu'on fît venir *Mifs Radegonde :* celle-ci fut toute furprife de voir que fon nom étoit connu d'un homme qui ne devoit jamais avoir entendu parler d'elle, & refufa d'aller auprès de lui, mais Madame Williams lui obferva qu'on pouvoit attribuer fon refus à la crainte qu'elle avoit d'être trouvée coupable par M. Hill. Cette raifon leva toutes les difficultés qu'on pouvoit oppofer, & Mifs Radegonde entra dans la chambre où M. Hill l'attendoit.

Auffi-tôt qu'elle y fut arrivée, M. Hill la pria de faire ufage d'une lunette qu'il avoit pofée au bout d'une table, & lui fit voir, à l'aide de cet inftrument, les quatre bougies allumées qui étoient à l'autre bout, quoiqu'entre les bougies & la lunette, il y eût une groffe pierre très-maffive pour intercepter les rayons.

C'eſt avec une pareille lunette, lui dit M. Hill, que je prétends lire toutes vos penſées. Ayant enſuite mêlé un jeu de cartes, il la pria d'en prendre une ſecrettement, & de la bien cacher dans un porte-feuille; alors il lui donna une autre lunette, avec laquelle elle vit bien diſtinctement la carte qu'elle venoit d'envelopper. Vous voyez, ajouta M. Hill, que je peux connoître tous les ſecrets de votre cœur : ne vous rendez donc pas plus coupable, en cherchant à me cacher vos fautes, & ſouvenez-vous que ſi vous avez le courage d'avouer ingénûment votre inconduite, je récompenſerai votre bonne-foi par la plus grande diſcrétion.

Miſs Radegonde ne voulant rien avouer, M. Hill entra dans une eſpèce de fureur, & d'un grand coup de hache, il fit ſur une cloiſon une ouverture qu'il boucha auſſi-tôt avec un verre: Ne croyez pas, dit-il, que j'aye beſoin de votre aveu; je ſaurai bien découvrir la vérité ſans votre conſentement. Alors, la conduiſant vers l'ouverture qu'il venoit de former, il lui fit voir à travers une glace, un tableau qui repréſentoit en grand la boutique de Madame Williams; on y voyoit le portrait de toutes les Ouvrières, & Miſs Radegonde reconnut le ſien. Si vous êtes repréhenſible, dit M. Hill, votre portrait va devenir noir comme le charbon, pour mar-

quer la noirceur de votre ame. Auſſi-tôt on vit une tache noire ſe former peu à peu ſur le portrait de Miſs Radegonde; mais comme elle ne voulut jamais avouer aucune eſpèce de larcin, M. Hill comprit qu'elle n'étoit point coupable à cet égard; cependant la tache qui venoit de ſe former ſur le portrait de cette demoiſelle, ſembloit prouver qu'il n'y avoit aucune certitude dans les opérations de M. Hill, & qu'il ſe trompoit dans ſes prétentions; mais il prouva bientôt le contraire, en interprétant ſes aſſertions de la manière ſuivante : Je n'ai pas aſſuré, dit M. Hill à Miſs Radegonde, que vous euſſiez volé Madame Williams; j'ai prétendu ſeulement que ſi vous vouliez bien examiner le fonds de votre conſcience, vous y verriez quelque lourde faute à vous reprocher. Là deſſus, il la pria de prendre ſecrettement une autre carte pour la mettre dans ſa poche, & de regarder enſuite dans la glace où elle avoit vu ſon portrait. Le premier tableau avoit diſparu, & l'on voyoit à ſa place la repréſentation d'un vaſte édifice avec une groſſe boule qui, ſans être attachée en aucune manière, ſembloit monter, deſcendre, & remonter le long d'un mur contre les lois de la gravitation; elle imitoit en roulant le bruit d'un carroſſe dans le lointain. A peine Radegonde eut-elle regardé pendant une

minute, que la boule disparut, & l'on vit à sa place les vers suivans, écrits en lettres de feu :

Radegonde, tu tiens l'As de cœur dans ta poche ;
Tu n'es donc pas toujours exempte de reproche.

La Demoiselle, bien surprise de ce qu'on connoissoit, sans la voir, la carte qu'elle avoit, s'imagina qu'on devoit connoître également une faute qu'elle avoit à se reprocher. Frappée de tous les objets qu'elle venoit de voir, elle révéla un secret qu'on ne lui demandoit point, en avouant, les larmes aux yeux, qu'elle avoit cédé aux instances de Monsieur Williams.

Heureusement pour le Maître de la maison, Madame Williams n'entendit point cet aveu, & M. Hill étoit trop discret pour l'en informer; Miss Radegonde, en s'en allant, reçut de M. Hill de très-sages conseils sur la manière dont elle devoit se conduire à l'avenir; après quoi l'on fit monter Mademoiselle Fanny.

Celle-ci étoit une très-jolie brune, qui versa un torrent de larmes aussi-tôt qu'elle fut arrivée; elle n'attendit point pour faire sa confession, que M. Hill eût fait usage de ses lunettes, de son mouvement perpétuel; après avoir assuré qu'elle n'avoit pas volé la montre, elle avoua tout nettement qu'elle avoit pris, en différens temps, toutes sortes de marchandises, pour secourir un amant dans la détresse.

M. Hill lui promit de garder le ſecret, à condition qu'elle rendroit toutes les marchandiſes qui pouvoient lui reſter, & que, dans huit jours, elle trouveroit un prétexte pour demander ſon congé. Avant de la renvoyer, il lui fit choiſir ſecrettement une carte qu'elle cacha dans ſa main, & la pria de regarder dans un petit verre d'optique, où elle lut les vers ſuivans :

Fanny, qui, dans ta main, caches le Roi de cœur,
Ne ſuis plus les conſeils de ton recélateur ;
Mépriſe dès ce jour ſon amitié trompeuſe,
Si tu veux éviter une fin malheureuſe.

Les autres Demoiſelles qu'on fit venir ſucceſſivement, ne firent aucun aveu qui mérite de trouver place ici. Il faut cependant en excepter Miſs Molly, qui, dans l'eſpèce d'interrogatoire que M. Hill lui fit ſubir, avoua qu'elle avoit envoyé & reçu pluſieurs Lettres amoureuſes en Latin. M. Hill fut d'abord bien étonné qu'une Demoiſelle de quinze ans pût écrire en cette Langue ; mais il le fut encore davantage, lorſqu'elle aſſura qu'elle l'écrivoit ſans l'entendre.

Vous écrivez donc, Mademoiſelle, ſous la dictée de quelqu'un ?

Non, Monſieur, j'écris ſans le ſecours de perſonne un Latin que je compoſe moi-même, à l'aide d'un petit Dictionnaire.

Mais ce Latin, puiſque vous ne l'entendez

point, ne ſignifie rien, & doit être rempli de fautes.

Je ne fais jamais de fautes en cette Langue, & mon Latin ſignifie plus que celui des Auteurs du ſiècle d'Auguſte, puiſque je n'en écris jamais qui ne ſoit à double entente.

Vous faites donc choix d'expreſſions amphibologiques?

Je ne peux choiſir les termes équivoques, puiſque je ne les connois point.

De grâce, Mademoiſelle, montrez-moi une de vos lettres.

Je ne peux, Monſieur, vous montrer celles que j'ai envoyées, mais en voici une que j'ai reçue ce matin.

LETTRE à Miſs MOLLY DRAPER, Ouvrière en Modes, chez Mme. WILLIAMS, dans le Strand.

PATER prædeſtinatorum, qui triumphas in excelſis, ametur alloquium tuum, ſanctificetur adjutorium tuum, obſervetur veneratio tua, qualiter in alto & in exilio, ornatum lucis ſaluberrimum, da miſellis indeſinenter & remittito nobis omiſſa noſtra, quia nos parcimus æmulis noſtris, & ne mortales producito in obſtinationem, ſed releves ora-

tores tuos à delicto. Conſervator univerſorum, qui imperas in æternum, benedicatur conſilium tuum, amplietur documentum tuum, exerceatur præceptio tua ſimul in excelſo, & in terrâ; indumentum innocentiæ quotidianum concede poſtulantibus omni die, & reſolve nobis delicta noſtra, qualiter nos compatimur læſoribus noſtris, & ne bonos producas in peccatum, ſed præſerva Sacerdotes tuos à maledictionibus, &c. &c. &c.

Ce Latin, dit M. Hill, ſans être des plus élégans, me paroît être très-conforme aux règles de la Grammaire. J'y vois une eſpèce de thème en deux façons ſur l'Oraiſon Dominicale, mais je n'y trouve rien qui vous concerne.

Et moi, répondit Miſs Molly, j'y vois très-clairement que je dois dîner demain chez ma tante, & que j'y ſuis invitée par mon couſin.

A ces mots, l'étonnement de M. Hill fut preſque auſſi grand que celui qu'il avoit cauſé lui-même en entrant chez Madame Williams ſous un coſtume bizarre. Miſs Molly ſouſcrivant à ſa demande, ſatisfit ſa curioſité, en lui montrant par quel art une perſonne qui ne ſait pas le Latin, peut écrire en cette Langue des lettres à double ſens, dont le myſtère ne peut être pénétré par aucun Latiniſte, ni même par ceux qui ſavent le même ſecret, lorſqu'ils n'ont pas la clef particulière de la perſonne qui en fait uſage.

L'explication des Tours que contient cette Section, avec les renseignemens néceſſaires pour écrire en Latin ſans ſavoir cette Langue, & quelques développemens ſur les principaux reſſorts que M. Hill a fait jouer, pour découvrir le larcin chez Madame Williams, ainſi que la véritable manière d'interpréter le langage barbare qu'on voit au Chap. III, Section IV, pages 112 & 114, ſe trouve à la fin de ce volume.

SECTION VI.

Le Cygne ingénieux.

MONSIEUR Miller, Négociant, dans *Fleet-Market*, grand amateur de Phyſique amuſante, chez qui nous dînâmes un jour, nous fit voir, dans un baſſin poſé ſur une table, un petit cygne d'émail, qui nageoit en ſe portant à droite & à gauche au gré des Spectateurs. Cette expérience, dit M. Hill, eſt connue du public depuis plus de vingt ans, car Jean-Jacques Rouſſeau en a parlé dans ſon Traité de l'Education. Je ſais, répondit l'Amateur, que l'Auteur d'Emile explique cette récréation par l'aiman, mais il eſt facile de vous démontrer que ce minéral ne m'eſt ici d'aucun uſage; en effet, continua-t-il, on ne connoît à l'aiman que ſix propriétés particulières qui le diſtinguent

de tous les autres fossiles; savoir, l'attraction, la répulsion, la communication, la direction, l'inclinaison & la déclinaison; or, ces propriétés, prises séparément ou conjointement, ne peuvent suffire pour expliquer les opérations de mon petit cygne, puisqu'il va prédire votre pensée en indiquant d'avance un mot que vous devez choisir librement parmi plusieurs autres. Alors le petit cygne se porta autour du bassin où étoient arrangées les lettres de l'alphabet, & s'arrêta successivement sur les lettres *r*, *a*, *v*, *i*, *n*, *e*: ensuite M. Miller tira de sa poche un jeu de cartes, sur chacune desquelles étoient des mots différens; il en fit prendre six par une personne de la Compagnie, & la pria d'en retenir une à son gré.

Il n'est pas difficile, dit M. Hill, que les lettres indiquées par le petit cygne forment le mot que l'on va garder, si ces mêmes lettres, combinées différemment, peuvent donner tous les différens mots sur lesquels vous donnez à choisir, tels que *ravine*, *navire*, *venari* mot latin, *uranie*, *vanier*, *avenir*. Le moyen dont vous parlez, dit M. Miller, est expliqué dans les Récréations Mathématiques de M. Guyot, mais ce n'est pas le mien, puisque je donne à choisir des mots qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres. M. Miller prit alors les six cartes sur lesquelles il avoit donné à choisir,

&, les retournant l'une après l'autre ſur la table, il fit voir qu'elles contenoient les mots ſuivans: *Pithagore*, *navire*, *Conſtantinople*, *douze*, *ſecrettement*, *incroyable*, & que le mot *navire* qu'on avoit choiſi étoit le ſeul de ces ſix mots qu'on pût écrire avec les lettres *r*, *a*, *v*, *i*, *n*, *e*, indiquées d'avance par le petit cygne.

M. Hill, qui, dès le commencement, avoit cru connoître ce Tour, fut bien embarraſſé quand il le vit terminer de cette manière, & M. Miller nous en donna enſuite l'explication ſuivante:

D'abord, je fais remuer le cygne par l'aiman, comme le dit Rouſſeau, &, pour que les lettres, indiquées d'avance par le cygne, forment infailliblement le mot choiſi, je ſuis les principes de M. Guyot, en ne donnant à choiſir que des mots qui ſont tous l'anagramme d'*Uranie*, comme ceux que vous avez cités; mais voici ce que j'ajoute de moi-même, pour faire croire que je n'employe point les deux moyens indiqués par autrui.

1°. Je fais voir une vingtaine de cartes, portant des mots différens, qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres.

2°. J'ai ſix cartes de réſerve que je ne montre point, & qui portent les mots *uranie*, *vanier*, *navire*, &c., qu'on peut écrire avec les mêmes lettres différemment combinées.

3°. Je fais ſemblant de mêler toutes les cartes au haſard, & cependant je retiens toujours ſur le jeu les ſix cartes de réſerve que je veux faire prendre.

4°. Un inſtant avant de les faire prendre, je fais ſauter la coupe, & je les fais trouver dans le milieu pour les pouſſer adroitement dans la main du Spectateur, en lui faiſant accroire qu'il choiſit au haſard.

5°. Je fais prendre ces cartes par une perſonne qui a la vue baſſe, qui lit avec peine, ou à qui je ne donne pas le temps d'examiner chaque mot en particulier, pour qu'elle ne ſe ſouvienne pas de tous les mots que je lui ai donnés.

6°. Afin que les ſpectateurs ne s'aperçoivent pas que les mots donnés forment tous l'anagramme du même mot, je prie celui à qui je donne les cartes de ne les faire voir à qui que ce ſoit, ſous prétexte qu'il ne doit ſuivre le conſeil de perſonne, & qu'il doit faire un choix parfaitement libre.

7°. Auſſi-tôt qu'on a choiſi un mot ſur ſix, je me fais rendre les cinq autres cartes pour les mettre ſur le jeu à la vue de tous les Spectateurs.

8°. Je fais auſſi-tôt ſauter la coupe pour faire paſſer ſous le jeu les cinq cartes qu'on vient de me rendre, & je prends alors cinq autres cartes ſur le jeu que je mets à part ſur la table,

& que le Spectateur croit être les mêmes que celles qu'on vient de me rendre.

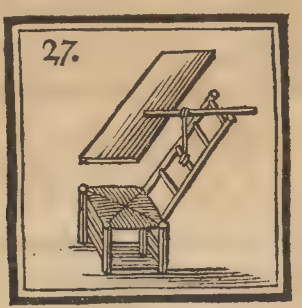
9°. Je demande naïvement à la perſonne qui a fait le choix, ſi elle eſt toujours bien décidée pour le même mot. (Si elle répondoit que non, je recommencerois le Tour, en lui rendant les cinq cartes qu'elle vient de me donner); mais comme elle répond toujours qu'elle eſt bien décidée, parce qu'elle veut tâcher de mériter les éloges que je fais adroitement de ſa conſtance, je retourne alors une à une les cinq cartes que je viens de mettre à part ſur la table, & je dis en même temps : *Vous ne voulez donc pas ce mot-ci? vous ne voulez donc pas celui-là?* Par cette ſuite de ruſes, la Compagnie voyant que ces cartes portent des mots qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres, croyant que ce ſont les mêmes ſur leſquels on a donné à choiſir, & ne ſachant point qu'on les a ſubſtitués à d'autres, ſe trouve forcée d'admirer un Tour qui ſeroit très-commun, ſi on ſupprimoit les circonſtances que j'y ajoute.

SECTION VII.

Expériences nouvelles, & divers Tours d'équilibre.

MONSIEUR Miller tenant enſuite horizontalement une baguette dont il appuyoit un bout

ſur un chambranle, en ſoutenant l'autre bout avec ſa main, nous adreſſa ces mots : Croyez-vous, meſſieurs, que cette baguette conſerveroit ſa poſition actuelle, ſi je ceſſois de la ſoutenir avec ma main? Elle feroit infailliblement la culbute, lui repliqua-t-on d'une commune voix. Croyez-vous, continua M. Miller, qu'elle ſe ſoutiendroit mieux, ſi le bout que je tiens devenoit plus peſant par l'addition d'un corps grave, qui ne s'appuyeroit nulle part qu'au bout de la baguette où il feroit ſuſpendu? Alors on lui répondit que la baguette ne pouvant pas ſe ſoutenir elle-même, ne pourroit pas, à plus forte raiſon, ſoutenir un poids qui lui feroit ſurajouté de cette manière. Vous allez bientôt voir le contraire, dit M. Miller en attachant une chaiſe au bout de la baguette dans la poſition que repréſente la *fig. 27*.



Alors on vit une expérience toute ſimple, contre laquelle, un inſtant auparavant, on auroit

accepté des paris confidérables, fi M. Miller avoit été homme à les propofer. Il n'eft pas étonnant, dit-on à M. Miller, que la chaife fe foutienne ainfi, puifque faifant un feul corps avec la baguette, elle reffemble à une cuiller à pot fufpendue à un clou par fon crochet. M. Hill nous dit alors que cette expérience étoit expliquée dans différens Ouvrages de phyfique, & qu'on voyoit même quelquefois des gens du Peuple la propofer dans les tavernes de Londres, foit pour gagner de la bière, foit pour faire preuve de favoir.

La fimple annonce de cette expérience, dit M. Miller, eft une efpèce de paradoxe phyfique pour tous ceux qui n'en ont jamais vu l'exécution; mais auffi-tôt qu'on la voit, un fait qui, dans l'expreffion, fembloit contredire les lois de la nature, y paroît au contraire très-conforme, & chacun dit, *j'en ferois bien autant.* C'eft pour rendre cette expérience plus frappante & beaucoup plus myftérieufe aux yeux de ceux même qui en font les témoins, que j'y ai fait quelques changemens.

Alors il nous préfenta un luftre à quatre branches, portant au haut de fa tige une boule, au milieu de laquelle étoit une ouverture cylindrique dans une direction horizontale; il nous dit qu'en faifant entrer un bout de la baguette

dans cette ouverture, & en appuyant l'autre bout ſur le chambranle, comme auparavant, le luſtre reſteroit ſuſpendu comme la chaiſe, mais que cette expérience ne réuſſiroit qu'entre ſes mains. En effet, M. Hill ne put point parvenir à ſuſpendre le luſtre, parce qu'une ſeule branche s'avançoit ſous le point d'appui, tandis que les trois autres au dehors pouſſées par une plus grande force, & s'approchant du centre de la terre, en décrivant un arc, faiſoient incliner & enſuite gliſſer la baguette ſur le bord du chambranle. Nous fûmes ſurpris de voir que ce même obſtacle n'avoit pas lieu entre les mains de M. Miller, *fig. 28*; mais nous le fûmes encore da-



vantage quand il nous dit que, ſi nous voulions eſſayer nous-mêmes encore une fois, il feroit réuſſir ou manquer l'expérience à ſa volonté ſans toucher à rien. Je pris alors le luſtre, que je tâchai de ſuſpendre, mais ce fut en vain. Deux minutes après,

après, M. Miller me dit, *essayez encore une fois*, je veux maintenant que le lustre & la baguette se soutiennent en l'air, pourvu toutefois, ajouta-t-il en riant, que vous ayez été sage depuis vingt-quatre heures; &, dès ce moment, je fis réussir l'expérience aussi bien que lui.

Je pense, s'écria M. Hill, que le lustre n'est point composé de matière homogène. Vous avez raison, dit M. Miller; & ensuite, pour ne pas nous tenir plus long-temps en suspens, il nous donna l'explication que voici:

Quand je mets le lustre entre vos mains, la branche *A*, qui passe sous le chambranle, est du même poids que chacune des autres, & cède à l'effort réuni que les trois autres font pour s'approcher du centre de la terre; elle s'élève donc en décrivant un arc, à mesure que les autres descendent, & la baguette qui se baisse dans la même proportion, glisse sur le chambranle & tombe à terre; mais, lorsque je veux faire moi-même l'expérience, je mets secrettement dans la bobèche, au bout de la branche *A*, une balle de plomb, qui, tendant vers la terre, avec autant de force que les trois autres branches, les empêche d'avancer sous le point d'appui. La baguette ne peut donc alors cesser d'être parallèle à l'horizon, & par conséquent elle ne peut descendre.

Quand je veux faire manquer ou réussir l'expérience entre vos mains, sans toucher au lustre, j'en substitue un second au premier, les branches de ce nouveau lustre sont entr'elles du même poids comme celles du précédent : l'expérience ne peut donc avoir lieu sans ajouter un certain poids à celle qui s'avance sous le chambranle. Voici le moyen que j'employe pour rendre cette branche plus pesante sans y toucher.



Tandis que vous essayez de faire l'expérience, une certaine quantité de mercure, qui remplit la boule *A*, passe dans la boule *B*, dans l'espace d'environ trois ou quatre minutes. Aussitôt que le mercure est monté dans cette seconde boule jusqu'au point *C*, il s'écoule tout entier selon les lois de l'hydrostatique par le syphon *B*, *C*, *D*, & passe en un instant dans la boule *E*, où il produit le même effet que la balle de

plomb dans le premier luftre; par ce moyen, l'expérience réuffit alors, quoiqu'elle n'ait pas pu avoir lieu 2 ou 3 minutes auparavant; & comme j'ordonne en commençant qu'elle ne puiffe pas avoir lieu, & 3 minutes après, qu'elle réuffiffe parfaitement, chacun s'imagine que je peux faire manquer ou réuffir l'expérience par ma feule volonté, & fans employer aucun moyen phyfique.

DICTIS MAJORA TACEBO.

SECTION VIII.

Les Préjugés règnent fur la terre; le Charlatanifme les propage hardiment; le vrai Mérite les combat modeftement.

NOUS croyons devoir répondre, avant de finir, à une obfervation particulière qui nous a été propofée par un homme de beaucoup d'efprit & d'érudition : felon lui, il n'exifte point d'êtres affez imbécilles pour fe former des préjugés pernicieux fur les opérations d'un Faifeur de Tours; d'où il s'enfuit que perfonne n'avoit befoin de lire la Magie Blanche pour fe défabufer, &c.

Cette objection ne fait que nous confirmer

dans l'idée où nous ſommes depuis long-temps, qu'une infinité de gens crédules & d'eſprits foibles donnent ſouvent dans des écarts qui paroiſſent *fabuleux à des êtres raiſonnables.* Pour prouver combien le préjugé règne ſur la multitude, je n'aurai pas beſoin de citer les Peuples du Malabar, qui regardent un Brame comme un être inſpiré, parce qu'il a ſu prédire une éclipſe; je ne parlerai pas de ces prétendus Magiciens, qui donnent en Sibérie des leçons publiques de leur art; je paſſerai ſous ſilence le Nègre du Congo, dont l'imagination exaltée par l'éloquence trompeuſe de ſes chefs, le fait trembler devant un fétiche ; je ne parlerai pas non plus de ces hommes vulgaires, qui, chez tous les Peuples civiliſés de l'Europe, frémiſſent à l'aſpect d'une *étoile tombante*, d'un feu follet ou d'une aurore boréale, & qui regardent le retour d'une comète comme un préſage ſiniſtre : je montrerai ſeulement quelques Gens de Lettres & des Auteurs, qui ſemblent n'étudier & n'écrire que pour étayer des préjugés: je prierai le Lecteur de ſe rappeler quelques unes de ces erreurs qu'on décore du beau nom de Philoſophie, ou de lire quelques unes de ces Fables (1) abſurdes, qu'on débite ſous le

---

(1) L'Hiſtoire Romaine en fournit pluſieurs exemples.

nom d'Hiſtoire; je ferai voir des imbécilles achetant au poids de l'or des livres de *Magie Noire;* je montrerai des *Sourciers* faire aujourd'hui tourner la baguette divinatoire, comme on faiſoit au douzième ſiècle; j'indiquerai des malades qui quittent les vrais Médecins pour accourir chez un empirique; je ferai voir des perſonnages diſtingués conſulter ſérieuſement les Devins & les *contre-Sorciers;* je citerai un Auteur, qui prétend prouver qu'il exiſte encore aujourd'hui des Sorciers, en citant une loi de l'Empereur Dioclétien, qui dit : *Ars Mathematica damnabilis.* Leg. 2, Cod. *de Maleficiis & Mathematicis*, & en citant un fragment de la loi des douze Tables, contre ceux qui, par des enchantemens, font paſſer les fruits & les moiſſons d'un champ dans un autre ſans y toucher. *Plin.* lib. 28, c. 2. *Senec.* 4. *Servius in eglog. 8.*

Je ferai voir un autre Auteur, qui, après avoir aſſuré qu'il exiſte encore aujourd'hui un art de faſciner les yeux par des ſortiléges, ne donne d'autre preuve que ce vers mis par Virgile dans la bouche d'un Berger :

Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos.

Je peindrai la Cour d'Henri IV, frappée de terreur, parce qu'on a vu tomber ſur une ta-

ble des gouttes de ſang, ſans ſavoir qu'elles provenoient d'une chryſalide attachée au plafond. Enfin je citerai des Savans de Cabinet ſujets à une eſpèce de préjugé qui leur eſt particulier, c'eſt de regarder l'ignorance groſſière, & l'exceſſive crédulité, comme des êtres chimériques: on peut dire de ces Savans, que c'eſt leur ſcience qui eſt, en quelque façon, la cauſe de leur erreur ſur ce point. C'eſt un excès de lumière qui les empêche de voir; le préjugé groſſier eſt ſi abſurde à leurs yeux, qu'ils en regardent l'exiſtence comme impoſſible; jugeant de l'eſpèce humaine par le petit nombre d'amis éclairés qu'ils reçoivent dans leur Bibliothèque, ils refuſent de croire à l'exiſtence des ſots; & parce qu'ils n'ont jamais vu que des incrédules ou des eſprits forts, ils regardent la crédulité & la foibleſſe d'eſprit comme un être *de raiſon*; ils s'imaginent que, dans un ſiècle éclairé, les lumières doivent ſe réfléchir & ſe répandre utilement ſur tous les individus; ils ignorent qu'on trouve par-tout des aveugles incapables d'y participer, & des gens mal-intentionnés qui en interceptent les rayons, pour y ſubſtituer de fauſſes lueurs, pires que les ténèbres; c'eſt ainſi que l'heureux du ſiècle, vivant au ſein de l'abondance, ſous des lambris dorés où le pauvre n'a jamais eu

d'accès, se laisse quelquefois éblouir jusqu'au point d'oublier qu'il y a sur terre des milliers d'hommes souffrant la faim & mourant de misère ; parce qu'il destine une partie de son bien à secourir l'indigence, il s'imagine qu'il n'y a, dans son voisinage, aucun misérable qui ne reçoive de sa part des secours suffisans, il suppose que ses agens ont assez de droiture pour faire une juste distribution : emporté par le tourbillon des plaisirs, & aveuglé par la grandeur factice qui l'environne, il ne voit pas qu'il se forme souvent des obstructions dans les divers canaux qu'il employe pour répandre les bienfaits dont il est la source.... Tel est aussi, à certains égards, un homme vertueux au fond de sa retraite, lorsqu'il juge d'après lui-même de tout le genre humain : parce qu'il a reçu du ciel un bon cœur & une belle ame, il ne peut concevoir les affreux complots & les noires trahisons qui se trament dans le monde; la vertu est si belle à ses yeux, que les hommes, selon lui, ne peuvent s'empêcher de l'aimer ; il ne fait pas attention que le Peuple prend tous les jours pour modèle des hommes qui sont parvenus, par le crime, à obtenir une ombre de bonheur, & que leur exemple suffit pour corrompre la multitude ; mais les opinions des hommes ne changent rien dans la nature,

& quelles que ſoient les idées d'un Créſus inacceſſible, d'un vertueux ſolitaire, ou d'un Savant iſolé, il n'eſt pas moins vrai de dire que la *miſère, le vice & le préjugé* ſemblent s'être toujours donné la main pour régner également ſur la ſurface de la terre.

Ne pouvant détruire l'empire de ces trois maux, nous laiſſerons à des hommes plus heureux que nous le ſoin de diminuer le premier; mais nous tâcherons toujours, quoi qu'en diſe l'envie, de combattre le ſecond par notre exemple, & le dernier par nos écrits. S'il eſt des hommes que nous ne pouvons entièrement guérir de leur aveuglement, nous ferons au moins nos efforts pour rendre inutiles les tentatives que font d'autres hommes pour répandre ces lumières fauſſes & trompeuſes qui égarent le voyageur imprudent, & lui font perdre le droit ſentier de la vérité pour le conduire dans la route tortueuſe du menſonge.

En pourſuivant la ruſe juſque dans ſes derniers retranchemens, la bienſéance & l'honnêteté nous ont obligé quelquefois à ne pas déployer toutes nos forces contre nos adverſaires; mais, s'il eſt des vérités perſonnelles, que nous croyons devoir taire parce qu'elles ne ſont point intéreſſantes pour le Public, nous nous flattons au moins, & nous en faiſons ici le ferment,

qu'il n'eſt aucune raiſon d'intérêt ou d'amour-propre qui ait pu nous arracher une ſeule aſſertion contraire à notre façon de penſer.

Si nos adverſaires avoient pratiqué ce principe, ils ſe ſeroient bien gardés de calomnier un homme honnête & ſenſible, parce qu'il n'étoit pas de leur avis, & d'affirmer méchamment contre nous des faits ſuppoſés dont ils ne pouvoient fournir la moindre ſémi-preuve (1).

Comme notre Ouvrage eſt principalement deſtiné à dévoiler le charlataniſme, nous donnerons ici, en finiſſant, les principaux traits qui le caractériſent.

Il ſe vante ordinairement d'avoir découvert de nouvelles lois dans la nature, inconnues juſqu'à lui : mais il s'en réſerve toujours le ſecret, en aſſurant que ſes connoiſſances ſont du reſſort de la phyſique occulte. S'il faut l'en croire, c'eſt un préſent du ciel, ou un don particulier de la nature : il annonce ſes prétendus ſuccès avec emphaſe, & toutes ſes promeſſes ſont marquées au coin de l'hyperbole ; le raiſonnement lui déplait, la lumière l'offuſque, & la vérité

---

(1) Je ſais depuis peu, qu'on a fabriqué une Lettre, par laquelle on prétend prouver que je manque de délicateſſe ; ceci eſt un nouveau Tour qu'on me joue : je ſomme les prétendus poſſeſſeurs de cette Lettre, de la dépoſer authentiquement, & je m'inſcris en faux.

peut rarement ſe montrer à ſes yeux ſans exciter ſa colère. Sans ceſſe occupé à faire triompher l'illuſion, & ne vivant que de menſonges, il achète ſecrettement des ſuffrages, & fait faire publiquement ſon éloge par des Ecrivains ſubalternes; il étale de faux parchemins, & prend des titres faſtueux : ſans avoir rien appris, il prétend être plus éclairé que toutes les Sociétés ſavantes, & en débitant ſes fariboles, il voudroit les faire paſſer pour des oracles infaillibles. Il affiche la bienfaiſance, & porte quelquefois le raffinement juſqu'à ſe déguiſer ſous les apparences du déſintéreſſement & de la modeſtie; mais il finit toujours par attraper l'argent du Public.

L'homme de mérite, au contraire, qui ſent en lui quelqu'étincelle de génie avec un déſir ardent de ſe rendre utile, ne perd jamais de vue la foibleſſe de l'eſprit humain. Il dit en lui-même : *In nullo peccare magis eſt divinitatis quàm humanitatis*, Leg. 2, Cod. *de Vet. Jur. Enucl.* Il ſait que les plus grands hommes n'avancent qu'à pas lents, & par le ſecours d'autrui, dans le ſanctuaire des ſciences : s'il déſire de s'élever au deſſus de ſon ſiècle, & de l'enrichir par des productions nouvelles, il commence par s'inſtruire & ſe mettre au pair de ſes contemporains : ce n'eſt qu'en profitant de leurs

lumières, qu'il eſpère de pouvoir les éclairer; ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'en s'appuyant ſur eux qu'il ſe propoſe de faire un pas de plus: en un mot, c'eſt en propoſant des doutes & en recueillant les voix, qu'il avance ainſi modeſtement dans la carrière des Sciences & des Beaux-Arts. Si, dans ſon chemin, il cueille quelques fleurs, il n'eſt pas étonné que la calomnie vienne les flétrir, parce qu'il ſavoit d'avance que les ſuccès réveillent toujours les ſerpens de l'envie. Trop occupé du ſoin de ſe rendre utile pour répondre à toutes les vaines clameurs de l'impoſture démaſquée, il abandonne l'invective aux Écrivains mercenaires: ſi on attaque ſes opinions par des ſophiſmes groſſiers, il ne s'empreſſe point d'y répondre directement, il ne replique que par occaſion, perſuadé que les Juges éclairés, les ſeuls dont il ambitionne le ſuffrage, ne donneront jamais dans de pareils piéges. Voyant qu'on ne lui fait une attaque perſonnelle que par l'impuiſſance où ſont ſes adverſaires de réfuter ſolidement ſes Ouvrages, il regarde la détraction comme un ſigne de leur foibleſſe, & comme la plus triſte reſſource de l'amour propre humilié.

Au reſte, on oſe prédire ici que cet Ouvrage & ſon Auteur ſeront dénigrés dans toutes les occaſions par des Écrivains accoutumés à ſe

rétracter, par des Auteurs qui, pour étayer leurs erreurs, ne se font aucun scrupule de puiser dans leur imagination les faits les plus chimériques; ils peuvent continuer en paix ce qu'ils ont si bien commencé : on se tiendra dorénavant sur la défensive, sans aucune récrimination, & comme dit la loi AQUILIA, *cum moderamine inculpatæ tutelæ*, Leg. 1, Cod. *Undè Vi*. On tâchera surtout de ne pas perdre son temps à disputer une huître pour obtenir une écaille.

Poor butterflies, there is room enough for you
And for me IN THE WORLD.

Pauvres papillons, il y a assez de place pour vous & pour moi DANS LE MONDE.

. . . . Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti : si non, his utere mecum.



LOGOGRIPHE. (1)

J'AI le nom d'un Mortel célèbre dans l'hiſtoire.
Grand-père de ſon fils, & fort enclin à boire.
Quand on me peint en grand, un cercle de tonneau,
Précédé d'une équerre & ſuivi d'un marteau,
Lecteur, voilà les traits qu'on met ſur ma figure.
Si tu veux maintenant connoître ma nature,
Apprends que j'ai ſur moi les replis d'un ſerpent.
La courſe que je fais ſans perdre un ſeul moment,
Loin de me fatiguer, toujours me fortifie;
Sans eſpoir de retour, je quitte ma patrie,
J'arrive dans un Port avecque le reflux;
Mais, à mon arrivée, on ne me connoît plus.
Lecteur, j'ajouterai, pour plus grande lumière,
Qu'ayant perdu mon nom dans des eaux de rivière,
Dans les flots de la mer, je peux le retrouver;
Toutefois, dans les eaux, ne va point me chercher.
Pour me voir clairement, ſi c'eſt là ton envie,
Il faut me découvrir dans une loterie.
Le moindre peloton me contient dans ſon ſein.
Il n'eſt point de complot dont je ne ſois la fin.
Mon cœur eſt à New-Yorck, à Windſor, à Soubiſe;
Ma tête eſt dans le Ciel, mon pied dans la Tamiſe;
Dans Londres, on me voit un peu plus qu'à moitié.
Deux fois dans Weſtminſter j'ai repoſé mon pied.
Ton Confeſſeur me tient caché dans ſa calotte.
Au combat d'Oueſſant, j'étois dans chaque flotte.

(1) Nous avons fait connoître, dans le premier Volume, le rapport qu'il peut y avoir entre un Logogriphe & les Récréations phyſiques.

J'étois à la Grenade avec les Matelots;
Comme le Grand d'Eſtaing au milieu des brûlots,
Je parcours, comme lui, toutes les mers du monde,
Tout cède à nos efforts, ſur la terre & ſur l'onde.
Comme lui, dans mon lit, on m'a vu voyager.
Mais quel eſt le mortel qui nous vit reculer?
Inſenſibles aux coups du feu le plus terrible,
Nous avons pour la mer un penchant invincible;
Cependant à Paſſy ne pouvant m'établir,
Je me fixe à Chaillot pour n'en jamais ſortir.

. . . . *Dedit Deus huic quoque*

FINEM.



ORACLE UNIVERSEL par Arithmétique, répondant à toutes ſortes de Queſtions ſur l'avenir,

En un Vers François Alexandrin.

A	*B*				*C*			
1	l'o	vo	un	fo	e	t	ſ	nt
2	t	us	f	ns	l'e	vo	un	ſa
3	n	ce	n	é	o	n	ti	t
4	oui	vo	un	pl	l	re	t	its
5	i	us	ta	ns	d	vo	un	ſa
6	e	e	r	r	tr	r	eu	eu
7	me	vo	un	co	e	ſe	e	nt
8	p	us	n	ſ	ju	vo	u	de
9	e	e	r	nt	n	d	ou	a
	I	II	III	IV	I	II	III	IV

A	*D*				*E*			
1	r	us	ſ	rt	l	e	e	la
2	o	pr	u	ch	i	e	t	a
3	l	no	ſ	i	ol	an	e	r
4	le	us	o	ein	e	pa	e	ra
5	a	pré	ſ	pl	n	ſa	d'	ai
6	ſ	ſu	h	nn	a	as	n	ho
7	r	us	p	n	r	u	t	a
8	i	co	é	pl	t	n	t	us
9	r	cor	m	ph	u	ac	a	om
	I	II	III	IV	I	II	III	IV

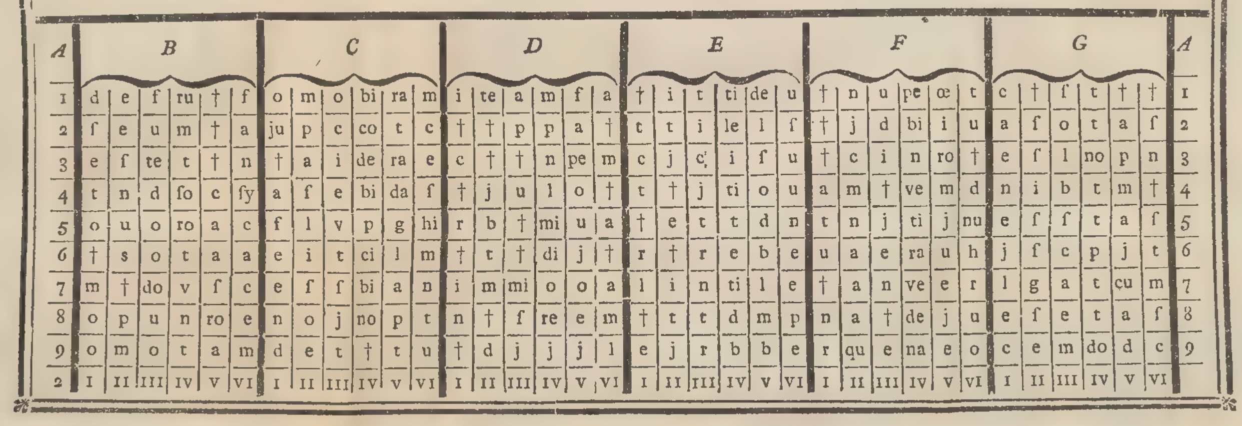
A	*F*				*G*			
1	a	pr	uc	br	c	om	c	il
2	l	d	u	gr	e	it	r	in
3	p	us	d	é	a	vo	un	m
4	c	pr	b	d'a	i	e	j	tt
5	e	g	o	ſ	†	e	r	ir
6	tre	us	o	ns	vo	vo	un	ſa
7	c	re	[illegible]	ſo	u	f	ſ	l
8	e	ſer	[illegible]	be	r	ve	t	aux
9	t	us		i	ſa	vo	u	tr
	I	II	I	IV	I	II	III	IV

VATICINIUM UNIVERSALE HEXAMETRO ARITHMETICUM.

TABULA PRIMA NUMERICA.

A	*B*			*C*			*D*			*E*			*F*			*G*			*A*
1	11	14	17	56	59	62	20	23	26	47	50	53	29	32	35	38	41	44	1
2	22	25	28	13	16	19	31	34	37	40	43	46	49	52	55	58	61	64	2
3	60	63	66	51	54	57	42	45	48	33	36	39	24	27	30	15	18	21	3
4	14	17	20	59	62	65	23	26	29	50	53	56	32	35	38	41	44	47	4
5	25	28	31	16	19	22	34	37	40	43	46	49	52	55	58	61	64	67	5
6	63	66	69	54	57	60	45	48	51	36	39	42	27	30	33	18	21	24	6
7	17	20	23	62	65	68	26	29	32	53	56	59	35	38	41	44	47	50	7
8	28	31	34	19	22	25	37	40	43	46	49	52	55	58	61	64	67	70	8
9	66	69	72	57	60	63	48	51	54	39	42	45	30	33	36	21	24	27	9

TABULA SECUNDA LITTERALIS.



A	*B*						*C*						*D*					
1	d	e	f	ru	†	f	o	m	o	bi	ra	m	i	te	a	m	f	a
2	ſ	e	u	m	†	a	ju	p	c	co	t	c	†	†	p	p	a	†
3	e	ſ	te	t	†	n	†	a	i	de	ra	e	c	†	†	n	pe	m
4	t	n	d	ſo	c	ſy	a	ſ	e	bi	da	ſ	†	j	u	l	o	†
5	o	u	o	ro	a	c	f	l	v	p	g	hi	r	b	†	mi	u	a
6	†	s	o	t	a	a	e	i	t	ci	l	m	†	t	†	di	j	†
7	m	†	do	v	ſ	c	e	ſ	ſ	bi	a	n	i	m	mi	o	o	a
8	o	p	u	n	ro	e	n	o	j	no	p	t	n	†	ſ	re	e	m
9	o	m	o	t	a	m	d	e	t	†	t	u	†	d	j	j	j	l
2	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI

E						*F*						*G*						*A*
†	i	t	ti	de	u	†	n	u	pe	œ	t	c	†	ſ	t	†	†	1
t	t	i	le	l	ſ	†	j	d	bi	i	u	a	ſ	o	t	a	ſ	2
c	j	ç	i	ſ	u	†	c	i	n	ro	†	e	ſ	l	no	p	n	3
t	†	j	ti	o	u	a	m	†	ve	m	d	n	i	b	t	m	†	4
†	e	t	t	d	n	t	n	j	ti	j	nu	e	ſ	ſ	t	a	ſ	5
r	†	r	e	b	e	u	a	e	ra	u	h	j	ſ	c	p	j	t	6
l	i	n	ti	l	e	†	a	n	ve	e	r	l	g	a	t	çu	m	7
†	t	t	d	m	p	n	a	†	de	j	u	e	ſ	e	t	a	ſ	8
e	j	r	b	b	e	r	qu	e	na	e	o	c	e	m	do	d	c	9
I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	I	II	III	IV	V	VI	

ÉCLAIRCISSEMENS

SUR quelques Articles dont on n'a pas donné l'explication dans le SUPPLÉMENT A LA MAGIE BLANCHE DÉVOILÉE.

ARTICLE PREMIER.

LE langage ſuppoſé barbare, dont on donne la traduction, page 114, forme huit vers François Alexandrins, qu'on trouvera facilement, ſi on ajoute d'abord enſemble toutes les Capitales ſans les Lettres minuſcules, & enſuite ces dernières, en faiſant abſtraction des Capitales. Ces huit vers, qui doivent être écrits à la page 170, commencent de cette manière :

Je ſuis, mon cher Lecteur, cet homme original,
Pour qui tu ſouſcrivis, &c.

ART. II.

Le langage barbare de la page 115, ſecond Couplet, n'eſt autre choſe que du Latin renverſé ; en liſant tous les mots à rebours, on aura ce qui ſuit :

Legendum eſt, porrò ad rectè legendam epiſtolam meam exigitur notabile tempus : nota ergo, ſi omnino curioſitatis cauſâ urgearis, patientiam eſſe quandoque utilem. Ecce delendum et vinces obſtacula; ſubtra-

hendo, addendo, facienda fient ad intelligentiam rei. Esto salvus.

Si on ne trouvoit autre chose que ce Latin dans le langage barbare dont nous parlons, ce ne seroit pas la peine d'en faire un mystère, puisqu'il exprime un sens très-indifférent; mais si on ajoute ensemble toutes les premières lettres de ces mots Latins, elles formeront en François l'avis suivant, qui fut envoyé, il y a quelques années, à un Plaideur, dont le procès étoit jugé à Bordeaux par les Chambres assemblées: *Le Parlement ne s'occupe que de vos affaires.*

ART. III.

Le Couplet qu'on suppose avoir été fait par M. Hill, en langue prétendue Madécasse, p. 115, forme la phrase suivante, qu'on trouvera en lisant d'abord les Capitales, & ensuite les petites Lettres.

» J'ai prouvé clairement que l'Automate joueur » d'Échecs, que vous vouliez faire passer pour une » production du Génie, &c. »

ART. IV.

L'opération que fit M. Hill, en devinant d'abord chez Madame Williams, que sa montre étoit en gage, n'étoit qu'un tour préliminaire, fait par collusion avec la Maîtresse de la maison, pour persuader aux filles de boutique qu'il étoit possible de découvrir une chose volée, & pour arracher plus facilement l'aveu de sa faute à celle qui étoit coupable: M. Hill, ayant reçu la montre de Madame Williams pour la mettre en gage

gage de ſon conſentement, il lui fut facile de faire croire qu'il la voyoit avec ſa lunette chez le Prêteur ſur gage; d'une autre part, Madame Williams ſe plaignant comme ſi la montre lui eût été volée, & M. Hill faiſant ſemblant de ne pas connoître Madame Williams, toutes les circonſtances concouroient à inſpirer aux Ouvrières la crédulité dont on avoit beſoin dans ce moment. M. Hill auroit pu ſans doute faire croire qu'il découvroit les choſes volées, en faiſant le tour des trois Bijoux par les nouveaux moyens indiqués, pag. 197 & ſuivantes; mais il crut obtenir le même effet avec moins de peine & plus de certitude, en priant Madame Williams de lui ſervir de Commère dans ce premier Tour.

ART. V.

Madame Williams, dans l'entretien qu'elle avoit eu avec M. Hill, avant qu'il vînt chez elle, lui avoit enſeigné le nom & dépeint la figure de quelques unes de ſes Ouvrières; par ce moyen, M. Hill pouvoit les appeler par leur nom en entrant dans la boutique, quoiqu'il les vît pour la première fois, ce qui, joint à la ſingularité de ſon coſtume, & à l'opération qu'il venoit de faire ſur la montre, achevoit de perſuader qu'il étoit un véritable Devin.

ART. VI.

Pour prouver qu'il pouvoit lire dans tous les cœurs, M. Hill faiſoit voir quatre bougies à travers une pierre très-maſſive, en faiſant uſage d'une lunette conſtruite ſur les mêmes principes que celle qui ſert à voir à tra-

vers une muraille, & qui eſt décrite au volume I de la Magie Blanche, pag. 106.

ART. VII.

Le tableau qui repréſentoit en grand la boutique de Madame Williams, n'étoit autre choſe qu'une petite eſtampe enluminée, groſſie par une bonne loupe, dans une boîte d'optique préparée d'avance; les Figures qu'on y remarquoit étoient des morceaux de papier blanc découpés, formant des Portraits à la Silhouette, fort reſſemblans; il y a des Artiſtes à Londres qui les font en miniature à 24 ſols la pièce.

ART. VIII.

Il étoit facile à M. Hill de noircir à ſon gré le Portrait en blanc de Miſs Radegonde; pour cela, il n'avoit qu'à tirer un cordon pour ſecouer une houpe chargée de poudre noire, &c.

ART. IX.

La groſſe boule qu'on voyoit monter & deſcendre le long d'un mur, n'étoit qu'une boulette d'ivoire, groſſie par un verre d'optique, & deſcendant en zig-zag ſur un carton incliné : on ne voyoit pas directement la boule à travers le verre, mais ſeulement ſon image, dans un miroir incliné, placé au fond d'une boîte. Par cette conſtruction, la boule, quoiqu'elle allât de droite à gauche, & de gauche à droite, paroiſſoit aller de haut en bas & de bas en haut; il n'eſt pas facile de démontrer verbalement, ou avec des figures

deſſinées, par quel art on peut produire cette illuſion: Pour une pareille explication, il faudroit avoir ſous les yeux la machine elle-même; cependant nous allons eſſayer de communiquer ici notre idée en peu de mots aux Lecteurs intelligens qui voudront bien y donner toute leur attention.

Suppoſez un petit carton incliné comme le toit d'une maiſon; concevez que ce plan incliné eſt tourné, par exemple, au midi, & qu'on y trace une eſpèce de rigole en zig-zag, qui ſe porte en deſcendant du levant au couchant & du couchant au levant; ſi on poſe une balle de plomb ou une boulette d'ivoire, à l'extrémité ſupérieure de cette rigole, elle roulera, en ſuivant la pente de gauche à droite & de droite à gauche, juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenue à l'extrémité inférieure de la rigole: maintenant ſuppoſez un miroir placé verticalement vers la partie occidentale de ce plan incliné méridional; ſi, au lieu de regarder la boule elle-même, vous regardez ſon image dans la glace, elle vous paroîtra aller du levant au couchant, quand elle ira du couchant au levant, *& vice verſâ;* mais ſi, au lieu de poſer la glace verticalement, vous l'inclinez à l'angle d'environ quarante-cinq degrés, & que vous portiez votre œil au point néceſſaire pour voir l'image de la boule dans la glace, cette boule paroîtra monter & deſcendre, quoiqu'elle aille toujours en deſcendant du levant au couchant, & du couchant au levant, &c. &c. &c.

Une machine conſtruite d'après ces principes, & dans laquelle on fait paroître deux balles alternati-

vement (ſoit en employant un Compère caché, ſoit à l'aide d'un mouvement d'horlogerie), produit le plus grand étonnement, & donne une apparence de mouvement perpétuel.

ART. X.

Il fut facile à M. Hill de deviner la carte choiſie par Miſs Radegonde, en lui faiſant tirer une carte *forcée*, ou en lui donnant à choiſir ſur un paquet de cartes tout compoſé d'as de cœur : les vers que M. Hill fit lire à cette occaſion dans une boîte d'Optique, étoient écrits depuis un inſtant ſur un carton percé à jour avec des emporte-pièces, recouvert enſuite d'un papier tranſparent, & placé avec des lampes, au fond d'une boîte par un Compère caché derrière la cloiſon.

Pour faire voir, avec une lunette, la carte qu'on venoit de cacher dans un portefeuille, M. Hill employa le ſtratagème que voici; il mit au fond d'une lunette ordinaire, à tuyau demi-tranſparent, une carte en miniature, pareille à celle qu'on venoit de choiſir; cette carte, groſſie par le verre de la lunette, ſembloit être la même que celle qu'on venoit d'envelopper; & l'on ne pouvoit la voir ainſi ſans croire que la lunette ſervoit à découvrir les objets les plus cachés.

ART. XI.

Miſs Molly Draper, pour écrire ſes Lettres en Latin, ſans ſavoir cette Langue, employoit le Vo-

cabulaire ci-joint, & en faifoit l'ufage fuivant : elle commençoit par écrire à part, & en peu de mots, ce qu'elle vouloit dire, foit en François, foit en Anglois; enfuite, au lieu de la première lettre qui entroit dans fon difcours, elle prenoit, dans la première colonne du Vocabulaire, le mot Latin correfpondant à cette lettre; au lieu de la feconde lettre de fon difcours, elle prenoit, dans la feconde colonne, le mot correfpondant; elle exprimoit de même la troifième & la quatrième lettres par des mots de la troifième & de la quatrième colonnes, & ainfi de fuite.

Ce Vocabulaire eft fait avec tant d'art, qu'en prenant ainfi un mot quelconque de chaque colonne, on forme toujours un difcours Latin; & ces mots confervent à peu près le même fens, quoiqu'on les combine ainfi de tant de manières que les lettres de l'alphabet, pour former les mots & les difcours de toutes les langues poffibles, mortes ou vivantes; il feroit difficile de concevoir le nombre de ces combinaifons; l'imagination fe perd dans cette multitude; mais on peut exprimer ce nombre arithmétiquement, par l'unité fuivie d'environ une trentaine de zéros de cette manière:

1,000,000,000,000,000,000,000,000,000,000.

Je fuppofe maintenant que je veuille écrire le mot *Madame*, je cherche dans la première colonne la lettre *m*, & je trouve à côté de cette lettre le mot *auxiliator*, que j'écris; je cherche enfuite dans la feconde colonne la lettre *a*, qui répond aux mots *nofter qui*, que j'écris à la fuite du mot *auxiliator*;

je choisis dans la troisième les mots *extas in*, qui répondent à la lettre *d*; dans la quatrième, le mot *cœlis*, qui répond à la lettre *a*; dans la cinquième, le mot *ametur*, qui répond à la lettre *m*; & dans la sixième, les mots *vocabulum tuum*, qui répondent à la lettre *e*; par ce moyen, j'écris d'une manière très-mystérieuse le mot proposé, en désignant les lettres *m*, *a*, *d*, *a*, *m*, *e*, par la phrase suivante : *Auxiliator noster qui extas in cœlis, ametur vocabulum tuum.*

Celui qui veut découvrir le sens caché dans ce discours, doit avoir un pareil Vocabulaire, & chercher dans chaque colonne les lettres qui correspondent à chaque mot. Ainsi, pour lire la lettre écrite à Miss Molly Draper, pages 215 & 216, il faut chercher dans la première colonne le premier mot, qui est *Pater*. Ce mot répondant à la lettre *a*, on écrit d'abord cette lettre; ensuite on cherche dans la seconde colonne le second mot, *prædestinatorum*; ce mot répondant à la lettre *i*, on écrit cette seconde lettre à côté de la première *a*, en cherchant de même les mots *triumphas in excelsis*, *ametur alloquium tuum*, &c. Dans les colonnes 3, 4, 5, &c., on trouvera les lettres correspondantes, *m*, *e*, *m*, *o*, *i*, *t*, *o*, *u*, *j*, *o*, *u*, *r*, *s*, &c.; ces lettres jointes aux deux premières *a*, *i*, expriment le discours suivant : *Aime-moi toujours, ma chère Molly, & viens dîner demain. Adieu, chère Molly.*

Nota. 1°. Dans la lettre Latine dont il s'agit, on n'a fait usage du Vocabulaire Latin que jusqu'à la trentième colonne, page 264; après quoi on a re-

commencé à la première colonne, page 250. Il eſt clair qu'avant de recommencer, on auroit pu continuer juſqu'à la fin ; ce qui auroit donné de ſuite une verſion du *Pater* & de l'*Ave, Maria.*

Nota. 2°. La méthode que nous enſeignons pour écrire en Latin, ſans ſavoir cette langue, paroîtra peut-être un peu longue, ſi on veut écrire de cette manière les Lettres ordinaires; mais on voudra bien faire attention que ce moyen ne doit être employé que pour des affaires importantes ; qu'il faut d'ailleurs exprimer ſa penſée d'une manière laconique, & qu'en général il y a peu de Lettres qui ne puiſſent ſe réduire à très-peu de mots, ſi on retranche les pléonaſmes, les expreſſions néologiques, les complimens fades, &c. &c.

Nota. 3°. Pour entretenir de cette manière une correſpondance ſecrette, il faut donner à ſon Correſpondant un Vocabulaire pareil à celui dont on fait uſage; mais, pour que les Lettres interceptées ne puiſſent pas être lues par d'autres perſonnes qui auroient appris le même ſecret, il faut, au lieu de faire uſage du Vocabulaire imprimé ci-joint, employer deux copies manuſcrites, où les mots de chaque colonne feront arrangés dans un ordre différent de celui que nous donnons. Par ce moyen, tels mots qui, dans notre vocabulaire, expriment les lettres *a* & *b*, pourront exprimer les lettres *c* & *d*, &c.

Nota. 4°. Il y a des hommes qui parviennent, par des combinaiſons, des réflexions & des ſuppoſitions, à lire les diſcours en chiffres, ſans qu'on leur en donne la clef, c'eſt-à-dire ſans qu'on les avertiſſe que

telle lettre eſt exprimée par tel ou tel ſigne arbitraire : mais on ne doit pas craindre que ces hommes ſoient aſſez pénétrans pour découvrir le ſens caché dans le Latin dont nous venons de parler, parce que, dans les diſcours en chiffres, la même lettre, quand elle eſt répétée, ſe trouve ordinairement exprimée par le même ſigne; ce qui peut ſervir à la faire connoître, eu égard au rang qu'elle occupe dans différens mots; mais dans la méthode que nous donnons, une lettre peut ſe trouver trente fois dans une même phraſe, & n'être jamais exprimée par le même mot Latin; circonſtance qui déroutera toujours ceux qui tâchent de déchiffrer les écritures cachées, & par laquelle ils ſeront auſſi embarraſſés que s'ils prétendoient deviner le quine qui doit ſortir à la Loterie Royale.

Nota. 5°. Les mots qui ſont en Italique dans le Catalogue, doivent être ſous-lignés dans le diſcours, parce que le même mot exprime différentes lettres, ſelon qu'il eſt en Romain ou en Italique.

Nota. 6°. Lorſque le diſcours qu'on veut cacher eſt en François ou en toute autre langue, ſe termine par un mot Latin qui, dans le Catalogue ci-joint, n'eſt pas immédiatement ſuivi d'un point, ou de deux points, ou d'un point & d'une virgule, il faut continuer de prendre un mot Latin de chaque colonne juſqu'à ce qu'on trouve cette ponctuation, ſans quoi le ſens de la phraſe Latine ſeroit incomplet; mais alors le premier de ces mots doit être marqué d'une étoile, ou de quelque autre ſigne, pour avertir le Correſpondant que ces mots n'expriment aucun diſcours caché.

Par exemple, je ſuppoſe que je veuille exprimer le mot *adieu* ſelon la méthode que nous venons d'enſeigner, je mettrai, *Pater cunctorum qui dominaris in excelſis, manifeſtetur* * *nomen tuum*, où l'on voit qu'il faut faire abſtraction des deux derniers mots.



1	2	
a PATER	*a* Noſter	
b Factor	*b* Noſtrum	
c Creator	*c* Omnium	
d Conditor	*d* Cunctorum	qui
e Amator	*e* Univerſorum	
f Salvator	*f* Univerſitatis	
g Plaſmator	*g* Chriſtianorum	
h Redemptor	*h* Chriſticolarum	
i Conſervator	*i* Prædeſtinatorum	
j Sanctificator	*j* Supercœleſtium	
k Juſtificator	*k* Univerſalium	qui
l Adjutor	*l* Generalium	
m Auxiliator	*m* Generis noſtrî	
n Opifex	*n* Hominum	
o Autor	*o* Juſtorum	
p Judex	*p* Bonorum	qui
q Rex	*q* Piorum	
r Deus	*r* Mitium	
s Rector	*s* Fidelium	
t Defenſor	*t* Sanctorum	
u Imperator	*u* Credentium	
v *Imperator*	*v* *Credentium*	qui
x Liberator	*x* Angelorum	
y Vivificator	*y* Spirituum	
z Conſolator	*z* Ortodoxorum	

3		4
a Es		*a* Cœlis,
b Ades		*b* Cœlo,
c Vivis		*c* Altis,
d Extas	in	*d* Alto,
e Exiſtis		*e* Excelſis,
f Manes		*f* Excelſo,
g Permanes		*g* Altiſſimo,
h Reſplendes		*h* Altiſſimis,
i Dominaris	in	*i* Cœleſtibus,
j Luces		*j* *Cœleſtibus*,
k Principaris		*k* Omnibus,
l Coruſcas		*l* Univerſis,
m Triumphas	in	*m* Supernis,
n Imperas		*n* Paradiſo,
o Regnas		*o* Jeruſ. cœleſti,
p Reluces		*p* Empyreo,
q Sedes		*q* Ævum,
r Reſides	in	*r* Æviternum,
s Refulges		*s* Æternum,
t Habitas		*t* Perpetuum,
u *Rutilas*		*u* Sempiternum,
v Rutilas	in	*v* Æternitate,
x Splendes		*x* Eminentiſſimo,
y Splendeſcis		*y* Eminentiſſimis,
z Glorificaris		*z* Supremis,

	5		6	
a	Sanctificetur	*a*	Nomen	
b	Magnificetur	*b*	Domicilium	
c	Glorificetur	*c*	Ædificium	tuum;
d	Benedicatur	*d*	Latibulum	
e	Honorificetur	*e*	Vocabulum	
f	Superexaltetur	*f*	Imperium	
g	Honoretur	*g*	Regnum	
h	Exaltetur	*h*	Scabellum	
i	Laudetur	*i*	Conſilium	
j	Concelebretur	*j*	Sceptrum	
k	Timeatur	*k*	Diadema	tuum;
l	Diligatur	*l*	Eloquium	
m	Ametur	*m*	Inſtitutum	
n	Adoretur	*n*	Conſtitutum	
o	Colatur	*o*	Alloquium	
p	Invocetur	*p*	Myſterium	
q	Celebretur	*q*	Teſtimonium	
r	Collaudetur	*r*	Evangelium	
s	Clarificetur	*s*	Cognomentum	
t	Beatificetur	*t*	Cognomen	
u	Manifeſtetur	*u*	Agnomen	
v	Amplificetur	*v*	Prænomen	
x	Agnoſcatur	*x*	Pronomen	
y	Cognoſcatur	*y*	Templum	tuum;
z	Notum eſto	*z*	Agnomentum	

7		8	
a	Adveniat	*a*	Regnum	
b	Conveniat	*b*	Imperium	
c	Perveniat	*c*	Dominium	
d	Proveniat	*d*	Inſtitutum	
e	Accedat	*e*	Documentum	
f	Appropinquet	*f*	Beneplacitum	tuum;
g	Magnificetur	*g*	Repromiſſum	
h	Multiplicetur	*h*	Conſtitutum	
i	Sanctificetur	*i*	Promiſſum	
j	Amplificetur	*j*	Eloquium	
k	Profperetur	*k*	Conſilium	
l	Dilatetur	*l*	Verbum	
m	Pacificetur	*m*	Dogma	tuum;
n	Amplietur	*n*	Ovile	
o	Prævaleat	*o*	Opus	
p	Convaleat	*p*	Placitum	
q	Exaltetur	*q*	Complacitum	
r	Augeatur	*r*	Præmium	
s	Firmetur	*s*	Amuletum	
t	Confirmetur	*t*	Adjutorium	tuum;
u	Confortetur	*u*	Remedium	
v	Crefcat	*v*	Domicilium	
x	Veniat	*x*	Teſtimonium	
y	Veniens eſto	*y*	Sanctificium	
z	Crefcens eſto	*z*	Sanctuarium	

9		10	
a	Fiat	*a*	Voluntas
b	Placeat	*b*	Inſtitutio
c	Ametur	*c*	Conſtitutio
d	Diligatur	*d*	Præceptio
e	Impleatur	*e*	Diſpoſitio
f	Compleatur	*f*	Ordinatio
g	Adimpleatur	*g*	Conſultatio
h	Perficiatur	*h*	Providentia
i	Prævaleat	*i*	Prædeſtinatio
j	Proficiat	*j*	Commiſeratio
k	Formetur	*k*	Miſericordia
l	Imperet	*l*	Miſeratio
m	Regnet	*m*	Cogitatio
n	Regnans ſit	*n*	Intentio
o	Obſervetur	*o*	Mens
p	Superet	*p*	Divina mens
q	Expleatur	*q*	Juſſio
r	Operetur	*r*	Lex
s	Exerceatur	*s*	Juſta lex
t	Dominetur	*t*	Juſtitia
u	Conſervetur	*u*	Veneratio
v	Cuſtodiatur	*v*	Conſolatio
x	Manifeſtetur	*x*	Juſtificatio
y	Complaceat	*y*	Sanctificatio
z	Permaneat	*z*	Illuminatio

tua : tua : tua : tua :

11			12	
a Sicut			*a* Cœlo	
b Sicuti			*b* Cœlis	
c Velut			*c* Cœlicolis	&
d Veluti	in		*d* Excelſis	in
e Simul			*e* Cœleſtibus	
f Pariter			*f* Paradiſo	
g Æqualiter			*g* Supernis	
h Tanquam			*h* Altiſſimis	
i Quemadmodum			*i* Supremis	
j Qualiter			*j* Supercœleſtibus	
k Multùm	in		*k* Supremo	
l Multò			*l* Superno	&
m Semper			*m* Excelſo	in
n Jugiter			*n* Altis	
o Aſſiduè			*o* Alto	
p Æquè			*p* Juſtis	
q Uti			*q* Bonis	
r Ut			*r* Patriâ	
s Et	in		*s* Angelis	
t Perfectè			*t* Beatis	
u Similiter			*u* Felicitate	&
v Perpetuò			*v* Beatiſſimis	in
x Continuè			*x* Archangelis	
y Multifariè			*y* Seraphim	
z Multifariàm			*z* Cherubim	

13	14
a Terrâ:	*a* Panem
b Terris:	*b* Victum
c Terrigenis:	*c* Veſtitum
d Terrenis:	*d* Amictum
e Terreſtribus:	*e* Poculum
f Hominibus:	*f* Veſtimentum
g Peregrinatione:	*g* Operimentum
h Incolatu noſtro:	*h* Nutrimentum
i Peregrinationibus:	*i* Indumentum
j Exulantibus:	*j* Incrementum
k Peccatoribus:	*k* Fomentum
l Mortalibus:	*l* Edulium
m Mundanis:	*m* Paſtum
n Humanis:	*n* Potum
o Mundo:	*o* Cibum
p Infimis:	*p* Profectum
q Infimo:	*q* Solatium
r Imis:	*r* Ornatum
s Imo:	*s* Subſidium
t Nobis:	*t* Refrigerium
u Exilio:	*u* Alimentum
v Fragilibus:	*v* Alimonium
x Fidelibus:	*x* Commeatum
y Eccleſiâ militanti:	*y* Suſtentaculum
z Inferioribus:	*z* *Suſtentaculum*

a Noſtrum

15

a Noſtrum
b Juſtorum
c Bonorum
d Electorum
e Sanctorum
f Angelorum
g Archangelorum
h Supernorum
i Supercœleſtium
j Beatitudinis
k Innocentium
l Puritatis
m Bonitatis
n Innocentiæ
o Pietatis
p Salutis
q Pacis
r Vitæ
s Lucis
t Juſtitiæ
u Virtutis
v Charitatis
x Felicitatis
y Sinceritatis
z Perfectionis

16

a Quotidianum
b Neceſſarium
c Sempiternum
d Præparatum
e Perpetuum
f Æviternum
g Æternum
h Optatum
i Sanctum
j Purum
k Lucidum
l Sanctiſſimum
m Saluberrimum
n Vivificum
o Salutiferum
p Robuſtiſſimum
q Solidiſſimum
r Fortiſſimum
s Suaviſſimum
t Magnificum
u Maximum
v Optimum
x Candidum
y Deſideratum
z Jucundum

17

a Da
b Dona
c Dones
d Concede
e Concedas
f Concedito
g Impende
h Impendas
i Impendito
j Diſtribuas
k Diſtribue
l Elargire
m Largire
n Præſta
o Confer
p Offer
q Infer
r Offeras
s Conferas
t Præbeas
u Præbeto
v Præbe
x Tribue
y Tribuas
z Miniſtra

18

a Nobis
b Miſeris
c Miſellis
d Egenis
e Fidelibus
f Egentibus
g Pauperibus
h Credentibus
i Poſtulantibus
j Supplicantibus
k Expoſtulantibus
l Expectantibus
m Deprecantibus
n Præſtolantibus
o Pœnitentibus
p Indigentibus
q Mortalibus
r Orantibus
s Petentibus
t Optantibus
u Precantibus
v Exorantibus
x Rogantibus
y Poſcentibus
z Miſerrimis

19			20		
a	Hodiè;		*a*	Dimitte	
b	Hoc die;		*b*	Dimittas	
c	Hâc die;	&	*c*	Dimittito	nobis
d	Quotidiè;		*d*	Remittas	
e	Omni die;		*e*	Remittito	
f	Continuè;		*f*	Remitte	
g	Inceſſanter;		*g*	Indulge	
h	Indeſinenter;		*h*	Indulgeas	
i	Abundanter;		*i*	Emunda	
j	Sufficienter;	&	*j*	Emundes	nobis
k	Clementer;		*k*	Abſtergas	
l	Perennè;		*l*	Abſtergito	
m	Miſericorditer;		*m*	Abſterge	
n	Perpetuò;		*n*	Relaxa	
o	Jugiter;		*o*	Relaxes	
p	Semper;	&	*p*	Condona	nobis
q	Aſſiduè;		*q*	Condones	
r	Piè		*r*	Reſolvito	
s	Affluenter;		*s*	Reſolvas	
t	Affatim;		*t*	Aufer	
u	Providè;		*u*	Reſolve	
v	Gratiosè;	&	*v*	Auferas	nobis
x	Gratuitò;		*x*	Auferto	
y	In æternum;		*y*	Diſſolve	
z	Gratìs;		*z*	Diſſolvas	

21			22	
a Debita	nostra;		*a* Sicut	nos
b Scelera			*b* Sicuti	
c Delicta			*c* Velut	
d Crimina			*d* Veluti	
e Facinora			*e* Quia	
f Demerita			*f* Quantùm	
g Maleficia			*g* Quatenus	
h Malefacta			*h* Qualiter	
i Peccamina			*i* Quatinus	
j Flagitia			*j* Quoniam	
k Peccata	nostra;		*k* Quandocumque	nos
l Occulta			*l* Quotiescumque	
m Vitia			*m* Quemadmodum	
n Mala			*n* Dummodò	
o Prava			*o* Quàm citò	
p Neglecta			*p* Nempe	
q Admissa			*q* Quippe	
r Omissa			*r* Cùm	
s Commissa			*s* Dùm	
t Prætermissa			*t* Uti	
u Transacta			*u* Ut	
v Imperfecta			*v* Si	
x Occultiora	nostra;		*x* Nam	
y Perpetrata			*y* Etenim	nos
z Pessima			*z* Quoties	

23	24	
a Dimittimus	*a* Debitoribus	noſtris: & ne
b Remittimus	*b* Debentibus	
c Indulgemus	*c* Injuriantibus	
d Reconciliamur	*d* Malefactoribus	
e Compatimur	*e* Malefacientibus	
f Condonamus	*f* *Malefacientibus*	
g Concedimus	*g* Inſultantibus	
h Condolemus	*h* Detractoribus	
i Miſeremur	*i* Detrahentibus	
j Relaxamus	*j* Adverſantibus	
k Laxamus	*k* Adverſatoribus	noſtris: & ne
l Bonum facimus	*l* Adverſariis	
m Parcimus	*m* Inimicis	
n Bene agimus	*n* Hoſtibus	
o Benefacimus	*o* Æmulis	
p Boni ſumus	*p* Lædentibus	
q Largimur	*q* Perſecutoribus	
r Elargimur	*r* Læſoribus	
s Condeſcendimus	*s* Inſidiatoribus	
t Succurrimus	*t* Calumniatoribus	
u Subvenimus	*u* Calumniantibus	noſtris: & ne
v Conſentimus	*v* Perſequentibus	
x Pacem damus	*x* Malevolis	
y Favemus	*y* Malevolentibus	
z Faventes ſumus	*z* Inſidiantibus	

25

a Nos
b Pios
c Juſtos
d Homunculos
e Bonos
f Mites
g Fideles
h Fragiles
i Homines
j Infirmos
k Miſeros
l Mortales
m Credentes
n Miſerandos
o Miſerabiles
p Chriſticolas
q Chriſtianos
r Manſuetos
s Simplices
t Parvulos
u Humiles
v Puſillos
x Contritos
y Debiles
z Homunciones

26

a Inducas
b Induxeris
c Adduxeris
d Adducas
e Inducito
f Adducito
g Perducas
h Perducito
i Perduxeris
j Produxeris
k Conducas
l Producito
m Producas
n Conduxeris
o Conducito
p Abducito
q Abducas
r Præcipites
s Reduxeris
t Reducito
u Reducas
v Introducas
x Introduxeris
y Deducas
z Ducas

27

a Tentationem ;
b Tentationes ; sed
c Tentamentum ;
d Tentamenta ;
e Tentamina ;
f Tentamen ;
g Malevolentiam ;
h Alienationem ;
i Apoſtaſiam ;
j Averſionem ;
k Defectionem ;
l Calamitatem ; sed
m Pravitatem ;
n Malitiam ;
o Peccatum ;
p Interitum ;
q Mortem ;
r Vanitatem ;
s Perditionem ;
t Pertinaciam ;
u Impœnitentiam ;
v Superbiam ;
x Diſplicentiam ;
y Obſtinationem ; sed
z Deſolationem ;

28

a Libera
b Liberes
c Liberato
d Releva
e Releves
f Relevato
g Reſerva
h Reſervato
i Reſerves
j Præſervato
k Præſerves
l Præſerva
m Conſervato
n Conſerves
o Conſerva
p Cuſtodias
q Cuſtodi
r Serves
s Serva
t Defende
u Redime
v Defendas
x Redimas
y Liberans eſto
z Servans eſto

29			30	
a	Nos		*a*	Malo.
b	Omnes		*b*	Malis.
c	Cunctos		*c*	Peccato.
d	Nos omnes		*d*	Peccatis.
e	Nos cunctos	tuos à	*e*	Malitiâ.
f	Inopes		*f*	Malitiis.
g	Egenos		*g*	Maleficio.
h	Miſeros		*h*	Maleficiis.
i	Miſellos		*i*	Periculo.
j	Pauperes		*j*	Periculis.
k	Univerſos	tuos à	*k*	Perditione.
l	Sacerdotes		*l*	Reatibus.
m	Miniſtros		*m*	Morbis.
n	Infirmos		*n*	Morte.
o	Famulos		*o*	Reatu.
p	Servulos		*p*	Vitiis.
q	Supplices	tuos à	*q*	Vitio.
r	Fideles		*r*	Culpâ.
s	Humiles		*s*	Culpis.
t	Oratores		*t*	Delictis.
u	Amatores		*u*	Crimine.
v	Chriſtianos		*v*	Delicto.
x	Chriſticolas	tuos à	*x*	Maledictione.
y	Adoratores		*y*	Maledictionibus.
z	Confeſſores		*z*	Criminibus.

31	32
a AVE,	*a* Maria,
b Aveto,	*b* Virgo,
c Salve,	*c* Regina,
d Salveto,	*d* Domina,
e Gaudeto,	*e* Puerpera,
f Gaudeas,	*f* Imperatrix,
g Gaude,	*g* Dominatrix,
h Lætare,	*h* Verbi Mater,
i Congaude,	*i* Dei Mater,
j Congaudeas,	*j* Mater Dei,
k Congaudeto,	*k* Sancta Parens,
l Exultes,	*l* Diva Parens,
m Exulta,	*m* Pia Mater,
n Valeas,	*n* Mater alma,
o Valeto,	*o* Sancta Virgo,
p Vale,	*p* Intacta,
q Vive,	*q* Inviolata,
r Vivas,	*r* Patrona,
s Vivito,	*s* Deipara,
t Exultans esto,	*t* Advocata,
u Gaudens esto,	*u* Incorrupta,
v Hilaris esto,	*v* Intemerata,
x Hilaresce,	*x* Incontaminata,
y Læta sis,	*y* Benignissima,
z Lætissima sis,	*z* Castissima,

33

a Gratiâ
b Lætitiâ
c Juſtitiâ
d Pietate
e Pudicitiâ
f Caſtitate
g Munditiâ
h Innocentiâ
i Charitate
j Sanctitate
k Pulchritudine
l Benedictionibus
m Sanctimoniâ
n Integritate
o Caſtimoniâ
p Virtutibus
q Caſtitudine
r Puritate
s Divinitate
t Clementiâ
u Dulcedine
v Suavitate
x Sancto Spiritu
y Sanctitudine
z Spiritu Sancto.

34

a Plena;
b Repleta;
c Impleta;
d Referta;
e Ornata;
f Exornata;
g Decorata;
h Pleniſſima;
i Refertiſſima;
j Locupletiſſima;
k Abundantiſſima,
l Affluentiſſima;
m Ornatiſſima;
n Circumfuſa;
o Sublimis;
p Sublimior;
q Sublimata;
r Ditiſſima;
s Locuples;
t Abundans;
u Affluens;
v Perfuſa;
x Dives;
y Refulgens;
z Coruſcans;

35

a Dominus
b Dominator
c Omnipotens
d Cunctipotens
e Cunctiparens tecum:
f Altitonans
g Altiſſimus
h Excelſus
i Conditor
j Creator
k Autor mundi tecum:
l Summus opiſex
m Deus
n Salvator
o Rex ſummus
p Maximus
q Supremus
r Redemptor tecum:
s Ineffabilis
t Incommutabilis
u Excellentiſſimus
v Incomprehenſi-bilis
x Sanctiſſimus tecum:
y Fortiſſimus
z Salus

36

a Benedicta
b Laudabilis
c Venerabilis
d Laudata tu in
e Laudatiſſima
f Glorioſiſſima
g Honoratiſſima
h Reverendiſſima
i Eminentiſſima
j Potentiſſima
k Caſtiſſima tu in
l Maxima
m Piiſſima
n Nobiliſſima
o Sanctiſſima
p Pudiciſſima
q Specioſiſſima
r Pulcherrima tu in
s Excellentiſſima
t Prædicanda
u Mitiſſima
v Ornatiſſima
x Integerrima tu in
y Veneranda
z Clariſſima

37

a Mulieribus;
b Dominabus;
c Virginibus;
d Matribus;
e Genitricibus;
f Parientibus;
g Parentibus;
h Continentibus;
i Parturientibus;
j Cœlo;
k Hominibus;
l Angelis;
m Cœlicolis;
n Puellis;
o Cœlis;
p Superis;
q Supernis;
r Altiffimis;
s Creaturis;
t Cœleftibus;
u Sempiternum;
v Æternum;
x Omnibus;
y Sæcula;
z Archangelis;

38

a Benedictus
b Semper benedictus
c Superexaltatus
d Superlaudatus
e Nobiliffimus
f Clariffimus
g Præclariffimus
h Amœniffimus
i Gloriofiffimus
j Laudabilis
k Excellentiffimus
l Benigniffimus
m Præcellentiffimus
n Præeminentiffimus
o Eminentiffimus
p Præpotens
q Potentiffimus
r Suaviffimus
s Speciofiffimus
t Dulciffimus
u Venerandus
v Adorandus
x Colendus
y Nobilis
z Maximè colendus

39		40		
a	Fructus	*a*	Ventris	
b	Conceptus	*b*	Epigaſtri	
c	Unigenitus	*c*	Abdominis	tui
d	Primogenitus	*d*	Ventriculi	
e	Puer	*e*	Habitaculi	
f	Puerulus	*f*	Umbraculi	
g	Dominus	*g*	Tabernaculi	
h	Natus	*h*	Corporis	
i	Filius	*i*	Corpuſculi	
j	Fœtus	*j*	Uteri	
k	Infans	*k*	Sacrarii	
l	Infantulus	*l*	Uberis	tui
m	Inhabitator	*m*	Alvi	
n	Præparator	*n*	Seminis	
o	Fœcundator	*o*	Sanguinis	
p	Illuminator	*p*	Viſceris	
q	Conſervator	*q*	Operis	
r	Conſecrator	*r*	Lactis	
s	Glorificator	*s*	Pectoris	
t	*Fructus*	*t*	*Ventris*	
u	*Conceptus*	*u*	*Epigaſtri*	
v	*Unigenitus*	*v*	*Abdominis*	tui
x	*Primogenitus*	*x*	*Ventriculi*	
y	*Puer*	*y*	*Habitaculi*	
z	*Puerulus*	*z*	*Umbraculi*	

41	42
a Jeſus	*a* Chriſtus.
b Deus	*b* Optimus.
c Dominus	*c* Maximus.
d Dominator	*d* Excelſus.
e Imperator	*e* Glorioſus.
f Redemptor	*f* Altiſſimus.
g Vivificator	*g* Maximè pius.
h Sanctificator	*h* Præcelſus.
i Juſtificator	*i* Præpotens.
j Conſervator	*j* Omnipotens.
k Fabricator	*k* Cunctipotens.
l Gubernator	*l* Dulciſſimus.
m Moderator	*m* Clementiſſimus.
n Mediator	*n* Benigniſſimus.
o Salvator	*o* Magnificus.
p Opifex	*p* Miſericors.
q Rex	*q* Mitiſſimus.
r Judex	*r* Altitonans.
s Rector	*s* Pius.
t Autor	*t* Benignus.
u Liberator	*u* Adorandus.
v Medicus	*v* Dei filius.
x Ordinator	*x* Summè potens.
y Pacificator	*y* Perjucundus.
z Creator	*z* Incommutabilis.

Si plura alia deſideras, vide Thrithemii Abbatis Poligraphiam nec non Steganographiam.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, ayant pour titre : *Supplément à la Magie Blanche dévoilée ;* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.

A Versailles, le 15 Février 1785.

MONTUCLA, *Censeur Royal.*

